

**PIERRE LEFRANC**

---



**LE  
VENT  
DE LA  
LIBERTÉ**

1940 - 1945

**PLON**



## Septembre 1940

Ma première rencontre avec un soldat allemand date de septembre 1940. J'ai dix-huit ans.

Trop jeune pour avoir été mobilisé, je rentre à Paris pour continuer mes études.

Comme tout le monde, au milieu de juin, j'étais descendu vers le sud au volant de l'antique Ford familiale, et j'avais tenté, à Port-Vendres, de m'embarquer sur un torpilleur polonais ; mais, repoussé par l'équipage et ne trouvant aucune autre possibilité de départ, j'avais regagné notre maison de vacances en Corrèze.

Je n'avais ni entendu ni lu l'Appel du général de Gaulle mais je me révoltais en écoutant les injonctions au renoncement du vieux maréchal et ne pus m'empêcher de jeter en quelques phrases virulentes mon indignation sur une feuille de papier, puis, tout fier du rôle que je jouais soudain dans les affaires publiques et voulant donner le plus grand écho possible à ma prise de position, je me précipitai à la recherche d'une machine à écrire. Je me vois encore poussant tout au long de la rude côte menant à la maison ma bicyclette alourdie de la vieille Remington qu'on avait bien voulu me louer après avoir vérifié mon identité et mon appartenance à une famille honorablement connue. Comme on le voit, la fabrication de ce premier tract ne fut pas entourée de toute la discrétion souhaitable !

Tapée à deux doigts, en multiples exemplaires, cette protestation malhabile fut glissée dans les boîtes aux lettres des notabilités de la ville. Le maire eut droit à une première frappe. La paternité de cette modeste action devait, plus tard, être revendiquée par un autre aujourd'hui disparu. Qu'importe !

Elevé dans le respect de la démocratie, bercé par le récit de l'existence de mes ascendants qui s'étaient battus et avaient connu la prison pour elle, je fus scandalisé par la décision du Parlement d'enterrer la République et c'est avec colère que je rédigeai mon envoi suivant. Dès lors, chaque semaine je passais une nuit à déposer des plis dont le contenu, du fait des abandons successifs, montait de ton.

Chez moi l'atmosphère était celle de la consternation et de la révolte. Le prix payé, génération après génération, faisait que chacun se sentait concerné par le malheur du pays.

Discussions, hésitations sur le parti à prendre se succédaient, j'envisageai même de me consacrer à l'agriculture, mais finalement la nécessité des études l'emporta et le retour à Paris fut décidé.

Ma jeune sœur et moi voyageons par le train. Le convoi entre lentement dans la gare de Vierzon qui marque la ligne de démarcation ; il s'arrête.

Mon premier soldat allemand est installé sur une des passerelles qui supportent les signaux. Sa main est posée sur une mitrailleuse. Nos regards se heurtent. Dès cet instant jusqu'à une nuit en Allemagne quatre années plus tard, tout Allemand civil ou militaire ne sera pour moi que la matérialisation d'un mal affreux qu'il faut abattre

sans merci. Pendant toute la lutte, je m'efforcerai de conserver la résolution de ce premier affrontement.

Paris demeure intact mais la ville est souillée par la présence des occupants. Les bâtiments publics sont marqués de la croix gammée et les bombardiers passent et repassent au ras des toits avec la mission de nous rappeler notre malheur.

\*\*\*

Le contact avec l'Université se révèle désespérant. Le sentiment affiché est le remords. De refus, de sursaut, de volonté de sauver notre âme, nulle trace.

Les professeurs ne parlent que de juste châtement, de punition méritée, etc. Toutefois mes camarades retrouvés et moi ne nous sentons aucunement responsables du désastre et n'acceptons décidément pas la conclusion à laquelle on essaie de nous mener, à savoir que le jazz, notre vie dissolue, les vestes longues et les pantalons étroits sont causes de la défaite de la France.

Au pontifiant personnage de l'École des sciences politiques qui s'efforce de me convaincre, je m'empresse d'expliquer que, vu mon âge, n'ayant pu prendre part à quelque vote et décision que ce soit et n'ayant jamais porté l'uniforme, je ne saurais être considéré comme fautif des erreurs politiques ou militaires des dirigeants. Mais cela ne lui suffit pas. Il en faut plus pour convaincre ce monsieur qui me recommande vivement de me pénétrer de ma culpabilité, de baisser la tête et de filer doux si je prétends à des notes honorables et souhaite demeurer dans son respectable établissement qui ne tolère pas les mauvais esprits. Ce climat d'acceptation ne me convient décidément pas et je vais, dès lors, consacrer mon temps et mon énergie à la recherche d'un groupe partageant ma révolte plutôt qu'à la préparation des cours.

Ma recherche de ceux qui ne considèrent pas la défaite comme définitive est une entreprise décevante. Les héros de 1914-1918 par lesquels je commence ma tournée sont tous maréchalistes, pensez donc, le vainqueur de Verdun ! Les officiers revenus de Dunkerque ou de l'Est, mal remis de leurs malheurs et pas très fiers d'eux-mêmes, parlent de la puissance irrésistible de l'ennemi et du caractère inévitable du mouvement vers l'arrière.

Ces hommes honorables sont, de plus, dégoûtés de la République. Les jeux parlementaires, marchandages, compromis, manœuvres et contre-manœuvres auxquels les élus successifs ont consacré leurs talents, se confondent pour mes interlocuteurs avec la démocratie et bien des paroles de M. Hitler sur la dégénérescence du système représentatif trouvent de l'écho en leurs esprits. Pétain avec sa formule : « travail, famille, patrie », son dégoût proclamé des mensonges qui nous auraient fait tant de mal, ce fatras d'ordre moral et de bons sentiments plaît à mes honnêtes concitoyens aussi résolument décidés à abandonner les principes de liberté, d'égalité et de fraternité qu'ils juraient quelques semaines plus tôt être prêts à se faire tuer pour eux. Il est vrai que cette attitude n'avait pas dépassé l'état de discours et qu'ils ne s'étaient pas fait tuer.

C'est par un voisin, concierge, que je connus mon radio amateur. Résolu, bon technicien, mais naïf, ce garçon s'efforçait d'entrer en communication avec Londres.

Il travaillait dans le fond d'une cour et montait tranquillement une antenne sur son toit. La mise au point d'une liaison fut, en ces premières semaines, notre souci à tous deux mais nous tombions plus souvent sur des correspondants militaires allemands que sur l'ami qui se serait exclamé avec un fort accent anglais : « Hurrah, nous vous attendions pour continuer la guerre ! » Nos tentatives, hélas, se heurtèrent au silence. Nous pensions que cette absence de réponse signifiait qu'on pouvait se passer de nous et qu'un système de transmission perfectionné fonctionnait déjà. Ah, si nous avions su combien était grand le dénuement, nous aurions renouvelé nos appels toutes les nuits durant !

Je ne me souviens plus du nom de mon spécialiste et lorsque je sortis de prison, trois mois plus tard, il venait d'y entrer. L'antenne ayant atteint une hauteur de plus de huit mètres et ne pouvant passer pour un mât de cocagne avait quand même fini par attirer l'attention de ces messieurs.

### **Novembre 1940**

Dans les facultés, des corporations se mettaient sur pied. Le but annoncé était de faciliter les rencontres entre les étudiants et leurs maîtres. Mais la réalité était autre et, par ce moyen, le nouveau pouvoir souhaitait réaliser une étroite surveillance de la jeunesse. Paradoxalement c'est dans ce cadre, heureusement détourné de son objet, que s'organisa à la faculté de Droit la manifestation du 11 novembre 1940. A l'origine il n'était question que d'accomplir, à l'occasion de cet anniversaire, un geste symbolique devant les monuments commémoratifs de la grande guerre dans les facultés, mais les responsables de l'université, craignant sans doute que l'affaire ne dégénérait, eurent la lâcheté de nous interdire l'accès des bâtiments officiels. Dès l'annonce de cette capitulation supplémentaire, le mot d'ordre fut lancé et les machines à polycopier se mirent à tourner pour inviter les étudiants à se réunir autour de l'Arc de Triomphe, témoin et symbole des sacrifices et des fiertés du passé, et où les Allemands dont le tact n'a jamais été la plus grande qualité venaient d'annoncer qu'ils allaient se rendre pour ranimer la flamme.

La matinée du 11 novembre fut consacrée au souvenir et de modestes bouquets de fleurs s'amoncelèrent autour de la dalle. On faisait la queue sur le pourtour de la place et la police laissait traverser par petits groupes.

Vers le milieu de l'après-midi les jeunes débarquèrent en nombre et la température monta aussitôt.

J'étais avec mon cousin, un garçon solide et rien moins qu'un exalté. Contrairement à moi, il ne croyait pas que nous allions, en cet après-midi, faire vaciller la puissance allemande. En traversant la place de la Concorde, je lui expliquai que les grandes actions commençaient toujours par un petit signe et qu'il fallait qu'on sache partout, à Berlin comme à Washington, que les Français n'acceptaient pas. La distance entre l'obélisque et les fontaines muettes du Rond-point était sans doute trop courte pour que je parvinsse à le convaincre. Il ne croyait pas que les jeunes garçons que nous étions eussent une vocation à représenter la France en quoi que ce fût et une chance de retenir un instant l'attention de

personnalités plus haut placées que l'agent de police du coin. C'est en vain que j'avais recours à Léonidas et Garcia Lorca quand nous tombâmes sur le siège du Parti français National-Collectiviste. A considérer les chemises brunes, les baudriers et les bottes dont ces jeunes imitateurs étaient revêtus, on aurait pu croire que leur zèle militant se mesurait au degré de leur ressemblance avec les nazis. Nous étions pressés de nous renseigner sur leurs objectifs et les hommes éclairés qui se tenaient raides derrière le comptoir d'accueil nous déclarèrent avec l'accent du faubourg Saint-Germain et sans hésitation : primo que le Führer avait toujours raison, et secundo que le goût des Français pour critiquer les décisions de ceux qui savaient où se trouvait le bien du peuple les avait menés là où ils méritaient d'être, c'est-à-dire au-dessous de tout. La discussion tourna subitement à l'aigre lorsque ces messieurs — après nous avoir expliqué que le salut nazi qu'ils pratiquaient voulait dire : je viens à toi sans arme nous présentèrent des bulletins d'adhésion. Sans concertation préalable de notre part, ces dévoués propagandistes reçurent leurs papiers en pleine figure ; il va de soi non remplis. Nous étions en force et la belle boutique fut rapidement mise à sac, dépliants jetés sur le trottoir et affiches déchirées.

Un chantier voisin fournit les pavés qui firent voler en éclats la vitrine et brisèrent les panneaux photographiques où juifs et communistes étranglaient Madame la France déjà poignardée dans le dos par un certain M. Churchill.

Nos aspirants nazis français ne réagirent pas sinon en filant par la porte du fond et cette minuscule victoire fit aussitôt naître en nous l'illusion de la puissance.

Mon cousin commençait à y croire. Notre groupe grossissait et, comme dirait un illustre prédécesseur, nous nous vîmes plusieurs centaines en arrivant à l'Étoile !

Sous l'Arc, dans le perpétuel courant d'air et devant ces chagrins étouffés que représentaient les pauvres fleurs déposées par les Parisiens, jaillit une ardente Marseillaise.

Quelques minutes plus tard plusieurs militaires allemands qui sortaient paisiblement d'un magasin les mains chargées de paquets, sont pris à partie, sifflés, injuriés, puis bousculés, et nous avons la satisfaction de les voir prendre la fuite. Nous nous intéressons ensuite à deux hauts gradés dont la voiture, vitres brisées, est secouée comme un panier à salade et qui ne parviennent à se dégager qu'en fonçant sur nous.

— Ça chauffe ! reconnaît mon cousin.

Et voici ce que nous voyons : un employé de la ville, un balayeur de trottoirs, s'est immobilisé, appuyé sur son simple ustensile de bois et de branches, il suit du regard un superbe officier qui se dirige à grands pas vers l'abri de la bouche de métro. Soudain notre homme brandit à deux mains son balai et en assène un maître coup sur l'oberleutnant. Ce dernier, pris par surprise, vacille ; le balai s'abat à nouveau. L'officier porte la main à son pistolet mais la foule a vu, elle crie, les poings se tendent, le militaire se met à courir et dégringole l'escalier de la station sous les injures de l'assistance. Le balayeur, un homme âgé, soulève sa casquette et de son bras s'essuie le front.

Voici le signe de l'histoire, c'est le premier sursaut venant des profondeurs. L'espoir est donc permis, plus, c'est un devoir. Une ardeur nouvelle nous saisit. L'œil de mon cousin brille. Nous nous prenons par le bras avec dix autres et parcourons l'avenue une fois encore. Il n'y a plus un Allemand sur les trottoirs maintenant noirs de monde.

Les chants et les clameurs se succèdent. Le nom de De Gaulle est déjà, pour tous ces jeunes, synonyme d'honneur et de liberté, il est cent fois lancé et cent fois repris à pleine voix.

— Les voilà ! me dit mon cousin.

Au pas cadencé, dans un ordre parfait, une compagnie de la Wehrmacht, officier en tête, remonte l'avenue.

C'est pour nous. Oui, les voilà. Ils seront toujours au rendez-vous pendant cinq années. C'est leur rôle. Rendons-leur cet hommage qu'ils n'arriveront en retard que rarement.

Les soldats se déploient en demi-cercle autour de l'Arc. Nous entendons distinctement les commandements. Les tireurs se couchent derrière leurs armes. Les clameurs se sont tues, d'un côté comme de l'autre, les acteurs sont figés. Avec mon cousin, nous sommes au coude à coude.

Ça va craquer. Ai-je peur ? Oui et non. Nous nous sentons vulnérables devant cette mécanique comme du cristal qu'un choc va volatiliser, si désarmés, mais aussi à l'instant nous devenons une réalité, nous existons, nos cris ont brisé le silence qui entourait le grand corps. Dans un instant va se produire l'événement.

Le bruit éclate.

Ce premier coup de feu annonce au monde que la France est vivante !

Je me trouve à la hauteur de la rue de Presbourg et obéis, sans le savoir, au principe de base du combat de rue, c'est-à-dire que je m'empresse de mettre l'angle d'un immeuble entre les tireurs et moi. Au-dessus de ma tête, sur la façade sautent des éclats de pierre. Ils tirent au-dessus de nous, sans cela nous serions déjà tous atteints.

La première vague de soldats nous poursuit ; devant nous s'ouvre, vide, l'avenue Marceau. Magnifique champ de tir. J'entrevois le geste très olympique du lanceur de grenade. Une explosion dans mes jambes, je suis soulevé du sol et boule comme un lapin.

Me voici étendu sur le vieux macadam parisien. Des bottes sont passées à quelques centimètres de ma tête. Curieux décor pour un baptême du feu, celui des promenades dominicales et du parcours d'un autobus familial.

Ça tire et explose un peu plus loin vers la Seine. « Il faut décamper sinon ils vont me prendre », pensai-je, mais ma jambe gauche se dérobe. Je suis blessé. Imperméable et pantalon déchiquetés, je regarde le sang sur ma main.

Raus.

Il y a une deuxième vague. On me prend sous les bras, on me traîne jusqu'aux Champs-Élysées.

L'avenue, comme par enchantement, s'est vidée. Une autre compagnie stationne le long du trottoir. Nous sommes une trentaine, les mains en l'air, tournés vers le mur. Nous nous regardons, nous ne nous connaissons pas. C'est la toute première avant-garde.

Un camion nous transporte jusqu'à l'hôtel Continental. Parqué dans la cour, notre petit groupe s'augmente du contenu d'autres camions, et nous sommes bientôt environ une centaine. Nous recevons l'ordre de marcher de long en large. Mon problème immédiat consiste en la disparition d'un paquet de tracts et, naturellement, d'une liste d'adresses ; quel débutant je suis ! Manger une feuille de papier ne paraît pas une affaire, mais à la moitié de la première je n'ai déjà plus de salive et je ne connais aucun de ceux qui m'entourent pour demander de l'aide. Heureusement, il y a des jardinières et, prétextant de ma jambe, je réussis à m'asseoir sur l'une d'elles, et à y enfouir quelques feuilles. Sous la pluie le va-et-vient continue. Mise à part notre émotion à la suite d'un maniement d'armes inquiétant, et la présence d'officiers bien classiques, cigares aux lèvres et verres en main qui, écartant négligemment d'épais rideaux, viennent regarder les malingres représentants d'une France qu'ils croyaient morte, il ne se passe rien. Puis l'on nous fait pénétrer dans l'hôtel et prendre place dans une salle de réunion. Là, un personnage impressionnant par sa tenue et la qualité de son français nous explique que nous ne sommes pas tout à fait dans la ligne admirable du vainqueur qui maîtrise sa victoire et du vaincu qui domine sa défaite. Il nous annonce avec des regrets dans sa voix distinguée que nous sommes en état d'arrestation. Je profite de l'agitation qui suit ce discours pour obtenir de me retirer dans les confortables lavabos de l'hôtel et opérer la liquidation de mes compromettants papiers. Du temps que j'y reste, le soldat qui m'accompagne doit conclure que les émotions de la soirée n'ont pas été sans conséquences intimes, et cette idée, sur le moment, me contrarie.

Après une fouille minutieuse, on nous réembarque ; il fait nuit noire. Je décide de m'échapper. Constatant que nous sommes entre nous, je m'arrange pour m'asseoir à l'arrière du camion. Après quelques tournants j'écarte la bâche et reconnais la place de la Concorde, mais je vois aussi, à trois mètres derrière, un side-car, dont l'un des passagers braque dans ma direction sa mitrailleuse, sans doute pour me faire comprendre ses intentions. Toutefois, je pense à tenter ma chance, mais réalise soudain que ma jambe ne me porte plus.

Premier arrêt devant un autre hôtel, je crois que c'est le Majestic, pour l'établissement d'une fiche d'identité. Que répondre aux questions : que faisiez-vous aux Champs-Élysées ? Quel était le but de votre manifestation ? L'homme assis derrière sa table le sait fort bien ; quant à nous, si certains s'étaient trouvés là sans grande conviction, ils sont maintenant tout à fait résolus. Je ne me souviens plus de ma réponse à ce premier interrogatoire, mais ce que je n'ai pas oublié, c'est l'ordre et la méthode qui régnaient dans ce bureau, et le sentiment que j'éprouvais de notre faiblesse devant une telle organisation ; je réalisais combien serait long le chemin qui s'ouvrait devant nous et l'énormité des obstacles qui nous attendaient. Les étudiants éprouvés, dont les vêtements étaient déchirés et parfois tachés de sang, si



vite transformés en prisonniers, constituaient, dans ce décor doré et aux prises avec cette mécanique, un contraste frappant. Toutefois ils gardaient contenance, leurs voix demeuraient fermes et leur attitude digne. J'en ressentis une satisfaction qui vint renforcer ma propre assurance et dissiper un certain pessimisme qui commençait à poindre.

Nous repartons, cette fois parcours plus long, on ouvre et ferme de lourds battants ; des voix françaises, une pièce vivement éclairée où je parviens péniblement, avec l'aide de deux camarades ; au mur une affiche : Prison de la Santé — Règlement.

Quelle délicate attention, on nous fait garder par des Français

Passage au greffe, remise des cravates, des ceintures et des lacets de chaussures. Le gardien s'impatiente que je ne puisse monter seul l'escalier en colimaçon. Je fais connaissance d'une division avec sa nef garnie de balcons et de portes, d'une cellule, du bruit des verrous. Je tombe sur la paillasse. Le gardien me dit : « Voilà ce que c'est est que d'être l'imbécile. Paraît qu'ils vont tous vous fusiller. Ça s'ra bien fait pour vos gueules. Profite de ta dernière nuit, p'tit morveux. »

Je reprends mon souffle et reste là avec ces mots plantés en moi.

La douleur de ma jambe ne m'accapare plus. Une angoisse inconnue prend corps, grandit, déploie ses ailes noires, quoi ? Je vais mourir !

Il faut mourir pour des idées, pour quoi d'autre offrirait-on sa vie ? C'est pour des idées que les hommes présentent leur poitrine aux coups. Quoi d'ailleurs de plus élevé que de donner tout pour rien, ou presque. Mais les idées, les plus élevées comme les plus modestes, ne sont-elles pas un peu vides ? Je passais en revue toutes celles qui m'avaient poussé et m'efforçais de les dépouiller pour trouver, au-delà des mots et des clichés, les vérités. Les questions s'enchaînaient les unes aux autres, chacune en appelait une autre, une certitude cachait une nouvelle interrogation. Alors ? Je cherchais ce qu'il restait.

Ce soir-là, je compris, pour toute ma vie, que seule demeurait indiscutable la dignité de soi. C'est une valeur subjective, elle varie avec chaque femme et chaque homme, mais pour chacun elle est la vérité, la vérité absolue, que personne d'autre ne peut contester. Au bout du chemin, à la fin des discussions, il reste cela, l'image qu'un être humain se fait de sa propre dignité.

En écrivant ces lignes, trente-cinq années plus tard, après nombre de débats, de rencontres et de drames, je ne reviens pas sur ma découverte de cette courte nuit. Elle reste la seule indiscutable.

Le moment était venu d'assumer les conséquences de mes actes. Ma propre dignité serait donc satisfaite par ce qui allait être les circonstances de ma mort.

Mais quoi ? Rendre son capital de bonheur pour si peu N'être plus rien, déjà, si tôt !

Ma vie m'apparaissait bien vide encore, et voilà qu'on voulait me la prendre ! Des études, des vacances, des amourettes, et mon existence allait être coupée alors que tout commençait. L'échauffourée de ce 11 novembre 1940, ce n'était qu'un

début. Sans doute avions-nous atteint notre objectif : on parlerait de l'affaire, le général de Gaulle saurait que la jeunesse le suivait ; certes, le monde apprendrait que la France, jusqu'alors inanimée, venait de bouger, mais échanger ces quelques minutes contre le néant, je trouvais que c'était cher payer.

A peu de distance passait le métro, j'entendais les rames se succéder. Sans doute étaient-elles comblées de ceux qui revenaient du spectacle, échangeant leurs impressions, ignorant l'événement du jour avec, devant eux, une nuit et un lendemain semblables aux précédents, sans échéance, sans l'image d'une peur affreuse, d'une douleur terrible.

Regardant autour de lui, l'enfant de bourgeois que j'étais compris, d'un coup, ce que représentait la prison en fait de misère et d'avitilissement.

Du coin de la tINETTE vint un bruit, je soulevai le couvercle de bois et perçus des voix ; on parlait par ce système de communication nauséabond mais efficace. Les abonnés s'appelaient entre eux. « Il paraît qu'on vient d'amener un lot de morveux qui se prennent pour des héros » annonça une voix dont l'accent ne rappelait pas le boulevard Saint-Germain. « Les morveux t'emmerdent », lui répondit un porte-parole improvisé, puis cette voix jeune, d'abord hésitante et s'affermissant, entonna le premier couplet de la Marseillaise, repris par deux, puis par dix voix. Sans doute était-ce la première fois, depuis que la nuit était tombée sur la France, que le vieil hymne à la liberté s'élevait dans une prison ; en combien d'autres dramatiques occasions allait-il y retentir !

Les murs étaient couverts de graffiti. A côté des inscriptions relatant comment Pierrot ou Gustave étaient « tombés », assorties de commentaires sur les principaux traits de caractère de ceux qui les avaient « donnés », j'ajoutai la mienne dont le style volontairement étudié et le contenu d'inspiration élevée, tranchait quelque peu !

Il y avait aussi le souvenir de Carole. Un camarade me l'avait présentée, au quartier Latin, dans le sous-sol d'une librairie où nous écoutions des disques en buvant du café au lait. Elle était apprentie comédienne et si belle que j'en fus paralysé. Je vis tout de suite qu'elle n'était pas pour moi, et laissai cette merveille aux plus hardis qui osaient la tutoyer et lui prendre le bras.

Le destin fit qu'elle se réfugia à Brive. Je l'y rencontrai un soir brumeux de novembre, drapée dans une grande cape, et j'employai l'hiver de la guerre à lui faire la cour.

A cause d'elle, les journées tragiques de l'été quarante, partagées entre la révolte et l'amour fou, furent aussi délicieuses. Très vite, elle dut, faute de moyens, quitter l'hôtel, et mon cœur n'y tenant plus, j'obtins de ma généreuse famille qu'elle bénéficiât de notre hospitalité à la campagne où nous recevions tous les amis perdus.

Oui, un amour fou parce que désintéressé et pur, comme ceux de cet âge béni. Ma passion crevait les yeux, et les spectateurs raisonnables s'affolèrent légitimement. Je ne voulais rien entendre et parlais de partir avec elle, c'est dire que les rapports familiaux traversèrent une période orageuse.

Malgré mon aveuglement, il m'arriva de percevoir dans les récits de ma cigale quelques contradictions, et de m'étonner de certaines absences qui duraient plus d'une nuit et qu'on justifiait par la visite inopinée d'une cousine.

L'explication, je la souhaitais et la redoutais à la fois. Elle se produisit et je faillis bien succomber, une fois encore, au charme de la demoiselle, mais, heureusement pour moi, la jeune première ne possédait pas encore assez de métier et tombait dans l'excès. Vouloir me persuader que l'homme avec lequel je l'avais surprise en sentimentale conversation au bar de l'hôtel était un vieil oncle rencontré par hasard, se jeter sur un lit en parlant de mettre fin à ses jours, etc., exige une habitude de la scène qui, grâce au ciel, lui manquait.

J'éprouvai une impression de déchirement en la voyant partir. Nous avions parcouru ensemble les douze collines qui précèdent les Causses, partagé le pain chaud des boulangeries de campagne, ri et chanté d'un même cœur, j'avais eu chaud et froid pour elle... nous avions été heureux.

Sous le pont de fer, j'avais attendu le passage de son train. A son bruit de tonnerre s'était dissipé mon rêve d'adolescent. Cette sorte de découverte des réalités, de démystification, doit arriver un jour à chacun de nous ; personne n'y échappe, n'est-ce pas ?

Dans la cellule, au plus profond de ma rude solitude, me tourmentait le besoin d'une affection et d'une main dans la mienne. A l'image de Carole que j'imaginai attendrie, un peu de froid se retirait de moi... mais c'était trop tard. Ce froid ne céderait pas, il était chez lui, dans cette antichambre sordide.

Quand je me remémore aujourd'hui cette nuit de glace et d'angoisse, le regret me vient d'avoir consacré alors mes pensées à une personne de peu de qualité. Pour me réconcilier avec le romantique amoureux de la cellule 92, je me persuade que dix-huit ans est l'âge habituel pour ces accès de langueur et que la beauté de l'âme de l'objet aimé ne fait, le plus souvent, rien à l'affaire.

Jamais je ne revis Carole.

Simone de Beauvoir raconte dans l'un de ses livres que Carole passa le printemps de 1944, devant une table du café de Flore, à travailler un rôle de Jeanne d'Arc.

Ainsi, un destin plein de fantaisie voulut-il qu'en même temps, chacun de notre côté, nous eussions en tête le même souci de la libération de notre pays. Il est vrai que Carole, aveugle sans doute à ce qui l'entourait, était en retard de plusieurs siècles.

J'appris à la fin de la guerre qu'elle était morte quelques semaines avant que Paris ne redevînt libre.

Etendu sur la dégoûtante paillasse, claquant des dents sous la puante couverture, j'imaginai donc toutes les joies qui m'échappaient. Ce n'était pas la peur de mourir qui m'habitait, mais le regret de la vie. Je n'avais pas été obsédé par l'idée de la mort, élevé sans religion, sa menace n'avait pas été constamment brandie, je la voyais comme une fin, une non-vie, un sommeil sans rêve dont on ne se réveillait pas. Je trouvais seulement que l'heure de dormir était terriblement proche. J'aurais voulu

jouer encore un moment avec le monde qui m'entourait, avec ses ressources innombrables, les arbres, les livres, les êtres...

Ce qui importait maintenant était de tenir le coup pendant les dernières minutes. Pas si mal déjà de réussir sa mort. Mais parviendrais-je à cesser de trembler ? Laisserais-je une lettre ? Que dire ? Faudrait-il essayer de chanter, de crier Vive la France ? C'était court pour tout exprimer, mais cela paraissait convenir à la situation et donnerait de la grandeur à l'ensemble. Qui avait dit : ce n'est pas de peur mais de froid que je tremble ?

Ma famille pleurerait et ma photographie rejoindrait celles de mon père et de mes deux oncles sur la même cheminée.

Ferait-on le silence sur mon sort comme sur la fin honteuse de débordements inavouables ou, au contraire, en serait-on fier ? Que penseraient mes camarades : un héros ? Un imbécile ? Mon grand-père arriverait-il la tête haute à l'Institut ou redouterait-il le muet reproche de ses collègues ? De Gaulle connaîtrait-il un jour mon nom ?

Je luttai contre le sommeil, il restait si peu de minutes. Je me sentais comme le cœur d'un monde, relié à des êtres, à des objets, à des sensations et cet univers complet allait cesser d'être. Et la terre continuerait, les femmes et les hommes vivraient comme si l'équilibre restait inchangé.

Ma pensée revenait malgré moi vers les derniers instants. J'essayai d'en repousser l'idée, de rêver à des chemins de campagne, à mes paysages de prédilection, à de bons souvenirs. Je tentai d'imaginer une conversation avec l'un ou avec l'autre, un dialogue avec une jeune fille idéale, rencontrée un jour ensoleillé. Je m'efforçai d'inventer un miracle : une révolte générale qui viendrait nous délivrer ; non, je retombai sur ma peur de l'instant où la porte s'ouvrirait, de l'arrivée des soldats et de ma marche vers une cour, vers un mur...

Si encore nous sommes tous réunis nous nous soutiendrons. Je revoyais en pensée le tableau de Goya, le bras levé de celui qui va tomber sur les corps de ses frères et la bouche lançant les ultimes paroles. Mais si certains camarades ne tiennent pas, crient ou supplient, ne sera-ce pas pire ! Alors peut-être vaudrait-il mieux être seul, se cramponner à son courage, penser à autre chose très fort, croire à un cauchemar, essayer de retrouver une musique, la chanter pour soi. La fin de la neuvième symphonie. La voilà, je suis dans un fauteuil au théâtre des Champs-Élysées, à l'orchestre pour cette fois, les nuages vont s'écarter...

Il n'y eut pas d'aube parce que la lumière n'avait pas été éteinte. Je me réveillai sous l'ampoule blafarde. Où étais-je, quelle était cette odeur ? Quelle effrayante menace pesait sur moi ? Que contenait donc d'horrible cette journée ? Ah oui ! La mort. Ma jambe me brûlait dès que je bougeais et, pourtant, il me fallait me lever pour accueillir les derniers visiteurs. Debout sur un pied, je mettais de l'ordre dans mes vêtements et mes cheveux lorsque j'entendis des pas dans la galerie. On s'occupait de mon voisin. Aucun bruit particulier, aucun chant. J'attendais, glacé, toute mon énergie rassemblée pour ne pas trembler.

La porte s'ouvre : un gardien et deux auxiliaires paraissent. L'homme en uniforme me regarde, me réchauffe d'un bon regard, je dois être un peu pâle, et me lance « Eh bien, quoi, n'aie pas peur petit gars, c'est le jus. »

Je ne peux pas répondre et, mes forces dénouées, je glisse le long du mur.

A Fresnes où je fus transféré pour une intervention à ma jambe — l'affaire fut faite sans anesthésie sans doute pour me laisser un souvenir durable — les cellules voisines étaient occupées par deux capitaines des sapeurs-pompiers parisiens, arrêtés pour avoir établi de faux certificats de démobilisation. En face résidait, malgré lui, un drogué qui hurlait la nuit et le jour en réclamant sa dose. Le bibliothécaire était un faux fakir rendu célèbre par la publicité qu'il faisait passer dans les journaux. Il m'avoua qu'il n'avait pas prévu son arrestation ni d'ailleurs la défaite et, qu'en conséquence, il craignait d'avoir à changer de métier. Les bonnes sœurs étaient aidées par un garnement incarcéré pour la vente d'images qui n'étaient pas saintes. Ce gros garçon soignait une mauvaise maladie et je ne fus pas peu surpris de le trouver un matin à la salle de pansements baignant, sous la surveillance des religieuses, l'objet de ses soucis dans un verre de lait.

Je ne savais pas ce qui m'attendait : un long séjour en prison, l'envoi en Allemagne, peut-être même l'idée d'une exécution pour l'exemple n'était-elle pas encore exclue par ceux qui me tenaient. C'est dire que la petite flamme de l'angoisse demeurait bien vivante.

Après un mois de solitude complète — c'est long — quelques interrogatoires à peine brutaux et deux colis de vêtements, nous fûmes libérés. Mon cousin avait été également arrêté avenue Marceau et retenu le même temps que moi, mais à la prison du Cherche-Midi, établissement tenu par les Allemands, où l'accueil consistait en un méthodique passage à tabac.

Au greffe de la Santé, lors de la levée d'écrou, aucune explication ne nous fut donnée. Nous apprîmes seulement que « les autorités d'occupation », soucieuses de notre avenir, nous demandaient de passer signer chaque jour dans un commissariat de police.

Incapable de marcher, je quittai cette sinistre maison sur la voiture à bras d'un « Bois et Charbon » qui passait par là. Il voulut bien me transporter jusqu'à la rue d'Assas.

Heureux de pouvoir enfin parler à quelqu'un, je dis à cet inconnu d'où je venais, pourquoi j'y étais et comment j'avais été blessé. Malgré le manque de dignité de ma situation, entre un sac de boulets et des margotins, je lui fis part avec une certaine emphase dont on m'excusera peut-être, de ma résolution de continuer. Il me regarda alors avec un éclair dans son œil plus noir encore que son visage et répondit par ces paroles prophétiques

« Alors, t'en verras d'autres. Ça ne fait que commencer. » En maintes occasions je devais me rappeler la grande perspicacité de cet homme simple et sage.

Le gardien du premier soir qui, pour rien, pour le plaisir de faire peur, avait promis à un jeune garçon de dix-huit ans la mort pour le lendemain matin, n'est pas sorti de mon souvenir.

Cette nuit-là me fit gagner plusieurs années. Peut-être devrais-je en être reconnaissant à ce zélé fonctionnaire ?

Plus tard, parlant de ces modestes événements avec le général de Gaulle, il voulut bien me dire qu'à l'annonce de cette première manifestation ouverte de résistance, organisée et menée par des jeunes, il avait eu le sentiment d'une première réponse du pays, riche en promesses, et qu'il en avait ressenti de la joie.

\*\*\*

Pendant que j'étais aux prises avec mon inquiétude, la famille, sans nouvelles mais sachant qu'on avait tiré, après avoir téléphoné à tous les hôpitaux, découpait des mitrailleuses en rondelles. Eh oui ! Mon père, collectionneur invétéré, avait gardé toutes sortes d'objets de la guerre de 14-18 et nous trimbalions partout des caisses dites « des mitrailleuses » dont personne ne savait au juste ce qu'elles contenaient.

On les retrouva à la cave, on les ouvrit et l'on découvrit, effectivement, deux mitrailleuses protégées par une fine couche de graisse, entourées de leurs bandes de cartouches, en parfait état et ne demandant qu'à fonctionner.

Les Allemands menaçaient de la peine de mort qui gardait pistolets et fusils ; certes sur leurs avertissements ils n'avaient pas mentionné les mitrailleuses qu'ils estimaient sans doute peu répandues chez les particuliers, mais de là à penser qu'elles étaient autorisées ! Comment se débarrasser avec discrétion de ces engins ? L'opération présentait une certaine difficulté puisqu'on ne pouvait espérer passer inaperçu avec de telles mécaniques, même très soigneusement emballées, sur l'épaule ou sur le porte-bagage d'une bicyclette. L'entreprise se compliquait de la présence dans l'immeuble d'un groupe de soldats allemands qui assurait le service d'une pièce d'artillerie contre avions, installée sur le toit. Il fut décidé de procéder au démontage, et mon beau-père, disposant comme médecin d'un laisser-passer, irait la nuit jeter une à une les pièces dans la Seine. Dans ce but il avait acheté une série de petites valises en carton qui n'avaient l'air de rien.

Mais démonter des armes aussi compliquées n'est pas à la portée d'un oto-rhino-laryngologiste, même distingué. Mon malheureux beau-père entreprit donc de les scier.

L'acier des machines se révéla de première qualité, et au bout de deux nuits la pièce n'avait été entamée que de trois centimètres. Heureusement mon ami, le concierge voisin, ancien mitrailleur, voulut bien intervenir et, en un tour de main, mit la plus grosse des armes en pièces détachées après avoir tout simplement fait jouer deux clavettes. Mais il mit par mégarde le feu à un paquet couvert de poussière qui se trouvait là. C'était un stock de fusées de signalisation rassemblées vingt ans plus tôt par mon père... à toutes fins utiles.

Avant que l'opérateur ait pu intervenir le paquet était projeté au plafond et partait dans toutes les directions comme une guêpe folle sous un globe. De la cave zébrée d'éclairs rouges et verts s'échappa une épaisse fumée, le tout se produisant dans un bruit de locomotive lâchant toute sa pression. Le breveté mitrailleur crut qu'il

était mort et ne s'étonna qu'à moitié d'avoir été expédié directement en enfer. Toutefois, apercevant le trou noir de la porte il s'y précipita à quatre pattes pensant qu'en ce lieu effroyable, comme ailleurs, la fortune devait sourire aux audacieux.

Il faut croire qu'une étoile nous protégeait, puisque les artilleurs allemands du dernier étage n'utilisèrent pas l'escalier pendant toute la durée du feu d'artifice.

Ce ne fut qu'au bout de plusieurs jours que l'on parvint à me localiser. Ceci ajouté à cela eut pour résultat que ces journées et ces nuits ne sont pas sorties de la mémoire des miens.

La doctrine officielle fut que les Allemands n'avaient pas tiré et la presse fit le silence sur l'événement.

### **Retour à l'École des Sciences Politiques**

L'atmosphère à l'École des sciences politiques, rue Saint- Guillaume, était particulière et tranchait sur les dures réalités du temps. On aurait pu croire que rien ne s'était passé. Les dames du vestiaire recevaient avec le même sourire les traditionnels chapeaux noirs et parapluies. Les jeunes messieurs et les élégantes héritières affectaient, comme il convient, l'air pressé et concentré de personnes très préoccupées par ailleurs. Malheureusement, ce n'était pas de l'indépendance nationale dont on portait le souci, mais de quelque réception en cours d'organisation. Il se révélait peu convenable, et même déplacé, de parler des événements et les conversations portaient surtout sur la dernière pièce ou sur le plus récent film allemand. Plus souvent, il était question d'un oncle occupant une place importante à Vichy que d'un cousin ayant rallié la France Libre.

Quant aux cadres et professeurs, si la suite devait montrer que certains allaient jouer un rôle important dans les mouvements clandestins, à l'automne 1940, ils apparaissaient tous comme des partisans convaincus du nouvel ordre établi.

A ma sortie de prison, je fus convoqué par quelque directeur. Ce redoutable personnage, très imbu de lui-même, me laissant debout malgré ma jambe abîmée, fit remarquer que j'avais manqué quelques conférences obligatoires et me pria de lui en donner la raison qu'il connaissait fort bien. A cet âge on est facilement impertinent et je lui fis une réponse dans le genre : « Permettez-moi de vous rappeler, monsieur, que la France est occupée. C'est pour protester contre cet état de fait que j'ai manqué le cours de Monsieur X. sur l'éveil des nationalités au XIX<sup>e</sup> siècle et celui de Monsieur Z. sur l'œuvre coloniale de la III<sup>e</sup> République... » Je fus interrompu par un : « Quittez ce ton ridicule et ne faites pas le malin », mots péremptaires suivis d'un long sermon sur le thème : le maréchal Pétain sait mieux que vous ce qui est bon pour la France. « Vous n'avez qu'un devoir, c'est d'obéir et de cesser vos gamineries. » Ensuite, je reçus quelques conseils sur la façon de tenter de rattraper le précieux enseignement perdu ; enfin, sur le pas de la porte on me signifia qu'à la prochaine incartade je serais renvoyé.

Cette école, dont la vocation commandait qu'elle fût l'avant-garde de la lutte contre l'occupant, se soumit donc, sans perdre une minute et, à quelques exceptions près, demeura dans le conformisme, la réserve et l'expectative alors qu'il me semblait

sur le moment — et qu'il m'apparait encore aujourd'hui — qu'elle eût dû constituer le premier foyer de l'insoumission. Ne prétendait-elle pas fournir les élites qui assureraient l'avenir du pays ? Rien n'eût été plus profitable pour la France que son interdiction par les Allemands et la persécution de ses enseignants. On en parlerait encore aujourd'hui avec autant de fierté que des combats de Bir-Hakeim ou de la prise de Strasbourg. Hélas ! Les maîtres vinrent régulièrement professer des théories ultra-respectueuses du pouvoir collaborateur, et les élèves prirent sagement leurs notes en rêvant de la jaquette qu'il leur faudrait revêtir le jour du concours des Affaires étrangères. Aussi, à la Libération, l'école disparut-elle sous la forme privée, ce qui ne se serait sans doute pas produit si elle avait su être le dernier refuge de l'indépendance nationale.

Je n'eus guère de contacts avec mes condisciples de la rue Saint-Guillaume. Ils étaient trop absorbés par la remise en route de leur vie mondaine.

Toutefois, je fis connaissance d'un garçon riche et distingué, tout proche parent d'un grand chef dont le nom avait été souvent prononcé à l'occasion des combats qui précédèrent la défaite. Son prestige était réel, d'autant qu'on le savait pris de passion pour l'une de nos camarades et qu'un grand amour ennoblit toujours sa victime.

Il vint à moi parce qu'il connaissait mon aventure et qu'il se trouvait en proie à des doutes. Naturellement, il subissait l'attrait du nouveau régime parce qu'il lui paraissait tout à fait comme il faut, que nombre de ses proches y occupaient de hauts postes et que l'éclat du pouvoir le fascinait mais il se posait quand même des questions, ce qui était méritoire.

Je tentai de l'amener à mon point de vue ; malheureusement, le terrain que je gagnais se trouvait, entre deux entretiens, repris par son entourage.

Un soir, je crus bien avoir gagné. Il venait d'apprendre que la construction du Méditerranée-Niger avait été suggérée par un sien parent avec l'arrière-pensée de liquider un stock de rails, refusés jusqu'alors par les chemins de fer français. Il était écœuré par la rapacité, par l'égoïsme et l'hypocrisie de son milieu, et près de reconnaître que la Révolution nationale n'était qu'une vaste duperie.

J'étais à la veille de me rendre en zone libre et le pressai de partir avec moi. Il me dit presque oui et me demanda quelques jours de réflexion.

Le destin voulut que je me trouvasse dans l'impossibilité de retarder mon départ. Ce fut un grand malheur. Repris par sa famille et son milieu, il devait, fidèle à sa volonté d'engagement, rejoindre la Waffen SS, se battre avec elle en Russie et, hélas ! porter les armes contre les maquis. Pour lui, la France qu'il aimait et qu'il avait cru servir, fut définitivement perdue.

A la Libération, une amie commune me demanda de témoigner pour lui.

Témoigner de quoi ? Qu'il avait été poussé par de bonnes intentions, qu'on l'avait trompé, qu'il ne manquait pas de courage, que chacun peut commettre des erreurs, que les fautes de jeunesse doivent être pardonnées ! Tout cela aurait pu être dit par moi avec sincérité sans porter atteinte à la mémoire de mes camarades sur lesquels, revêtu d'un uniforme allemand, il avait tiré. Mais alors, il faudrait toujours



pardonner. Les causes qui transforment un individu en criminel existent toujours, ne peuvent-elles pas, chaque fois, être invoquées comme excuse ?

Ce garçon et moi aurions pu nous trouver face à face. Non pas en ayant été contraints par d'autres mais, tous deux volontaires, pour l'avoir voulu. Le fossé n'en était que plus profond.

Je me demandais quelle attitude prendre.

Au moment de son procès, j'étais absent de France et j'écrivis une lettre qui voulait dire à peu près ceci : quand je le connus il ne volait pas, il ne violait pas et il aimait son pays. Il n'y avait de valable dans ce témoignage que la mention sous la signature : Ancien officier des Forces Françaises Libres et l'énumération de mes décorations. Mais je ne pus écrire les mots qui auraient signifié que j'avais oublié ou pardonné.

## **A Montpellier**

Dès que la contrainte des signatures quotidiennes puis hebdomadaires fut levée, je décidai de passer en zone libre. Un ami m'avait assuré que des organisations se mettaient sur pied.

C'est à Montpellier, ville universitaire d'apparence paisible et même indolente, que j'ai mes premiers contacts avec le mouvement « Combat » et son chef local, Tristan.

Notre équipe est dirigée par un étudiant en droit un peu plus âgé et qui boite. Nos réunions se tiennent dans sa chambre louée dans l'appartement d'un inoffensif rentier. J'ignore tout de notre animateur qui assure le contact avec Tristan, mais il est ardent et décidé. Nos tâches, au début, se limitent à la confection et à la diffusion de tracts. Sur les événements en cours nous rédigeons chacun de notre côté, on choisit le meilleur texte, le tirage s'effectue sur une vieille machine à main et nous passons des nuits à glisser des feuilles de papier dans des boîtes à lettres.

Puis il nous est demandé d'effectuer des distributions dans les villes voisines : Nîmes et Narbonne. Nous sommes sans moyens et nous nous cotisons pour payer les billets de chemin de fer à l'équipe désignée. Mais l'addition de plusieurs déficits n'a jamais produit de florissants bilans et nous sautons nombre de repas. Que pensaient de mon appétit les riches et affectueux amis de la famille quand ils me conviaient à leur table ?

A l'approche du printemps une tâche précise nous est demandée : on s'intéresse aux trains de marchandises qui utilisent la voie ferrée Bordeaux-Toulouse-Montpellier- Nîmes, transportent-ils du matériel de guerre allemand ? Nous comprenons qu'on veut savoir si des équipements sont regroupés et embarqués à Marseille à l'intention des forces de l'axe en Libye ou au Proche-Orient. C'est sérieux. Comment s'y prendre ? Conseil de guerre dans la chambre de notre ami. Nous sommes une dizaine. Une surveillance de tous les passages de convois est impossible et comment reconnaître un wagon de marchandises chargé de matériel ou de ravitaillement militaires d'un autre transportant des carottes ? Quelqu'un estime qu'il serait plus simple de surveiller l'embarquement à Marseille, mais il est

remarqué qu'il ne nous appartient pas d'apprécier mais de répondre à la question posée. De plus, les trains qui passent à Montpellier partent peut-être aussi vers l'Italie, Naples ou Brindisi ! L'approche d'un responsable de la S.N.C.F. est décidée ainsi qu'une enquête à la gare.

Le lendemain, il se révèle que les convois de marchandises ne s'arrêtent pas à Montpellier mais à la gare de triage de Lunel. C'est là qu'il faut aller. Louis et moi sommes désignés. Départ en fin de journée, enquête durant la nuit, retour par le premier train, ensuite comme si de rien n'était, cours de littérature à la faculté.

Nous débarquons donc à Lunel au soleil couchant mais ne nous hasardons aux abords de la gare de marchandises que la nuit vraiment venue pour constater que les voies sont éclairées comme en plein jour et que des employés circulent en tous sens. Un haut-parleur annonce la constitution des rames et l'envoi des wagons sur une voie ou sur une autre. Nous nous efforçons de comprendre le mécanisme de la manœuvre mais c'est trop grand et nous n'avons aucune vue d'ensemble. Nos déplacements sont d'ailleurs rendus difficiles par la fréquence des rondes. Sans doute la surveillance est-elle renforcée en raison du risque de vol des colis de ravitaillement ? C'est dire que nous sommes plus souvent à plat ventre que sur nos jambes.

Au bout de deux heures de gymnastique nous échouons sur un talus, découragés.

Louis aperçoit un café de l'autre côté d'un terrain vague et une idée lui vient. Nous entrons. Mon camarade avise l'un des cheminots que nous avons vu déambuler avec une grosse lampe et va droit sur lui : « Nous sommes étudiants, nous avons une étude à faire sur les chemins de fer, pourriez-vous nous expliquer comment fonctionne une gare de triage ? »

Le type ne s'étonne pas un instant que nous soyons là en pleine nuit, il répète la question à ses collègues présents, nous payons une tournée et tout le monde s'y met. L'idée est géniale. Nos informateurs se donnent beaucoup de mal pour ne rien oublier, s'embrouillent, discutent entre eux, mais c'est sans difficulté que nous nous faisons décrire le trajet d'une rame de Bordeaux à Marseille. Il nous est même proposé que l'opération nous soit montrée sur place. Nous acceptons d'enthousiasme et, ainsi, nous voilà initiés au secret des immatriculations et des étiquettes. Nous devenons si intimes que je me risque à demander si des wagons allemands circulent parfois en zone libre.

— Oui, cela arrive, c'est très rare. Mais beaucoup de wagons français circulent en Allemagne et sous de récentes étiquettes, on découvre parfois d'anciennes inscriptions rédigées en allemand.

— Les Boches ne se gênent pas, constate le plus vieux de nos instructeurs, « les salauds ! », ajoute-t-il pour lui-même.

Fort de cette appréciation, je m'enhardis.

— Y a-t-il parfois des trains tout constitués qui transitent vers Marseille ou l'Italie ?

— Non, répond le gars, on n'en a pas vu. — Puis, après un temps : « Ça vous intéresse ? »

— Bah, répond Louis, ça pourrait intéresser des gens.

— Je comprends, dit le vieux, vous savez, moi, je ne les aime pas. Revenez me voir quand vous voudrez, on m'appelle le père Gustave. Je vais surveiller ça.

Là-dessus nous nous quittons. Louis est tout heureux de ce contact. Nous disposons encore d'une partie de la nuit et décidons par acquit de conscience de vérifier soigneusement la composition des rames sur les voies de regroupement vers Marseille et l'Italie.

Il est deux heures du matin quand nous repartons à travers le champ de rails. Maintenant, nous savons lire les étiquettes : gare de départ, gare de destination. Avec nos lampes de poche nous recherchons les inscriptions allemandes. Rien de cohérent dans ces wagons de toutes origines. Après une bonne séance d'exercice et plusieurs plat-ventre pour éviter les importuns, nous décidons de rentrer. Nous sommes fourbus et cherchons un endroit discret pour dormir jusqu'à l'heure de notre omnibus pour Montpellier. Nous nous approchons des hangars de déchargement avec l'espoir de découvrir quelques ballots confortables.

Eh ! les gars, par ici, nous lance une voix.

Nous sommes pincés.

— Donnez-moi la main, je vous revaudrai ça.

Nous apercevons un conducteur de camion qui, à la lueur d'une lampe tempête, débarrasse un wagon de cageots de légumes.

— J'y arriverai jamais. Aidez-moi, vous pourrez vous servir ensuite.

Louis et moi nous consultons du regard. Si nous ne voulons pas attirer l'attention, rien d'autre à faire que de s'exécuter. Nous retirons nos vestes.

— Merci. Toi, le grand mets-toi dans le wagon, et toi, l'autre, passe-moi la marchandise, je la rangerai dans la chignole.

Et nous voilà, héros méconnus, à coltiner des navets et des salsifis.

Le jour est presque levé quand nous terminons. Le chauffeur est ravi. Cette fois, les mains écorchées, le visage et les vêtements couverts de terre et de poussière, nous sommes rompus.

— J'peux pas vous donner de fric, dit le gars, j'ai pas l'temps de boire un coup avec vous, mais j'vous dois quelque chose, prenez chacun deux cageots.

On proteste mollement : « Merci, non, merci, un suffira. »

— Salut et bonne chance ! Le gazogène démarre vers la ville.

Je considère Louis, sale, épuisé avec son cageot de légumes sous le bras et ne peux m'empêcher de rire. Je le traite de Félix Potin du renseignement, il me réplique en s'esclaffant : « Vous avez une tête de colonel Lawrence aux navets. » Nous nous congratulons.

Il nous reste une demi-heure avant le passage de notre train. Nous nous dirigeons vers la gare.

— On va nous prendre pour des voleurs avec nos bobines et nos cageots.

Il a raison. Nous laissons les deux emballages sur un chariot et Louis écrit lisiblement dessus : « destinataire Secours national, Lunel. Un envoi du général de Gaulle ».

Ainsi commença notre activité d'agents secrets.

Notre rapport, le lendemain, fut accueilli avec intérêt et quelques désobligeantes moqueries. Le binôme que nous formions reçut un nom de baptême qui devait lui rester les débardeurs.

Les débardeurs assurèrent notamment le transport d'un certain nombre de numéros du journal clandestin de Combat ».

Naturellement nous ne sûmes jamais si notre renseignement, recoupé avec une information venue d'un sous-chef de gare, avait servi.

Ensuite, je fus chargé de quelques liaisons difficiles et, à l'occasion des vacances, d'implanter le mouvement en Corrèze. Hélas, toutes les personnalités rencontrées se déroberent. L'opinion n'était pas encore mûre en août 1941... et de loin !

En septembre, par un message sybillin, j'apprenais que le chef de notre groupe avait été arrêté par la police de Vichy et, Montpellier m'étant désormais fermé, Tristan me conseillait de transporter mes pénates à Lyon.

Le mouvement à Lyon n'étant pas plus riche qu'à Montpellier, j'y connus donc quelques difficultés matérielles.

Pour résoudre ce type de problème, je fis le service dans un restaurant. C'est entre la cuisine et la salle que je connus Robert, étudiant en médecine, et Claude, une serveuse un peu spéciale dont je reparlerai.

Je m'engageai aussi dans une troupe de théâtre pour occuper le rôle d'un des capitaines de Jeanne d'Arc évidemment ! J'eus ainsi le privilège de revêtir un grand pourpoint à croix de Lorraine pour jouer au casino de Vichy devant Darlan que nous appelions entre nous le marlou numéro un.

Malheureusement, la bonne comédienne qui incarnait l'héroïne n'avait qu'un défaut, celui de postillonner. Or, le hasard voulut que le chevalier que j'incarnais, rôle non sans grandeur mais totalement muet, reçoive à certain moment les ordres énergiques de l'héroïne. Celle-ci dressée sur la pointe de ses bottes, son visage à dix centimètres du mien, me les crachait littéralement à la figure. Ce n'était qu'un des risques du métier et je consommais un mouchoir par représentation, mais la difficulté consistait à recevoir cette dégelée sans frémir, ce qui eût été indigne de mon personnage. Certains soirs j'y parvins, certains autres il y eut quelques gloussements dans la salle.

Le gentil dauphin affirmait que si notre Jeanne avait eu une ultime tirade à lancer du haut de son bûcher, elle l'eût éteint.

\*\*\*

Les responsables de nos activités subversives nous suggérèrent de prévoir un lieu de repli, une cache susceptible d'être utilisée immédiatement pour le cas où une partie de notre organisation se ferait prendre. C'est Robert, mon apprenti médecin, qui, me parlant de ses activités, fit naître en moi la brillante idée de choisir l'asile psychiatrique de Bron comme havre. J'imaginai, peut-être à tort, que personne ne viendrait me chercher là.

Je demandai donc à Robert, qui ignorait et mes coupables pratiques et mon projet, de m'y introduire sous prétexte de curiosité et d'un subit et puissant intérêt pour cette branche de la neurologie.

Par l'un de ses collègues internes me voici donc un beau matin transformé en assistant. Une longue blouse blanche avec poche sur le ventre, un pantalon sans forme et un calot rond me donnent immédiatement la culture médicale nécessaire et mes manches retroussées comme il convient me confèrent le certificat d'ancienneté voulu.

Il est entendu que je resterai là deux ou trois jours pour satisfaire pleinement ma curiosité. Cela devrait suffire à me familiariser avec les lieux et à me faire connaître des gardiens.

Je commis l'erreur de parler aux malades et de m'intéresser à leurs cas. Fatale imprudence !

Au soir du deuxième jour, l'interne m'assura que je tenais déjà des propos incohérents. Certes, je n'aurais pas résisté une semaine à ces errements aux confins de la lucidité et de la divagation.

Je quittai donc cette redoutable enceinte en abandonnant le projet d'y trouver refuge en cas de danger. Un danger moins grave, sans doute, que celui d'y demeurer.

Certains pourront dire que ma défaillance, après seulement deux jours, constituait une preuve de prédisposition. Ce n'est pas mon opinion, on le comprendra. Je plaiderai pour le contraire : un esprit sain dispose de moins de capacité de résistance à l'égarément qu'un autre qui ne s'effraie pas de quelques vagabondages hors de la réalité. Mais je reconnais parfaitement au lecteur le droit d'avoir un avis différent.

\*\*\*

Je ne décrirai pas les efforts, les espoirs et les déceptions qui constituaient le lot quotidien des premiers militants de la résistance, qu'ils fussent dirigeants ou exécutants, ce récit a déjà été fait et j'en ai conté ailleurs quelques épisodes. Mais qu'on sache seulement que la tâche était ingrate et exigeait beaucoup de foi.

De cette période, je garde le détestable arrière-goût d'un dur isolement. Il est pénible de ne pas être à l'unisson et de se sentir rejeté comme coupable de quelque honteux péché, de voir le vide se creuser autour de soi. A la faculté, dans les cercles culturels, en vacances, sauf dans ma proche famille, l'atmosphère était la même : à la contrition, à l'acceptation et à la démission. Cette quasi-unanimité aurait pu finir par ébranler les plus solides convictions et j'éprouvais la sensation de vivre sur une réserve qui s'épuisait jour après jour. Les contacts avec les camarades de « Combat » étaient plus que nécessaires pour reconstituer les forces. Il est besoin, c'est sûr, de beaucoup d'énergie pour garder la certitude d'avoir raison, seul contre tous ou presque.

Mais notre action, vue à mon échelon, me paraissait lente et morcelée. Je ne pensais pas que nos mouvements puissent jouer un rôle déterminant dans la libération. Ils constituaient un appoint, mais l'essentiel viendrait de l'extérieur pour

des raisons matérielles et c'était autour de De Gaulle qu'il fallait faire nombre. Aussi, revenant à ma première intention, exprimai-je le vœu de partir rejoindre les Forces Françaises Libres. C'était un vœu, un rêve presque, étant donné l'extrême rareté des occasions de transport vers l'Angleterre. On me promit et l'on me recommanda d'être patient.

Au début du printemps qui vit se terminer mon premier séjour à Lyon, l'un des chefs de l'école des cadres d'Uriage vint à l'annexe des Sciences Politiques donner une conférence sur l'expérience en cours.

Le conférencier avait parlé d'une recherche pour des rapports sociaux nouveaux, pour une réforme de la société, qu'en était-il ? Mais surtout, Uriage jouissait de la réputation d'être un lieu où la collaboration se trouvait parfois discutée. Peut-être y avait-il là un foyer qui pourrait servir par la suite. Il restait des places pour un stage du début de l'été. Je m'inscrivis.

A la gare de Grenoble nous attendait une camionnette au charbon de bois qui nous mena, non sans mal, jusqu'au château d'Uriage. Je fus affecté à un atelier d'une dizaine de stagiaires animé par un officier de l'aéro-navale, sympathique, mais dont toutes les réactions se trouvaient commandées par sa haine des Anglais. J'essayai aussitôt de m'en expliquer avec lui.

Mon enseigne de première classe trouvait dans l'égoïsme de l'Angleterre toutes les explications de notre défaite. Il remontait à Fachoda et appuyait sa démonstration de vingt preuves historiques dont la plus récente et la plus brûlante était l'attaque de Mers-el-Kébir, sans parler de Dunkerque naturellement. Pour lui, de Gaulle, dont je parlais n'existait que comme créature de Churchill et ne représentait qu'un groupe de juifs et de francs-maçons. Il proclamait que le régime républicain ne permettait pas plus de suivre une politique définie que d'assurer la défense et que Pétain, après Verdun, sauvait la France pour la deuxième fois. Bien sûr, il y avait les Allemands, il ne les aimait pas, mais il affirmait qu'on pouvait faire confiance au vieux pour les rouler. De plus, tout honnête homme devait être reconnaissant à Hitler d'exterminer le communisme, etc.

Mon interlocuteur, jeune, intelligent et désintéressé, acceptait la discussion et je lui rétorquai : oui, tout cela est bien beau, mais, comme vous dites, il y a les Allemands. Je vous abandonne tout le reste, les Anglais sont les Anglais, la III<sup>e</sup> République n'a pas été brillante et je ne tiens pas à vivre sous un régime communiste, mais il y a les Allemands ! Rien de ce qui sera fait en présence des Allemands ne pourra durer ; les meilleures initiatives, les réformes les plus valables seront frappées de malemort ; avant tout il faut donc chasser les Allemands, après on verra. S'il y a des comptes à régler on les réglera, mais pour libérer le pays il n'y a pas d'autre voie que de s'allier avec tous les ennemis des occupants.

Mon marin réfléchissait bien un peu, mais ne voulait pas démordre de ses certitudes et sa compréhension se bloquait soudain à l'approche des conclusions. Je soupçonnais qu'il redoutait d'affronter les conséquences pratiques qu'impliquerait pour lui, officier d'active, un ralliement à mon point de vue. Les Anglais avaient bon dos en soulageant mon interlocuteur de toutes ses responsabilités. De plus, la

présence du glorieux maréchal le dispensait d'un jugement personnel ainsi que de ses suites, et lui permettait de demeurer sans rien décider, la conscience en paix. Son raisonnement et son attitude étaient ceux de nombre de nos élites. Quelle faillite ! Ce fut la responsabilité majeure de l'ambitieux vieillard d'avoir donné un alibi à toutes les faiblesses et à toutes les trahisons.

Mes rapports avec les autres stagiaires furent, dès l'arrivée, particuliers. Ma sympathie se porta vers un ouvrier boulanger partageant mes convictions et qui se trouvait dans la situation d'être un volontaire désigné d'office par sa corporation. Nous occupions le même châlit et fîmes équipe ensemble. Son problème était l'achat, un jour, d'un fonds de boulangerie et il m'expliqua qu'il n'y avait de solution pour lui que dans un riche mariage. Il était prêt à passer sur le physique de la promise si le beau-père acceptait d'avancer l'argent nécessaire au financement du four. Il me sembla qu'il y avait là matière à une intéressante étude de cas : l'accès au moyen de production passant par des exigences d'ordre intime. Ceux qui se révélaient incapables de remplir de tels engagements, même en fermant les yeux, étaient donc éternellement condamnés aux emplois subalternes. A la demande expresse de ce compagnon d'occasion, je ne soumis pas le cas à l'étude du groupe.

Lui et moi ne cachions pas notre réserve ni pour le nouveau régime ni pour la collaboration. Les autres stagiaires, bénissant chaque matin le nom du maréchal, nous considéraient comme des pestiférés et souhaitaient nous voir quitter l'école directement pour la prison.

Le troisième jour, je fus convoqué par le « vieux chef ». Dunoyer de Ségonzac recevait dans une grande pièce, dépouillée et austère. Profondément marqué par la défaite des valeurs qui inspiraient sa vie, il s'efforçait avec l'énergie de son désespoir à tirer du drame les conditions d'une rénovation sociale et spirituelle. Il s'employait avec générosité et intelligence à pousser jusqu'au bout les raisonnements et à déceler les obstacles profonds qui s'opposaient au vrai progrès : celui des âmes. Mais il était, lui aussi, enfermé dans la contradiction de vouloir rénover tout en acceptant et en respectant même le maréchal Pétain. En effet, chacune des étapes de sa démarche faisait apparaître plus inadmissible encore la position et la politique du chef du soi-disant Etat français.

Il accueillit ma jeune intransigeance avec considération et peut-être aussi une secrète satisfaction. Notre long entretien m'a laissé une forte impression. Nous nous poussâmes chacun jusqu'en nos derniers retranchements. Il n'acceptait pas que soit critiquée la personne du maréchal Pétain et, plutôt monarchiste, n'aimait guère la République. Il voulait que la résurrection de la France vînt d'elle-même, sans l'aide d'aucun étranger. Il avait un penchant pour une Europe unie mais reconnaissait que l'Europe d'Hitler n'était pas satisfaisante. Quant à l'action de résistance il ne la condamnait pas mais aurait voulu qu'elle respectât le maréchal, qu'elle gagnât petit à petit les esprits et les cœurs, qu'elle s'exerçât par la pensée et qu'elle emportât la victoire sans que des déchirements intervinssent. Il était relativement facile de lui démontrer que, hélas, on ne pouvait concilier l'inconciliable, que les idées ne suffiraient pas si elles n'étaient pas soutenues par des bras armés et enfin que si la

France voulait pouvoir à nouveau marcher la tête haute, il lui fallait écarter les mauvais bergers et participer aux combats. Aucun autre creuset hors celui des combats ne pouvait lui rendre son honneur et par conséquent sa raison d'être.

Segonzac répugnait à convenir de ces dures réalités, et de la contradiction qui condamnait sa noble entreprise. Sans doute le jour de notre conversation toutes ses illusions n'étaient-elles pas encore tombées ! Moins de cinq mois plus tard, cette contradiction allait s'imposer à lui et détruire son œuvre.

De Gaulle ? Il le connaissait, un remarquable officier, mais conservateur. Il faudrait lui donner un grand poste mais il ne pouvait être la France de demain.

Nous nous quittâmes émus l'un et l'autre et heureux d'avoir pu aller si loin.

Le lendemain il commanda en personne le lever des couleurs et, à ma surprise, m'appela pour les envoyer. En voyant monter le drapeau qui ne demandait qu'à flotter, je pensais à l'étrangeté de la situation, à ces hommes purs, à la trahison du sommet, à la tragique méprise mais aussi au pays gonflé de sève dont le groupe isolé qui m'entourait était l'un des rameaux.

Je rencontrai là, Beuve-Méry, Olivier Hussenot, d'Astorg, Chombart de Lauwe, des économistes, des syndicalistes et je pense aujourd'hui que ces hommes de bonne volonté cherchaient de toutes leurs forces cette fameuse troisième voie entre le marxisme et le capitalisme. Quelle perte que des préjugés aient, par la suite, séparé certains d'entre eux du général de Gaulle !

Le jour de la fin du stage, Segonzac, suivant la tradition, nous réunit et nous parla.

Je retrouvai dans ses déclarations certains des arguments de notre entretien et crus déceler plusieurs allusions : en bref, il dit qu'en l'absence de liberté aucun progrès n'était possible. L'affirmation publique de cette vérité-là était un fait important mais annonçait la très prochaine fermeture de l'école.

La tentative d'Uriage vouée à l'échec dès son premier jour d'existence, puisqu'on ne saurait bâtir lorsque manque l'essentiel, devait laisser des traces en raison de son effort de communication et de participation.

Se prononcer contre les Allemands et pour Pétain constituait une position commode. Elle présentait l'avantage d'être confortable. C'est la formule, hélas ! que choisirent beaucoup de ceux auxquels revenait la charge d'encadrer la nation. Or, si la collaboration constituait une aberration, aussi intenable devait se révéler toute position à égale distance de la trahison et de la résistance. Dans cette terrible lutte il n'existait pas de demi-mesure, l'enjeu était trop grave, les valeurs en cause trop fondamentales. Il n'y avait qu'un choix.

Segonzac et d'autres membres de son équipe comprirent tout cela ensuite. Lui-même prit part à la bataille finale, mais après le plus étrange itinéraire.

\* \* \*

Je revins donc de ce court séjour plus décidé que jamais à gagner Londres. Les responsables que je harcelais n'y pouvaient mais. Les quelques places dans les rares



avions étaient naturellement réservées aux personnalités. N'en étant pas une, je résolus de ne compter que sur moi, et décidai, l'été 1942, de rallier le général de Gaulle en passant par l'Espagne. Le voyage se révéla difficile et long<sup>1</sup>

En Angleterre l'entraînement n'en finissait pas alors qu'on se battait partout, mais une nuit de l'été 1944, un avion me déposait, enfin, avec deux camarades, dans un maquis du centre de la France.

Depuis ma première rencontre de Vierzon, j'avais eu affaire à beaucoup d'Allemands, mais à partir de cette nuit du retour, la nature de nos rapports allait changer.

J'étais officier, chargé de mission par les forces alliées. Loin était l'adolescent maigre et obstiné. L'étudiant qui s'efforçait de ne pas baisser la tête, de rester debout et de ne pas trembler était devenu un homme entraîné, endurci et animé par la certitude d'une proche victoire.

En retrouvant la terre et l'odeur de la France, je pensai, ne doutant de rien, que les Allemands avaient eu le plus grand tort de me relâcher en 1940...

\* \* \*

---

<sup>1</sup> Voir : Voici tes fils, Plon éditeur





## Chapitre II

### L'arrivée au Maquis

C'est la nuit de mon retour en France. Je viens de descendre de l'avion qui nous transporte depuis un terrain londonien. Cette nuit est merveilleuse. Dans le clair de lune éblouissant j'aperçois des silhouettes. Je voudrais serrer la main de chacun, mais il faut s'occuper du matériel.

— C'est moi le patron, me crie un bonhomme dont je ne vois pas le visage.

Je me présente : Aspirant Lamballe. Il faut embarquer les colis.

— T'en fais pas, on s'en occupe. Je m'appelle Guy.

Les quatre parachutistes SAS américains que nous sommes chargés d'acheminer, respectueux des consignes, s'éloignent au pas de course de l'avion, un Dakota dont les moteurs tournent au ralenti, et s'aplatissent dans l'herbe, prêts à tirer. Le navigateur et le mécanicien ne sont pas descendus de l'appareil, ils éclairent le déchargement des containeurs de leurs puissantes lampes, le colt toujours en main. Ils font signe de presser le mouvement. Albert et Marc, mes deux compagnons, s'occupent de nos bagages personnels.

De la lisière du champ un camion progresse vers nous en cahotant, tous feux éteints. L'équipe de maquisards charge les lourds tubes de tôle et les caisses. A peine avons-nous eu le temps de vérifier le compte que la grande porte de l'avion claque, les moteurs sont lancés à pleine puissance et l'appareil démarre. L'opération n'a pas duré cinq minutes.

— Sont pas rassurés les copains, me crie celui qui s'est présenté comme le patron.

Le bruit des moteurs décroît puis tourne sur notre gauche.

— Ça y est, constate Albert, ils ont décollé. Ouf ! On nous pousse vers le coin du champ. Deux voitures sont là, tapies derrière une haie et gardées par un groupe.

Une grosse Matford absorbe difficilement les quatre Américains, leur énorme barda, plus un garde du corps, armé d'une mitrailleuse Sten.

Nous embarquons dans une Citroën traction-avant dont « le patron » prend le volant.

— Eh bien, constatè-je, la zone est paisible si l'on peut se balader en voiture.

— Faut pas s'y fier, les Schleus ont sûrement entendu le taxi et on peut rencontrer une patrouille à chaque tournant.

Pendant le trajet j'ai franchement peur d'une rencontre, non pas avec les Allemands, mais avec les arbres du bord de la route. La voiture, sans aucun éclairage, est menée à fond de train, les pneus hurlent et nous tombons les uns sur les autres à chaque tournant.

— Heureusement que vous connaissez la route, dit Marc pour se rassurer.

— Heureusement, répond l'autre, laconique.

Puis Albert déclare, après un quasi-tête-à-queue : « Ce serait bête de se tuer en arrivant. »

Pas de commentaire.

Soudain, dans un formidable virage pris sur les jantes, nous voyons deux ombres jaillir de derrière un talus, deux coups de feu nous saluent.

— Les c..., commente notre virtuose, n'ont pas les yeux ouverts. Faudra les engueuler.

Je n'ai pas le temps de me féliciter de l'imprécision du tir des sentinelles du maquis que nous sommes projetés en avant et basculés aussitôt en arrière. Dans un crissement terrible on vient de s'arrêter.

Trois ou quatre silhouettes nous entourent. Nous montons le perron d'un petit château prétentieux. La porte se referme, on allume. Un large corridor garni de portemanteaux, une salle à manger avec suspension, table familiale et buffet Henri II. Nous sommes comme des oiseaux de nuit surpris par la lumière.

### **Qu'est-ce que vous venez foutre ici ?**

— Vous boirez bien un coup ?

Le dénommé Guy est un homme d'une bonne quarantaine d'années, de taille moyenne, la tête ronde, les cheveux peignés en arrière, brun de regard et de poil, les traits rougeauds assez lourds mais l'œil vif. Il n'est pas rasé depuis au moins deux jours et porte sur un pantalon de mécanicien, un veston qui n'a plus de forme.

— Alors, demande-t-il avec un sourire qui tient de la grimace, qu'est-ce que vous venez foutre ici ?

La question nous décontenance un peu.

Il ajoute pour être plus aimable encore :

— On les prend au biberon, maintenant. Et puis sans fioriture inutile il précise : les galons, dans le coin, on s'en fout. Ici, c'est moi qui commande.

Silencieux, nous nous asseyons devant les verres que vient de poser une petite jeune femme toute ronde.

Je sens que de ce premier contact dépend la suite. Le voilà donc, ce redoutable chef de bande communiste. Il faut y aller en douceur.

— Nous n'avons, monsieur, aucune intention de prendre votre place. Notre mission est d'empêcher les renforts allemands de monter vers les têtes de ponts. Nous sommes des techniciens que le gouvernement provisoire envoie pour vous aider. Des moyens supplémentaires peuvent nous être donnés, notre liaison radio avec Londres est prévue.

— Des techniciens, des techniciens de quoi ?

— Nous avons été instruits comme spécialistes de sabotages, embuscades et coups de mains. Et nous pouvons former des chefs de groupes et des équipes d'intervention.

— J'ai demandé personne, nous lance Guy. On m'avait annoncé des armes, pas des bonshommes. A votre santé ! On boit en silence le gros vin rouge.

— Très bien, dis-je, si vous ne voulez pas de nous, nous partirons demain et trouverons bien un autre maquis. Guy réfléchit.

— Qu'est-ce qu'il y a dans vos caisses ?

— Mines, mortiers, mitrailleuses, bazookas.

— Munitions naturellement, et explosifs, ajoute Albert.

Un type qui s'est assis et boit avec nous remarque :

— C'est du matériel qu'on connaît pas. Ils pourraient peut-être nous montrer d'abord comment ça marche.

— On est là pour ça, rappelle Marc judicieusement. Guy contemple son verre.

### **La mission des Américains**

— Et ces Amerlocs avec vous, faut pas qu'y comptent faire la loi ici !

— Ils sont venus uniquement pour s'occuper de la protection du barrage d'Eguzon. On doit les acheminer le plus vite possible. Cette nuit si l'on peut...

— Comment ça se présente eu côté d'Eguzon ?

— J'sais pas, grogne Guy.

Silence. Puis on entend arriver une voiture.

— Va voir, Léo, commande Guy.

Léo revient, c'est la Matford. Tout s'est bien passé. Et le camion ?

— Peut pas encore être là.

— Fais entrer les Amerlocs on va toujours leur payer un coup. Demande à Etienne de prendre la camionnette et trois types, il va les transporter à Eguzon. Vaut mieux qu'y traînent pas ici.

— Vous, les jeunes, ajoute-t-il, c'est bon, on vous garde. Vous monterez le matériel et après on verra. Je vous conseille de ne pas faire les marioles parce que nos gars aimeraient pas ça et moi non plus.

Les Américains un peu étonnés de la balade en voiture sont ravis du coup de rouge. Etienne et le chauffeur de la Matford sont entrés ; avec Guy ils font l'itinéraire. Léo ne sait pas grand-chose sur les effectifs allemands dans la zone du barrage. Il est trois heures du matin, c'est-à-dire qu'on dispose tout juste de deux heures de nuit pour plus de cent kilomètres aller et retour par de petites routes, et sans phares.

— On peut y aller si vous voulez, propose-t-on à Guy.

— Non, les Schleus seraient trop contents de vous piquer aussi.

Nous expliquons aux Américains la situation. Je découvre qu'ils disposent d'un poste radio et qu'ils ont pour consigne d'alerter leur base en Angleterre en cas de tentative de démolition par les Allemands. Naturellement, il serait alors trop tard pour faire quoi que ce soit. Leur mission est vraiment une typique idée d'état-major. On décide de leur laisser quelqu'un chargé de nous prévenir, on avisera le moment venu.

— Faut faire vite. Allez filez, ordonne Guy.

— *Good bye, boys, and good luck.*

### **Premier repas**

Le bruit de la voiture décroît.

— C'est risqué, constate Guy. Mais demain il y aura des barrages sur toutes les routes. Quel boucan faisait votre taxi !

— Z'avaient les j'tons vos chauffeurs, ajoute Léo.

— C'est la première fois qu'ils faisaient ça.

A vot' place j'aurai pas été rassuré, estime Léo.

— Mais on ne l'était pas. On avait même une sacrée trouille.

— Très bien ça, apprécie Guy, qui commence à se détendre.

— N'avez pas faim ? interroge Léo.

— Un peu, répond timidement Marc. Parce que pour le dîner english on avait la gorge un peu serrée.

— Gi, fais-leur des beefsteaks, et puis pour nous aussi, demande Guy à la jeune fille. Léo va chercher une bouteille, on va quand même arroser leur arrivée, à nos enfants de la patrie.

Et on a commencé à parler. En quelques phrases, pour montrer qu'on n'était quand même pas des bleus, nous racontons nos prisons en France et en Espagne, nos rapports avec les condamnés espagnols, notre entraînement, etc. Guy demeure réservé mais son hostilité du début semble se dissiper. Quant à Léo, il devient amical.

Nous félicitons Gi pour ses steaks, nous n'en avons pas mangé d'aussi bons depuis... des années. « Et puis, ils ont le goût de la maison », ajoute Albert.

On vient annoncer que le camion est arrivé à bon port.

Nous comprenons que Léo est l'adjoint militaire, qu'un certain Emile s'occupe des problèmes de ravitaillement.

Nous offrons nos cigarettes ; elles ne valent pas les Gauloises dont nos hôtes ne manquent pas à la suite d'une heureuse « reconnaissance » sur un bureau de tabac. On repousse les chaises. Quel étrange souper ! Autour de la table, dans la pièce enfumée, nous sommes six. Gi, assise à l'écart, Guy chef d'un maquis communiste, Léo son adjoint — d'où viennent-ils ? — et les trois étudiants devenus officiers que nous sommes. Devant nous des verres de vin, sur le buffet les assiettes à fleurs où se fige la sauce de la viande. Nos quatre Américains lancés sur les routes, les Allemands tout autour, la France aux trois quarts occupée.

Moment rare, chargé d'inconnu où se mêlent crainte et espoir, lourd de confiance mais aussi d'appréhension. La veille d'une révolution, les conjurés doivent connaître un semblable instant.

Guy pense aussi que l'heure est exceptionnelle, il veut dire un mot chaleureux.

— Pourriez être restés chez vous, après tout. Vous êtes là, c'est toujours ça. Allez, on va dormir. Gi tu installes nos grands chefs comme tu pourras dans la piaule du milieu.

Nous nous retrouvons dans une vaste chambre à deux lits de cuivre. Il y a encore les housses sur les fauteuils et le tapis est roulé le long du mur.

— Ça ira ? demande Gi.

— Parfait, répondons-nous.

On trouve un lavabo dans une alcôve et Gi m'indique les commodités. Quand nous sommes seuls elle me souffle « On est contents que vous soyez là. »

— Tout va très bien, constate Marc en déroulant son duvet. Accueil enthousiaste, paroles venant du cœur, embrassades générales, la France nous regarde avec émotion, etc. Enfin, perspective exaltante de jouer les adjudants de quartier, une deux, une deux ! Bravo, c'est réussi !

— Mettez-vous à leur place, commente Albert, on débarque avec l'air de vouloir tout bouffer. Ils ne nous ont pas demandé de venir, ne nous connaissent pas et trouvent peut-être que nous n'avons pas des têtes de communistes convaincus.

— Oui, il y a ça, aussi.

Je n'imaginai pas qu'on puisse être aussi mal reçus. Par contre, je ne pensais pas dormir ma première nuit sur un lit aussi moelleux. Il reste deux heures avant le jour.

\* \* \*

### **Tour de la situation – découverte du contexte**

Un moustique me réveille. Non, c'est un avion qui tourne. Il est 6 heures. Je me rase et descends. Je me suis mis en uniforme avec mon unique galon sur l'épaule. Ma première journée de mission commence.

Gi est là avec une grande cafetière à la main. Sur la toile cirée, une motte de beurre et du pain, du beau pain blanc.

Léo boit son bol, les deux coudes sur la table.

— Salut.

— Qu'est-ce que c'est que cet avion ?

— Le mouchard. Ils sont alertés par l'opération de cette nuit. Ils cherchent, croient sans doute à un parachutage, espèrent repérer quelques pépins accrochés dans des arbres.

— D'où vient-il ce mouchard ?

— Châteauroux. On ne peut pas circuler tant qu'il est là-haut. C'est un *Fieseler-Storch*.

— Où sommes-nous ?

— Je vais vous montrer ça.

— Et Guy ?

— Il est parti depuis longtemps. Il prépare une opération.

Albert et Marc descendent. On écarte les bols, les miettes de pain et Léo sort un paquet de cartes d'une sacoche d'écolier. Ce sont des cartes Michelin et un almanach des postes du département.

— Gi, laisse-nous et envoie Fernand.

— Vous vous êtes posés sur le terrain du Blanc. Nous sommes ici au château de Rochefort. La Creuse est là, à cinquante mètres au pied des falaises.

— Les Allemands ?

— Garnison à Châteauroux mais surtout des colonnes de gars remontant de Bordeaux et de la frontière. Ils viennent de recevoir l'ordre de se diriger vers Paris



et l'Est. Ils coupent au plus court et choisissent les petites routes. Ils commencent à passer depuis trois jours.

— Ils sont costauds ?

— Y a de tout, des unités constituées avec des chars, des convois de camions, des voitures à chevaux, des types à bicyclette et même à pied.

— Combien êtes-vous ?

Léo hésite.

— Faudrait demander à Guy.

— Comme vous voudrez. Vous savez, lui dis-je, nous ne sommes pas ici pour vous remplacer, on s'en fout. Quand ce sera fini dans le coin, on partira ailleurs. Puisqu'on n'a rien d'autre à nous demander que d'ouvrir des caisses, allons ouvrir les caisses

— Attendez, répond Léo, vous énervez pas. Vous comprenez, on ne vous connaît pas.

— Nous non plus, mais on a pigé. Allons faire du maniement d'armes.

Léo se décide : « Il y a à peu près mille types, répartis un peu partout avec des chefs de groupe. Des gars gonflés mais forcément, ils connaissent pas le métier.

— Armement ?

— Une dizaine de fusils mitrailleurs, une cinquantaine de mitraillettes.

— Pas grand-chose, quoi. Y a-t-il d'autres maquis ?

— Nous on est F.T.P., c'est-à-dire... Je suis un militant communiste, lâche Léo en se jetant à l'eau.

— On veut pas savoir, ça ne nous intéresse pas, dis-je, on est là pour arrêter les Boches, c'est tout.

— Avant la guerre, ajoute Léo, j'étais sous-off dans l'armée de l'air. Oui, il y a un autre maquis, tout près, des types de l'armée secrète. C'est un ancien sergent qui commande.

Vous êtes en liaison avec lui ?

— Pratiquement pas.

— Et au Blanc, y a-t-il des Boches ?

— Non, ils sont partis.

— Et les gendarmes ?

— Avec nous, mais la caserne est pleine de militaires pétainistes. Le vieux nous a fait l'honneur de nous y coller un bataillon de l'ex-armée de l'armistice : le fameux Premier régiment de France. Une bande de ramenards.

— Quelle est leur attitude ? Ils ont compris ? Ils marchent avec nous ?

— C'est pas sûr, répond Léo, on peut tomber sur un bec.

— Ils ont du matériel ?

— Oui, sûrement. Je n'sais pas trop quoi.

— Qui commande ?

— Un capitaine.

— Abruti ?

— Guy s'est déjà bigorné avec eux, je crois qu'il a des tuyaux.

— Bon. Et cette opération d'aujourd'hui ?

— Y a, paraît-il, une grosse colonne qui arrive de Poitiers par la nationale. On veut l'attaquer.

— Où ça ?

Sur la carte Michelin, Léo m'indique une zone qui paraît plate et où la route est rigoureusement droite pendant une quinzaine de kilomètres.

— On voit rien sur ces cartes. Personne n'a de carte d'état-major ?

— A la sous-préfecture, peut-être à la caserne.

— Le sous-préfet ?

— Enfermé chez lui. Terrorisé à l'idée de représailles.

Nous réfléchissons.

— Seriez-vous d'accord pour que l'un d'entre nous voie Guy ce matin, qu'un autre s'occupe des armes et que le troisième essaie d'établir un contact sérieux avec le maquis voisin ? Nous ne prendrons aucune décision sans l'approbation de Guy.

— D'accord, concède Léo.

Je vais partir avec lui pour rejoindre Guy. Albert s'occupera du maquis de l'AS et s'efforcera d'entrer en liaison avec le délégué militaire départemental que Londres nous a indiqué sous le pseudonyme de Surcouf. Marc veut bien surveiller le déballage des caisses et la mise en état du matériel.

Nous butons sur le nommé Fernand dans le corridor, il nous regarde, moi et mon uniforme, avec surprise.

— C'est un des types d'hier soir, commente Léo. Fernand est mon adjoint.

Serrement de mains.

— Où étais-tu ?

— Elle est bonne celle-là ! Je rentre à peine de la virée d'Eguzon.

— Alors ?

— J'ai laissé les Amerlocs dans un bois au-dessus du barrage. Le grand Jules qui connaît un peu le quartier est resté avec eux, il essaiera de se renseigner. Mais c'est pas commode de leur faire la conversation, savent pas un mot de français.

— Le retour ?

— On s'est planqués quand on a entendu le mouchard, il est passé au-dessus de nous, plusieurs fois, puis s'est éloigné... Boirais bien un café.

— Guy est parti, on prépare un coup sur la nationale. Tâche de trouver des gars dégourdis pour aider l'autre lieutenant, et surtout capables d'apprendre à se servir de ce qu'il y a dans les caisses.

Arrive un autre personnage, grand et maigre : c'est Emile, l'homme du ravitaillement. Lui aussi réagit en voyant un militaire en uniforme. Léo veut me présenter mais a oublié mon nom : « Lieutenant... Lieutenant... »

— Léo, dit Emile, je n'ai presque plus de farine, il faut aller en piquer quelque part. Il me faudrait aussi un ou deux boeufs.

— Dém...-toi répond Léo sans s'émouvoir, on est pressés. Demande du monde à Fernand.

Je découvre une belle ferme à côté du « château ». Dans la cour des gars déambulent, inoccupés. Quatre types avec des seaux et des sacs, en uniformes feldgrau, sortent d'une grange, dirigés par un maquisard, la mitraillette sous le bras.

— Nos prisonniers, annonce fièrement Léo.

— Bravo, félicitations.

Léo commente : « Pris par le maquis ils ont une trouille terrible d'être fusillés. »

— Vous n'avez pas l'intention de le faire ?

— Non, concède Léo. A moins qu'on soit obligé de déguerpir.

— Il y a un officier ?

— Oui, un lieutenant, nous l'avons pris il y a trois jours. Il parle français.

— Puis-je l'interroger ?

— Allez-y. Amène le lieutenant ici, ordonne Léo au gardien.

— Oberleutnant X., se présente l'homme en claquant les talons.

Il paraît fasciné par mon uniforme et semble éprouver un certain soulagement.

Monsieur l'officier, me dit-il, je suis très honoré rencontrer officier armée anglaise. Nous demandons à être traités comme prisonniers de guerre.

— Je suis un officier de l'armée française. Vous serez traités comme des prisonniers, lieutenant, à condition que les soldats allemands se comportent en combattants et non pas en sauvages, qu'ils nous considèrent comme des soldats et respectent les prisonniers qu'ils peuvent faire... Que savez-vous de leurs intentions ? Parlez, dans votre intérêt.

Mon interlocuteur me répond avec précipitation tout en conservant son raide garde-à-vous. Je réalise soudain le renversement qui s'est produit. Il y a moins de quatre ans, j'étais un adolescent bafoué qui pleurait sur son pays perdu ; aujourd'hui c'est l'autre qui subit. Ce que nous avons tous souhaité si fort, si longtemps, se produit. En un instant rien ne reste plus de l'humiliation et de la honte. Je suis debout. Merci de Gaulle.

L'Allemand me répète ce qu'il a déjà dit à Léo : que les garnisons du sud-ouest ont reçu pour instructions de regagner le plus vite possible la région parisienne et l'Est, qu'on leur a recommandé d'éviter les grands axes à cause de l'aviation.

— Y a-t-il des chars ? Quels types ?

Il ne sait pas. Il n'en restait pas beaucoup dans le Sud. Des unités de SS ?

Il y avait une compagnie de SS à Bordeaux, mais il ignore ce qu'elle est devenue.

Il nous parle d'un régiment d'Hindous composés d'anciens prisonniers faits en Libye qui, plutôt que de mourir de faim dans les camps, se sont engagés dans la Wehrmacht. Ils ont constitué une unité pour la libération de l'Inde. Certains officiers sont Allemands mais les autres sont Hindous. S'en méfier. L'armée allemande ne pourra pas être rendue responsable des sévices de ces barbares. Mon lieutenant ajoute : beaucoup de soldats allemands pensent que la guerre est perdue et sont prêts à se rendre s'ils ont l'assurance d'être traités comme des prisonniers selon la convention de Genève.

— Avez-vous été bien traité ?

— Oui... jusqu'à présent.

Mise à part la profonde satisfaction d'une revanche, d'un juste retour des choses, je retiens de ce bref dialogue que le désordre règne, que les convois éviteront les grands axes, qu'ils ont une peur terrible des maquis et qu'on peut sans doute discuter avec eux.

Je le salue, il claque des talons, effectue un beau demi-tour réglementaire et repart à sa corvée. L'ordre des choses entre les Allemands et moi est enfin rétabli.

Nous embarquons dans la Matford dont on termine de remplir le réservoir avec de vieux bidons de cinq litres.

— Et l'essence ?

On en a récupéré l'autre jour à la gare du Blanc, mais ça ne va pas loin. Faudrait s'en occuper.

### **Préparer une embuscade ... ou savoir s'abstenir**

En utilisant les petites routes, nous partons en direction de Saint-Savin sur la nationale de Poitiers.

— Guy est un type de première, me déclare Léo, faut pas lui en vouloir pour cette nuit. Il est méfiant.

— A notre époque c'est plutôt une qualité. Quel est son métier ?

— Il est mécanicien d'automobiles. Il travaillait dans un garage au Blanc. Connaît son affaire. Il conduit comme un dingue.

— Ça, j'ai constaté.

— C'était rien cette nuit, mais de jour il est imbattable. Il est privé de voiture depuis quatre ans, alors il s'en donne. Cette Ford c'est un veau, constate Léo avec mépris... (J'aime mieux ça.) ...Mais les tractions on n'en a qu'une en état et Guy se la garde.

Nous sommes dotés de deux gardes du corps à l'air terrible et qui serrent contre eux des mitraillettes dont les canons dépassent par les fenêtres. Ce système de protection est ridicule et totalement inefficace car si nous tombons sur un convoi allemand, nous n'aurons ni le temps ni l'espace pour tourner et nos gardes du corps n'étant certainement pas très habitués aux armes qu'ils brandissent seraient incapables de nous couvrir. Mais je ne dis rien. J'ai mon pistolet à la ceinture et ma carabine automatique sur les genoux.

Nous passons une rivière, tout à l'air calme. Un paysage et un soleil de vacances. Une journée magnifique s'annonce.

Le groupe de maquisards que nous cherchons est dans une grosse ferme à proximité de la voie ferrée. Nous espérons y trouver Guy.

J'apprends qu'il y a là environ cinquante types avec quatre fusils mitrailleurs *Bren*, des fusils, des grenades et quelques mitraillettes.

Nous arrivons et ne trouvons qu'une sentinelle qui garde les sacs et les valises. Il nous dit que le chef est plus loin, le long de la route nationale. Nous partons à pied suivis de nos deux gardes du corps.

Nous apercevons Guy à quatre pattes dans un fossé entouré de deux bonshommes. Il grogne en me voyant arriver :

— Salut beau militaire ! me lance-t-il.

— J'ai amené le lieutenant, intervient Léo, pour qu'on parle.

— Tout à l'heure, riposte Guy brutalement.

Léo va le rejoindre et je m'installe dans un bosquet. La route est là, entourée de beaux champs bien plats, camouflage difficile, retraite impossible.

Guy arrive sans se presser.

— J'croisais que t'étais chargé d'ouvrir les caisses ? me lance-t-il, hargneux.

C'est à ce moment précis qu'il s'agit de ne pas plier.

— On s'en occupe, pas besoin d'être trente-six... C'est là que vous bloquerez le convoi ?

— Oui, dit Guy, on le verra venir.

— Je vous demande l'autorisation de participer à l'opération.

— Pourquoi ?

— Parce que tout le monde va se faire descendre.

— Alors vas-y, bon débarras ! aboie-t-il.

— Ecoute, Guy, riposte Léo fermement, tu peux écouter quand même, c'est pas la peine de faire tuer des types.

— Où sont les Schleus et combien sont-ils ? demandais-je en reprenant le vocabulaire local.

— Ils sont à Paizay-le-Sec, dit un des gars qui nous a rejoints. Il y a une dizaine de camions et un genre d'auto-mitrailleuse.

— Voyez, dis-je à Guy, le point le plus important dans une embuscade c'est d'avoir un itinéraire pour fiche le camp.

— Bravo, commente ma tête de bois d'interlocuteur, c'est à foutre le camp qu'on vous a entraînés ?

— Il faut tuer les autres et pas se faire tuer. Eux ils sont des milliers, nous ne sommes qu'une poignée.

— Il a raison, déclare Léo.

— Et qu'est-ce que vous ordonnez, monsieur le lieutenant ? ironise Guy.

— Une auto-mitrailleuse c'est trop gros pour nous ce matin avec ce qu'on a sur place, les FM et grenades sur un blindage : c'est zéro. Il faut l'attaquer au bazooka sur un terrain favorable et décrocher à toute vitesse si on la rate. Demain peut-être, mais sur ce plateau on se fait tous tirer comme des lapins.

Guy me regarde comme s'il voulait me mordre. J'ajoute alors une petite dose de pathétique :

— Si vous maintenez votre décision, je reste avec les gars et on y va. Mais il faut que je trouve un képi et des gants blancs.

— Ta gueule, et puisque t'es si malin et que tu veux faire du pétard sans bobo, allez dégoise, qu'est-ce que tu préposes ?

— Ne peut-on pas leur couper la voie en faisant sauter le pont ?

Après un instant d'hésitation, il lâche

— Viens, toi et ta grande gueule.

Je le suis, Léo dans son dos me sourit : « Ramenez les gars sur la ferme, commande-t-il au chef de groupe, et que tout le monde se planque. »

Je commence à croire que je remplirai la mission.

Par les champs nous arrivons au-dessus de la vallée de la Gartempe. Nous descendons vers la rivière. Je découvre deux ponts de pierre, l'un moderne et l'autre fort ancien. Ce sont des ouvrages lourds et puissants, ce qu'il y a de plus difficile à démolir. Et puis ce serait dommage, le vieux pont en dos d'âne est magnifique. Nous approchons en nous dissimulant.

— Ces vieilles constructions sont solides. Le percement de deux profonds fourneaux de mine est nécessaire, ça va demander plusieurs heures. Et puis creuser en plein jour... il faut préparer ça à l'avance.

Je pense aussi à la population, aux repréailles, à la belle église romane qui se dresse tout contre le pont routier. - Attention ! s'écrie Léo.

A plat ventre derrière une murette, nous apercevons un, puis deux motocyclistes, casqués, la tunique ouverte et la mitrailleuse leur barrant la poitrine.

Ma carabine est couchée contre moi, les deux Allemands avancent lentement comme des cibles. Avec Guy nous échangeons un regard qui me semble complice. Léo me donne un coup de coude, c'est l'auto-mitrailleuse qui s'engage sur le pont. C'est une grosse six roues dont je connais bien la silhouette, et derrière elle, une, deux, puis trois voitures légères et une série de camions aux bâches relevées. Au moins deux mitrailleuses à bandes sur pivots et une vingtaine de types par véhicule. Sur la plate-forme du dernier camion : un canon de vingt millimètres à tir rapide. Les tireurs sont partout à leurs postes, les soldats ont leurs armes individuelles à la main.

— C'est du dur, chuchote Léo.

Guy grommelle des insultes à l'intention de ces visiteurs un peu trop sans gêne.

— Faites gaffe ! Viennent par ici.

Les motards, en effet, ont tourné sur leur gauche et le convoi s'engage sur la route départementale que nous venons de traverser. Il va défiler à dix mètres de nous à peine, au bout du jardin. Du haut de leurs machines, ils vont nous voir.

### **Au poulailler**

— Le poulailler, vite

Nous filons à quatre pattes et nous nous écrasons dans la crotte de poule.

Du bras, je fais baisser la tête de Guy qui voudrait voir quelque chose, et ma main reste sur son dos. Nous sommes aussi immobiles que les gisants de Westminster. Juste notre souffle. Je souris à Guy, il me répond par une petite grimace.

Les motos passent, puis les grosses machines. Je les compte. Ce devrait être la dernière. Le bruit décroît. Léo se lève et émet un petit sifflement.

— Mon Dieu, eh bien, vous v'la propres

Une voix toute proche dans notre dos nous fait sursauter. Une vieille femme nous considère.

— Je vois que vous n'aimez pas trop ces messieurs.  
 Tout comme moi. Ah non je les estime pas. Entrez donc, je vais vous nettoyer.  
 Elle marmonne encore « Pour les estimer, pour sûr que j'les estime pas. »  
 Nous entrons sans rien dire. Guy commence à rire silencieusement.  
 — T'es pas beau à voir, me fait-il, mais t'avais raison. Sur le plateau on était tous ratatinés ! et il pose sa large main de travailleur sur mon épaule.  
 Une sensation de bonheur me parcourt le corps et mes cils battent un peu vite.  
 Je regarde mon battle-dress tout neuf, il est constellé de fiente, glorieuse consécration, et je grogne pour dissimuler mon émotion.  
 Malgré quelques moments difficiles, mon amitié avec Guy a duré jusqu'à sa mort, près de trente ans plus tard.  
 — Les copains vont nous prendre pour des poulets, constate Léo.  
 C'est la détente, nous rions de bon coeur.  
 Je pense à nos gars et j'interroge : « Bougeront pas de la ferme ? »  
 — Non, non, me répond Léo redevenu sérieux.  
 — De quel pays que vous êtes, soldat ? me demande la vieille en me brossant.  
 — C'est un officier de l'armée à de Gaulle, répond Guy. Vous pouvez l'embrasser, ajoute-t-il en me faisant un clin d'œil, il vient de loin pour vous voir.  
 — De Gaulle ! c'est-y Dieu possible ! Je t'embrasse mon gars, dit-elle, et on va arroser ça.  
 — C'est que nous n'avons pas beaucoup de temps.  
 — Vous croyez que je vais vous laisser partir comme ça, riposte-t-elle. J'ai soixante-dix ans, faudrait pas me manquer de respect. Asseyez-vous, commande-t-elle. J'veis chercher qué'que chose que je gardais depuis longtemps.  
 La vieille descend à sa cave et remonte une bouteille couverte de poussière.  
 Au mur, je remarque la photographie d'un combattant de la grande guerre. Elle est bordée de noir. C'est le mari, sûrement.  
 Nous buvons un petit verre de liquide noirâtre, infect.  
 — C'est pas fameux, constate-t-elle, mais c'était le jour de la boire... Mon homme, il devait avoir votre âge quand ils l'ont tué.  
 Nous nous levons, elle pleure un peu, par petits coups.  
 — Alors nous v'là libérés, nous v'là libérés ! C'est-y Dieu possible ? Que le bon Dieu, il vous protège.  
 Puis sur le pas de la porte elle me prend le bras et le serre très fort : « Tu diras merci à de Gaulle de ma part, t'entends, de ma part ! »  
 Voilà l'accueil que j'attendais. Je pardonne à Guy ma déception de cette nuit. La vieille femme qui a donné son compagnon, c'est mieux.

\* \* \*

## Contact avec les militaires

De retour à Rochefort, nous décidons de mettre la main sur le matériel de la compagnie du Premier régiment de France. Avant d'employer la menace je suggère une démarche. Il me paraît en effet impossible que l'officier qui commande, ce

fameux capitaine et ses subordonnés souhaitent autre chose que de participer au combat, de se racheter. Peut-on leur parler, négocier ?

Guy a déjà eu des démêlés avec eux, il a même rencontré un colonel dans des circonstances qui ont failli mal tourner pour le chef du maquis. Plusieurs sections seraient déjà parties. Guy est sceptique mais il connaît un sous-officier du matériel qui pourrait servir d'intermédiaire. Il envoie quelqu'un le chercher.

Ensuite, quel plan suivre ?

Les Allemands se déplacent par petits paquets et par des itinéraires secondaires pour éviter l'aviation.

— Avez-vous vu des avions alliés ?

— Non.

— Nous pouvons peut-être en faire venir, dis-je, mais sur une concentration, pas pour quatre camions.

— Faudrait les forcer à se regrouper, suggère Guy.

— Oui, mais comment ?

— Barrer toutes les petites routes les faire s'entasser sur un grand itinéraire et en boucher la sortie.

C'est sûrement la bonne manœuvre, mais de l'idée à la réalisation, il y a un monde.

Marc arrive, déprimé. Toutes les caisses ont été ouvertes, elles contiennent de nombreuses armes lourdes : mitrailleuses à bandes sur trépieds et mortiers de trois inches !!! Ce sont des machines pour la guerre de tranchées et nullement adaptées à notre nécessaire mobilité.

Heureusement il y a des bazookas, armes antichars légères mais d'un difficile emploi, des grenades et surtout des munitions.

— Ce qu'il nous faut ce sont des fusils mitrailleurs.

— Il y en a à la manufacture de Châtelleraut, remarque Léo. On pourrait aller se servir.

On m'explique qu'il y a une équipe de résistants dans la place et qu'avec un peu de chance... mais c'est à plus de cinquante kilomètres et les routes ne sont pas tellement sûres.

— Et l'essence, les p'tits pères, où la prendrez-vous ?

— Il y a le dépôt de Châteauroux.

— Merci bien ! gardé jour et nuit par des chiens et des miradors.

— Au Blanc, y en a-t-il à la caserne ?

— Sans doute un peu mais les camions sont au gazogène.

— Si ça marche avec les militaires on pourrait envoyer un gazo militaire à Châtelleraut avec des types en uniforme.

— Bonne idée. Si ça marche !

Fernand revient triomphalement avec les bras chargés de cartes. Le sous-préfet fera tout pour nous aider mais nous conjure de penser aux repréailles, aux femmes, aux enfants, etc.



Le poste de garde nous amène un type en treillis kaki. C'est le serveur du mess de la caserne. Il veut absolument voir le chef du maquis. Il affirme que le capitaine de Y... qui commande la compagnie du premier régiment, ne veut pas se rallier à un maquis mais est prêt à se mettre, lui, ses hommes et ses moyens, à la disposition des officiers de l'armée régulière arrivée par avion.

Guy s'enflamme instantanément, lance des injures, s'engage à lui faire manger de la ... On le calme. C'est son excuse, au capitaine, pour ne pas être venu plus tôt et on a besoin de ses camions et de ses armes.

— D'accord, concède Guy, mais on va le foutre en cabane.

— C'est idiot, dis-je, il doit savoir se battre, on va l'utiliser. Allons-y, mais c'est à vous qu'il va se rallier.

— Et si c'est un piège ? interroge Léo.

— Ce n'est pas possible. Il faut risquer le coup.

— Je vais prévenir, suggère le visiteur.

— Non, non, toi, reste ici, décide Guy. Vaut mieux y aller par surprise.

Nous irons à trois voitures et si ça paraît louche, on dégage en tirant dans le tas.

On s'embarque. Guy prend le volant, je m'installe à côté de lui et notre garde du corps empoigne un grand drapeau tricolore qui flottera par la portière.

Pendant le trajet, je me persuade qu'un officier français ne peut refuser, aujourd'hui, de se battre contre les Allemands.

Voici la grande route, un tournant ; à gauche je découvre la ville, son pont sur la Creuse, Guy m'indique les toits rouges des casernes.

Les trois voitures groupées foncent dans la grande rue, les passants s'arrêtent, surpris, les yeux accrochés au drapeau.

— M... lance Guy, la grille de la caserne est fermée.

— Ouvre, crie-t-il au factionnaire éberlué.

— Mais...

— Ouvre, hurle Guy.

Le type passe derrière la grille. Que va-t-il faire ? Donner l'alerte ? De sa réaction en cet instant dépend peut-être toute la suite.

Je vois avec soulagement bouger la grille. Elle s'ouvre. Les types du poste de garde sortent mais restent médusés.

Nos voitures font irruption dans la cour. Sur une porte, un écriteau : Bureau du commandant de la compagnie.

Un arrêt à la manière de Guy, c'est-à-dire que nous basculons tous en avant dans un nuage de poussière.

La porte du bureau s'ouvre, paraît un officier, impeccable, ganté, maigre et presque aussi grand que moi : c'est le capitaine. J'attends que Guy ait fait le tour de la voiture et au garde-à-vous, je salue et nous présente : Guy, commandant le maquis ; aspirant Lamballe des Forces Françaises Libres.

Capitaine de Y... Commandant la Compagnie du Premier régiment de France.

Il regarde mon uniforme, mon modeste galon, mon insigne à croix de Lorraine. Deux autres officiers sont derrière lui, nos hommes sont restés dans les voitures,

mitraillettes braquées, personne ne bouge dans la cour de la caserne, devenue subitement le château de la belle au bois dormant.

Mon capitaine, au nom du général Kœnig, commandant des Forces Françaises de l'Intérieur, nous venons vous demander votre aide pour barrer la route aux Allemands.

Instant d'attente où les cœurs battent.

Les lèvres de mon interlocuteur tremblent. Que cet homme doit être heureux et malheureux à la fois, combien de luttes, a-t-il livrées pour concilier ses devoirs et ses élans ? Il parle

— Mes officiers et moi nous plaçons sous les ordres du général Koenig, c'est-à-dire... sous vos ordres, mon lieutenant.

Et il salue.

Dans la famille écartelée, voici un fils qui retrouve ses frères.

— Le maquis est commandé par le commandant Guy, dis-je.

Mon interlocuteur se tourne légèrement, cette fois la main s'élève plus lentement vers le képi.

Il n'y a pas de déshonneur, aurais-je voulu dire au capitaine de Y..., Saint-Cyrien, qui saluait le mécanicien communiste. C'est le peuple qui se soulève et lorsqu'il choisit ses chefs, son choix est sacré.

Nous restons tous les trois figés.

— Peut-on entrer ?

Le capitaine nous présente les deux officiers. Guy pénètre le premier dans la pièce et je le fais asseoir derrière le bureau. Il est gêné et ne sait que faire de ses mains. Il se relève. Nous resterons donc debout.

En quelques minutes nous prenons connaissance des effectifs, des moyens. Les types sont, paraît-il, impatients d'en découdre, mais une partie de la compagnie est constituée de... la musique du régiment. Ce ne sont pas les meilleurs tireurs !

Le capitaine propose de diviser sa troupe en petites équipes dotées d'un armement léger sous le commandement d'un officier ou d'un sous-officier ancien. Ces groupes seront répartis entre nos maquis auxquels seront distribuées toutes les armes restantes.

Le capitaine désire prendre la tête d'un de ces groupes comme un simple sous-lieutenant.

Nous visitons le PC, l'armurerie où j'ai le plaisir d'apercevoir une longue rangée de fusils mitrailleurs 24-29 — une arme merveilleuse — le garage. Guy tombe sur une traction en très bon état.

— L'essence ?

— Il y en a un peu.

Un camion partira avec un officier pour la manufacture de Châtellerault. Léo descendra chercher des armes, des véhicules, des uniformes et des équipements.

— Mon capitaine, nous vous attendons cet après-midi là-haut. Faites rassembler les hommes présents, nous allons les passer en revue.

Après ces moments de tension, une joyeuse agitation s'empare de nous, le clairon sonne le rassemblement, Guy et moi attendons dans le bureau.

— Vous voilà commandant, dis-je à Guy, mes félicitations.

— Te paies pas ma gueule, répond-il, j'en ai rien à foutre.

Puis il me donne une grande tape sur l'épaule, et avec un énorme rire silencieux nous nous secouons mutuellement.

— Que dois-je faire, me demande Guy anxieux en voyant par la fenêtre les hommes se rassembler.

Rien, vous passez devant les types et vous les regardez droit dans les yeux.

— J'sais plus saluer.

Aucune importance, de toute façon vous êtes en civil.

Le capitaine vient nous chercher, on y va. Trois sections sont là. Sonnerie « Aux champs ». Guy vêtu tel un clochard avance lentement. Je lis dans le regard des hommes une joie immense, la dignité retrouvée.

Allons, cette cérémonie un peu grotesque n'était pas superflue. Elle marque la fin d'une affreuse confusion et le début d'une entreprise commune.

Dans l'auto nous ne disons rien, l'un comme l'autre émus.

### **Planifier les actions**

Léo qui sait déjà nous accueille avec de grandes exclamations. Le déjeuner pris bien tard sera chaleureux et fraternel.

Le capitaine vient à l'heure dite. Léo a pris sa voiture pour Guy, il est donc à motocyclette. Il apporté des cartes renseignées comme il convient.

La topographie de la région, ses coupures et ses plateaux sautent aux yeux. Les grands axes se révèlent aussi.

La mission est présente à nos esprits. Là-haut, en Normandie, et sur la Seine, ils comptent sur nous pour arrêter les renforts. Comme ça accroche dur autour de Caen, notre réussite est nécessaire. Mes deux amis et moi pensons aussi que la France a sérieusement besoin, vis-à-vis des Alliés, de quelques faits d'armes des maquis.

Notre objectif est tout simple, il est de détruire l'ennemi, ou, à défaut, de le contraindre à se rassembler sur un ou deux itinéraires pour ensuite le faire matraquer par l'aviation. De plus il faut aussi protéger le Blanc, devenu une ville libre.

Tout ça est assez facile à énoncer.

Il est vrai que trois rivières perpendiculaires à l'axe de marche des Allemands nous fournissent des obstacles naturels d'importance ; nous disposons également de deux portions de route bien droites sur lesquelles les avions pourraient faire du beau travail si nous parvenons à y entasser chars, camions et charrettes ; enfin nous ne manquons maintenant ni d'armes ni de munitions.

Il est convenu avec Guy que nous ferons le barrage sur l'Anglin et que nous pousserons nos clients trop costauds sur les routes rectilignes qui remontent vers la Loire. Marc prend en charge la défense du Blanc avec un des lieutenants ; de petits postes sonnettes d'alarme et des barrages seront établis sur les itinéraires. Léo va distribuer plusieurs groupes du Premier régiment aux maquis le long de la Creuse.

Guy, le capitaine et moi partons reconnaître la vallée de l'Anglin. Tout doit être en place pour le lendemain matin.

D'accord avec Guy, et bien qu'il regrette ses chevauchées fantastiques, je change le dispositif de protection de nos déplacements. Une voiture avec trois types loin devant nous. En cas de mauvaise rencontre, ils tirent et éclatent dans la nature en abandonnant le véhicule, et nous, nous décrochons à toute vitesse. Je fais confiance à Guy pour distancer d'éventuels poursuivants.

Notre tournée s'effectue sans incident mais nous repérons au sud de la nationale un pont que les Allemands pourraient utiliser en direction du Blanc. Il faut préparer son sabotage qui ne sera décidé qu'en cas d'urgence. Marc viendra ce soir avec ce qu'il faut. Nous descendons l'Anglin par une charmante route. La rivière encaissée et ses passages étroits nous conviennent parfaitement.

### **Le salut des anciens combattants**

La soirée est avancée quand nous nous décidons à repasser par la caserne. Une petite foule stationne devant la grille. Les hommes saluent, les femmes applaudissent.

Alors que nous arrêtons quelques détails, un homme âgé s'approche. Avant qu'il ne se décide, je l'avais remarqué sa femme lui épinglait sur le veston sa médaille militaire. Il s'arrête à quelques pas.

— Mon lieutenant, il paraît que vous arrivez de chez de Gaulle ?

— Oui, monsieur.

— Voulez-vous venir avec les anciens, nous souhaitons déposer avec vous des fleurs au monument aux morts... Aujourd'hui, ajoute-t-il, faut pas oublier ceux de l'autre.

— Vous avez raison, nous allons tous y aller. Mon capitaine, pouvez-vous trouver un clairon et quelques hommes ?

Nous partons, un petit cortège se forme. C'est le crépuscule d'une splendide journée. Le bouquet improvisé est modeste, quatre dahlias liés par une ficelle. Le vieux, Guy et moi, nous le déposons au pied du monument. Des gens traversent la place en courant pour nous rejoindre. Puis le clairon lance la sonnerie aux morts. Une longue minute de silence suit, troublée seulement par le vol des pigeons dans les arbres.

Derrière le soldat de pierre enfoui dans sa tranchée, devenu un peu ridicule, je vois tous les corps étendus, innombrables, la force du pays qui s'écoule et rejoint la terre, le cortège infini des mères, des veuves, des fiancées ; chaque village de France endeuillé, tout cela pour que tout recommence une nouvelle fois.

Ce soir, la ville est heureuse, mais demain une colonne de SS peut tout bousculer devant elle et exécuter cent otages.

Une belle voix de femme derrière nous attaque le vieux chant des fêtes et des angoisses : « Allons enfants... »

L'ancien combattant porte une main à son béret, une main qui a tant travaillé qu'elle reste un peu pliée. Je regarde Guy que j'ai poussé en avant, il chante et je remarque que son menton tremble.

Vive la France ! Vive de Gaulle ! Les cloches se mettent à sonner follement. Je me retourne. La grande esplanade est noire de monde. D'où sortent-ils ?

Nous saluons le capitaine qui a peine à dissimuler son émotion et nous dirigeons vers la mairie. Les portes sont ouvertes, sur le perron nous serrons des mains et montons au premier étage.

Voici la salle du Conseil municipal, un placard est ouvert d'où vient de sortir le buste de Marianne. Nous le remettons à sa place. Il est vrai qu'il est poussiéreux et qu'une petite araignée traverse le front serein.

Avant que nous puissions jouir du moment, Emile nous accapare et nous parle de boulangerie, d'épicerie et de bureau de tabac...

Étourdi par le tohu-bohu je m'assieds au bout de la table devant le tapis vert. A cette place, vingt ans plus tard, je viendrai m'asseoir comme Préfet du département de l'Indre.

On s'écrase dans les escaliers et les pièces de la mairie. Il fait presque nuit maintenant.

La veille au soir, à la même heure, la France m'apparaissait lointaine, mystérieuse, inconnue presque hostile, et me voilà, en pleine liesse, rétablissant la République dans une sous-préfecture.

## **Préparer l'embuscade**

Nous regagnons notre petit château. Je suis épuisé. Marc en pleine forme m'attend. Il essaie de me raconter tout ce qu'il a fait. J'écoute à peine, je voudrais m'étendre. Je lui parle du pont à miner. Guy lui expliquera.

On est sans nouvelle d'Albert. C'est inquiétant peut-être ? Non, non.

Je monte dans ma chambre, jette blouson, cravate, guêtres et tombe sur le lit. La porte s'ouvre doucement, c'est la jeune fille, c'est Gi.

— Ça va ? Vous n'avez besoin de rien ?

— Non, un coup de fatigue. Et, devrais-je ajouter, un surcroît d'émotions. J'ai besoin de savourer mon bonheur.

Albert me réveille une heure plus tard. Il n'a pas réussi à dénicher notre délégué militaire mais a repéré le maquis de l'AS<sup>2</sup> et doit rencontrer son responsable le lendemain matin. Tout le monde dîne en bas, il me faut descendre.

J'ai pensé qu'il serait bon de recommander aux gens du Blanc de se tenir tranquilles et qu'il était souhaitable d'habiller le plus grand nombre possible de nos gens en militaires, pour le cas où ils seraient pris.

— Je viens.

---

<sup>2</sup> L'armée secrète

La mission de Marc ne fut pas facile. Il y avait dans la bourgade un groupe de résistants très actifs. Arrivé vers onze heures du soir, Marc part à la recherche du responsable mais les gens n'ont jamais vu d'officier allié et se méfient.

Enfin, il le trouve. L'homme est sérieux mais poussé par sa petite troupe et la population, il tient à ce que le pont saute la nuit même. Marc explique qu'un pont c'est une richesse, qu'il ne doit être détruit qu'en cas d'urgence extrême, etc. La discussion a lieu dans l'arrière salle d'un minuscule café envahi par les résistants, par des amis, puis par tous ceux que l'annonce de l'arrivée d'un officier venant de Londres a touchés. Les fusils de chasse, dont certains se chargent encore par le canon, sont sortis des cachettes.

Marc ne trouve pas cela très sérieux mais une insurrection c'est forcément la foule et le désordre. Dans ces conditions l'exercice du commandement exige une bonne dose de patience et de diplomatie, c'est comme ça. Après une bonne demi-heure de palabres, il est entendu qu'un premier obstacle d'arbres abattus sera dressé dans un tournant qui précède le pont et que la mise à feu n'aura lieu que lorsque l'adversaire aura franchi le barrage. Marc laissera quelqu'un chargé d'allumer la charge, en attendant, il faut se mettre à l'ouvrage. Trois patrouilles sont formées qui assureront la protection pendant le travail, deux équipes de deux aideront au placement de la charge. D'autres équipes abattront les arbres. En cas d'alerte, tout le monde se dissimule et on ne bouge pas jusqu'à nouvel ordre. L'entente réalisée, le responsable, ancien sous-officier de chasseurs, se révèle un excellent organisateur.

Pour le petit pays, c'est une grande nuit ; toute la population est maintenant debout. Du café transformé en PC partent des groupes. Du pain et des pâtés surgissent des armoires et les femmes préparent des casse-croûte et des boissons. Le curé vient serrer la main de Marc et lui demande l'autorisation de bénir tous ceux qui... Va pour la bénédiction.

Faute de vue d'ensemble de l'ouvrage, Marc éprouve beaucoup de difficultés à déterminer le meilleur endroit où fixer l'explosif. Éclairé par trois lampes de poche, il se livre à un numéro d'équilibriste sur les poutrelles, heureusement qu'il est souple et fort. Enfin, il se décide pour une des extrémités. Le pont sera rendu inutilisable sans être pour autant irrécupérable. Il faut ensuite répartir les rouleaux de plastic, les fixer, les relier entre eux par le cordon explosif, ajuster le détonateur, trouver l'emplacement de la mise à feu et dissimuler le tout par des tissus et de la terre.

## **L'alerte**

Un coup de feu part dans la nuit. C'est le signal d'alerte. Marc est accroché sous le pont, emberlificoté dans des mètres de cordon comme un fœtus dans son ombilical.

— Planquez-vous, ordonne-t-il aux gars qui l'éclairent. Faites éteindre toutes les lumières. Allez, en vitesse.

Bruit de galopades, de portes qui claquent, puis, après un temps qui paraît long, le silence et l'obscurité.

Marc entend un bruit de moteur. Un bruit aigu, ni chars ni convois, des motocyclettes sans doute. Puis le faisceau de deux phares balaye le décor, ensuite les maisons. Les arbres ne sont pas encore tombés là-haut, constate Marc.

Les motocyclistes s'engagent sur le pont, ça vibre, ils passent à deux mètres au-dessus de Marc dont le cœur bat un peu plus vite. Ils s'arrêtent au carrefour et éclairent les poteaux indicateurs. Marc les entend jurer en allemand. Toutes les plaques indicatrices ont été martelées le matin même. Les éclaireurs stoppent leurs moteurs et parlent. Un des gars du maquis, caché sur la berge, bouge, et une pierre tombe dans l'eau. Le bruit paraît énorme. Marc retient son souffle. Les deux motards ne réagissent pas. Marc suit le bruit de leurs bottes. S'ils entrent dans une maison, ils vont trouver derrière la porte le père, la mère, la grand-mère, tout habillés, le fusil, la scie et la tranche de pain à la main.

Marc se félicite d'avoir caché sa voiture dans un hangar à l'autre bout du pays. Quant au coup de feu, sans doute à cause des moteurs, les estafettes ne l'ont-ils pas entendu ? Sur la balustrade de la rive, les deux Allemands posent une carte. Ils discutent. Marc trouve le temps long et déplie lentement une jambe, le tranchant d'une poutre lui coupe la main. Les autres boivent au goulot, du cognac certainement. Ce sont deux bons camarades et ce soir ils apprécient la douceur de la nuit. Pour une fois, en ce pays hostile, ils se sentent en sécurité. Marc frissonne et soudain lui vient, irrésistible, le besoin d'éternuer. C'est une question de vie ou de mort car ses armes sont hors de sa portée et quel beau gibier, perché, il va constituer dans le faisceau des lampes. Il se retient de toutes ses forces et de sa main libre écrase son nez et sa bouche.

Mais les moteurs sont lancés et le sifflement comique qui lui échappe se perd dans le tintamarre des machines. A quoi tient la vie !

Les types repassent le pont, s'éloignant. Le village est sauvé pour ce soir.

Au petit jour tout est prêt, on boit. Marc a droit à son lot de discours, aux embrassades et à la vieille bouteille cachetée. Ce sont ses retrouvailles.

A l'aube nous sommes sur la route avec Léo pour inspecter le dispositif. Guy est parti en ville avec l'intention de calmer les esprits et de prendre les premières décisions. Albert nous a quittés avec armes et bagages pour organiser le maquis voisin de l'AS et faire, si possible, participer à notre manœuvre ceux qui se trouvent au nord.

Nous retrouvons notre capitaine pétainiste à Méridy. Il est fatigué mais à son affaire. A peine sommes-nous arrivés que surgit un cycliste. Un convoi de voitures à chevaux arrive par la petite route sur le plateau : une dizaine de véhicules, des hommes à pied, pas plus d'une centaine. Dans une heure, il atteindra le village.

Le groupe chargé de donner l'alarme est en place à deux kilomètres au-delà de Méridy. On y va. Je prends un de mes fusils-mitrailleurs favoris et quelques grenades. Le capitaine vient avec trois ou quatre tireurs et leurs armes. Nous grimpons la courte côte. Un bois sur une colline, c'est là que nous retrouvons nos gars. Devant nous une belle ligne droite.

Rapide concertation : j'ouvrirai le feu le premier, personne ne doit tirer avant moi. Si les Boches résistent, on décroche et on passe la rivière sous la protection de la trentaine restée en bas qui dispose de deux mitrailleuses sur trépieds battant les accès du pont. La colonne annoncée, si elle est conforme à la description du cycliste, ne paraît pas en état de nous poursuivre et de franchir le pont.

Les armes sont en lisière et concentreront leurs feux. Je vérifie mon FM, les chargeurs, et trente mètres plus loin, je me couche dans le fossé, caché, par un tas de gravier des ponts et chaussées.

Devant moi, des herbes, une route blanche. Mon horizon se termine à deux cents mètres plus loin par les toitures d'un hameau.

### **L'instant du face à face**

C'est l'été, des insectes bourdonnent, l'air léger apporte une bonne odeur d'herbe coupée, dans le soleil voltigent mille semences qui cherchent à épouser le sol. La vie est partout. Je pense au papillon de la cité universitaire de Madrid, à Maria ma tendre amie espagnole qui refusait la guerre et dont les yeux me, demandaient de choisir le bonheur, de garder sa main dans la mienne. Je revois mes frères, les condamnés à mort de la prison de Barcelone, quand surgit une silhouette, puis une deuxième.

Deux soldats allemands marchent vers moi, tête nue, le col dégrafé, le casque attaché à l'épaule et l'arme à la main. Fils d'une mère, ils ont été arrachés à un foyer, à un métier et détachés de leur avenir. Je ne les connais pas, ils n'ont aucune raison personnelle de me vouloir du mal... ils approchent. Ils sont jeunes ! L'un porte en sa bouche une fleur des champs. Ils marchent vers leur pays dont ils aiment une ville, un vallon, une maison... Ils rêvent sûrement d'un sourire...

J'entends les pas des chevaux qui suivent. Les hommes sont à cent mètres maintenant, sur ma joue, j'éprouve le froid du métal de mon arme, je dois attendre le plus tard possible pour déclencher le drame. Du doigt, je vérifie que la sûreté est bien enlevée.

Maintenant ils sont à quatre-vingts mètres. J'attends encore, pas trop car s'ils me découvrent nous perdons l'effet de surprise.

Maintenant le moment est venu. Je dois raisonnablement tirer, mais... ils sont si beaux, ce sont des enfants, ou presque. Ils auraient pu être médecins, poètes, ébénistes, leurs noms auraient pu rester comme ceux d'êtres doués, exceptionnels. Que vais-je détruire comme un sauvage, de si grandes merveilles, des hommes, des vies

« Tire, me dis-je, tire. » Ils sont à cinquante mètres, ils vont m'apercevoir dans un instant. Maria, symbole de la douceur, pardonne-moi, tuer de sang-froid, ainsi, c'est presque un assassinat, pardonne-moi, j'en aurai besoin.

« Tire, tire... » J'entends l'un qui fredonne, au cou de l'autre je remarque une chaîne, une médaille.

Trente mètres, je n'y arriverai pas, le silence est trop grand.



Brusquement, sur le visage de celui de droite, je vois se peindre la surprise, son bras bouge, sa bouche s'ouvre, il m'a vu.

### **Le combat**

Alors, j'appuie sur la gâchette.

Ran... an... an...

Sur le visage du garçon, la stupéfaction devient intense. La parole s'est arrêtée, il culbute, son voisin tombe en arrière. Le tonnerre s'est déchaîné, ça tire tout autour de moi, un bruit infernal, un rideau de balles au-dessus de ma tête.

Hennissements des chevaux, nuage de poussière, cailloux qui sautent,

A genoux maintenant, j'arrose le convoi. Plus loin, des types lèvent les bras. Je me dresse et j'avance l'arme à la hanche.

Mes deux jeunes ennemis sont morts, les yeux restent ouverts, la médaille a sauté de la poitrine sur la veste, la fleur est tombée sur le sable de la route, je passe sans m'arrêter.

Le feu a cessé, je cours maintenant vers la fin du convoi. Les gars dévalent derrière moi. Des soldats sont blessés, ils lèvent les bras, je lâche une rafale sur un type qui s'échappe. Des chevaux effondrés dans les brancards, d'autres qui se débattent, luisants, l'écume à la bouche... Les fines roues de plusieurs voiturettes de trot tournent encore.

Le feu s'ouvre sur nous, sur moi surtout, de la dernière charrette. Un plat-ventre, je me brûle au canon de mon arme qui fume et vide un chargeur sur la caisse de tôle jaune montée sur pneumatiques, le cheval saute en l'air et retombe la bouche tordue : Guernica. Nouveau bond, un autre chargeur, là-bas ça gicle dans tous les sens. Deux types s'enfuient « halt, halt », ils se dissimulent derrière les fermes. Un coup d'œil vers l'arrière, comme une nuée d'insectes les hommes du maquis assaillent les véhicules. Je suis seul auprès des maisons. C'est là que les fuyards me guettent. Nous voici lancés dans un mortel jeu de cache-cache. En la circonstance, le FM est un peu lourd à manier, il me faudrait une bonne mitrailleuse. Je progresse le long d'une façade lorsque, à un mètre dans mon dos, j'entends le dé clic d'une arme. Il me reste une demi-seconde de vie, je suis cuit. Enfin, j'ai eu ce que je voulais, une belle journée de liberté retrouvée, la gratitude d'une vieille femme, l'accueil d'un peuple. Je me retourne d'un bloc et lâche une rafale. Il n'y a personne qu'un volet qui claque et vole en morceaux.

— N... de D..., hurle quelqu'un de l'intérieur.

Et j'aperçois derrière les vitres en morceaux le visage grimaçant de terreur d'un bonhomme.

Du bout du hameau je scrute la campagne, je ne vois rien. Les Allemands m'ont échappé.

### **La tentation du pillage et le rétablissement de l'ordre**

Alors, je reviens sur mes pas, accablé.

La route est devenue une kermesse, les coffres sont ouverts, les bâches arrachées, on pille. Ah non, pas ça !

J'arrive là-dedans comme un boulet, injurie les types, bouscule ceux qui passent à ma portée. L'ordre se rétablit. Les blessés d'abord. Un gazogène va venir les prendre. Les prisonniers, une trentaine, sont rassemblés, hâtivement fouillés et emmenés. Les corps, moins d'une dizaine, sont également emportés, nous prenons les papiers. Je demande aux paysans qui sortent de leurs cachettes de nous aider à tout remettre en place. Maintenant, en effet, il s'agit de nettoyer la route, de faire disparaître la moindre trace, éclats, douilles ou branches cassées. S'il en vient derrière, ils ne doivent se douter de rien... Mais les chevaux. Que faire des chevaux morts et blessés ? Je demande son avis à un fermier qui nous aide à déblayer.

- Faut les abattre. Détestable corvée.

Certaines bêtes sont magnifiques, les Allemands ont pillé un élevage de trotteurs  
Le capitaine dit : « Non, je ne pourrai pas. » Alors j'y vais, au pistolet.

- Derrière l'œil, me dit le fermier. L'œil d'un cheval qui va mourir !

On traîne les cadavres des bêtes dans une excavation que les fermiers s'empressent de recouvrir. Les femmes du hameau balaient la route, jettent des seaux d'eau sur les flaques de sang. Les chevaux vivants sont répartis et les charrettes tirées jusqu'à Mérygnay. Une heure après, il n'y a plus rien de suspect. Avant de quitter les lieux, je vais dire au bonhomme du volet : « Vous m'avez fait peur. »

- Moi aussi, reconnaît-il encore secoué. M'a fallu trois coups de gniole pour me remettre.

Léo reste avec le capitaine pour s'occuper du butin et récupérer armes et munitions. Un groupe a été envoyé à la poursuite des deux échappés.

Avant que je le quitte, le capitaine me dit : « Vous avez un sacré sang-froid, je n'aurais pu attendre si longtemps avant de tirer. »

Je n'ose lui avouer que j'ai failli ne pas tirer, cela ne ferait pas très dur à cuire. Alors, je lui réponds ce qu'il prend pour une boutade : « Je pensais à une belle amie. »

## **Le Maquis de Cicéron!**

Je reprends ma tournée avec Fernand.

Avant d'arriver à l'agglomération qui limite la droite de notre modeste dispositif, Fernand m'explique que le chef local est un type original qui se prend pour Napoléon et Victor Hugo réunis. Il se fait appeler Cicéron.

— Comment est-il ? Quel âge a-t-il ? Quel est son métier ?

Vous verrez, me répond Fernand en riant sous cape. Nous nous arrêtons à l'entrée du pays et interrogeons un passant.

— Y a-t-il des Allemands ?

Le bonhomme me regarde, éberlué, sans trouver un mot à répondre.

J'oublie que ces braves gens n'ont encore jamais vu un uniforme allié.

Devant l'ahurissement de notre informateur improvisé, Fernand explique : c'est un officier qui arrive de Londres pour nous aider.

— De Londres ?

— Oui, de Londres.

— Ah ben ça alors, ça alors. De Londres, de Londres, ah ben ça alors, répète l'autre comme un idiot.

— Vous affolez pas, lui lance Fernand, remettez-vous, prenez votre temps, on tâchera de finir la guerre sans vous.

Et nous laissons cet homme, un sentimental assurément, répéter son : ben alors, ben alors

Un gamin nous prend en charge.

— Non, non monsieur, il n'y a pas de Schleus dans le coin, vous pouvez y aller. Vous êtes de chez de Gaulle ? me demande-t-il.

— Oui, oui.

Il touche mon étui à revolver, veut voir ma carabine.

— Allez, vite, dis-je à Fernand. Trouvons notre Cicéron, sinon nous ne coupons pas aux discours.

Nous reprenons l'auto et montons au café du haut du bourg, c'est là que la liaison est prévue.

On démarre, mais le jeune garçon a été plus rapide que nous : il est parti en criant : un type de chez de Gaulle, les gars, un type de chez de Gaulle

Arrivés devant le café, je reste dans la voiture et Fernand va se renseigner. C'est un minuscule bistrot avec des caisses de géraniums et deux tables de tôle à la terrasse. Le patron sort sur le pas de sa porte, sceptique, il se décide et vient à la voiture. Derrière lui, Fernand fait des gestes d'impuissance.

— Monsieur, me dit le brave homme, c'est-y vrai que vous venez de chez de Gaulle ?

— Oui, lui dis-je, nous sommes pressés, nous cherchons Cicéron.

— Monsieur, je vais vous y mener, mais il ne sera pas dit que vous passerez devant chez moi sans entrer pour boire le coup de la libération. Ah non, ajoute-t-il, ce serait pas possible, ce serait une insulte !

— Allons-y donc. Cela aussi, me dis-je, fait partie de la mission.

Je descends de la voiture. Le gros cafetier se met au garde à vous : « Maréchal des logis X., du n° d'Infanterie. A vos ordres mon lieutenant. »

Il se met alors à traverser la route en courant

« Suzanne, Suzanne, Pépé, Mémé, venez, venez, appelez les copains, ça y est, ça y est. Ah, n... de D... de n... de D... Allez les gars c'est ma tournée, c'est ma tournée. Ah, non, c'est pas possible ! »

Puis voilà la bande d'enfants qui grimpe en galopant. Cinq minutes plus tard, il y a cinquante personnes dans le café, on veut me serrer la main, toucher mon uniforme, trinquer avec moi. Pour un passage discret, c'est réussi !

Enfin, nous arrivons à nous dégager, Cicéron est paraît-il à son PC : tout bonnement un souterrain du château en ruines qui couronne l'agglomération.

Le cafetier nous accompagne. « Je vais le chercher », nous annonce notre guide. Nous attendons sous une arche à moitié démolie, entre deux murs couverts de lierre.

Dans ce décor romantique, de derrière un buisson surgit : Quasimodo ! Un petit homme bossu et tordu, vêtu d'un blouson de cuir. C'est lui, c'est Cicéron.

Il s'arrête, prend la pose et me laisse venir à lui.

Monsieur, me dit-il, c'est un grand jour que celui de la rencontre de la résistance intérieure et des combattants de l'extérieur. La résistance française vous salue.

— Bonjour, dis-je plus simplement. Je viens de la part de Guy vous demander votre appui pour une manœuvre faite en liaison avec l'état-major allié.

Il reste un instant silencieux.

— Les forces sous mes ordres ne peuvent participer à une opération que leur chef n'aurait pas approuvée.

Fernand me lance un regard qui veut dire : tout à l'heure, c'était Victor Hugo, maintenant, c'est Napoléon. Bon, laissons-le jouer sa scène.

— De quoi s'agit-il ? interroge Cicéron.

C'est Foch aussi ! Comment se douter qu'une telle gerbe de gloires nationales se cachait dans une cave.

Je déploie ma carte et présente l'affaire, barrages des itinéraires, regroupement des colonnes, intervention de l'aviation. Il médite. Son regard se porte sur le cours d'eau à nos pieds, puis sur le plateau. Enfin, il considère la carte déployée en travers de ses genoux.

— Combien de temps vous faut-il pour faire donner l'aviation ? me demande Napoléon.

Je ne sais pas, dis-je, plusieurs heures, peut-être une demi-journée.

— Quels types d'appareils interviendraient et à quelle cadence ? questionne encore l'empereur.

— Je n'en sais rien, des bombardiers en piqué, je pense.

Tout ça me paraît bien imprécis, constate avec une moue le chef de la Grande Armée.

Un temps.

— Avez-vous de quoi faire sauter tous les ponts ?

— Non sire, répond le maréchal Berthier, nous estimons que ce n'est ni nécessaire ni souhaitable, de simples obstacles, quelques embuscades peuvent suffire.

— J'en doute, monsieur, j'en doute. L'entreprise mérite réflexion. Pouvez-vous revenir demain pour...

— L'opération est déjà lancée, dis-je pour en finir. Ce que nous vous demandons, c'est d'orienter les colonnes sur certains itinéraires, et de nous informer aussitôt de leur passage ainsi que de leur composition. Il faut également nous aider à couvrir la direction du Blanc.

— Monsieur, ce rôle secondaire ne nous convient pas. Nous avons notre plan.

Tout Napoléon qu'il est, Cicéron commence à m'agacer sérieusement.

— De quoi disposez-vous ? C'est moi qui interroge. Effectifs, armements ?

Il se trouble.

— Nous sommes nombreux.

— Armement ?

— Je ne sais pas au juste.

— Ces colonnes comprennent souvent des chars ou des automitrailleuses, avez-vous des armes suffisantes pour les arrêter ?

— D'abord, rétorque-t-il, nous avons prévu de faire sauter le pont. Quant aux armes, c'est à vous de nous les donner.

— Vous en aurez, dis-je, mais votre rôle est plus important que de monter une simple embuscade, il est de tromper l'ennemi, de l'orienter habilement là où il est attendu et de tenir au courant l'état-major interallié.

— « Lieutenant Cicéron, ajoutè-je fermement, tels sont les ordres. Je vous demande de vous y conformer. »

Cicéron encaisse, je crois qu'il a compris que la comédie avait assez duré. Il se lève et son pauvre corps disloqué se tend dans une espèce de garde-à-vous pathétique.

— Les Alliés, dit-il, peuvent compter sur le lieutenant Cicéron.

Cette discipline pleine et entière, sinon spontanée, ne m'a coûté que deux galons.

Aussitôt nous discutons des mesures pratiques, dissimulation et déplacement des poteaux indicateurs, système de liaison, possibilité de ralentir ou d'accélérer les passages, attitude de la population, etc.

— Votre tâche exige beaucoup d'astuce, de prudence et d'initiative. Ça va marcher, j'en suis sûr.

Cicéron me répond par un super-alexandrin du genre : les plus hautes qualités, le peuple et ses chefs les possèdent quand la cause est la France.

C'est dire que Victor Hugo a nettement repris le dessus. Le nouveau lieutenant me rend mon salut de sa main osseuse.

Dans la voiture, nous nous accordons un moment de détente.

— Quel type

Alors que nous roulons vers Tournon, il a certainement réuni ses maréchaux dans son PC souterrain et leur tient un magnifique langage. Fernand suit ma pensée et m'affirme « Il est ridicule, mais il fera bien, vous verrez. »

Je ne souhaite pas que de touchantes manifestations se renouvellent à notre étape suivante. Fernand ira seul à la recherche d'un responsable qu'il ne trouvera d'ailleurs pas.

Sur le chemin du retour, au pied des hautes falaises qui bordent la Creuse, nous subissons le feu des mitrailleuses placées par Marc la veille pour interdire l'itinéraire. Heureusement que ses jeunes n'ont pas d'entraînement, sans cela on était « bons ».

### **Le "comité de libération" – quelle justice ?**

A la mairie, nous trouvons Guy palabrant avec une bonne cinquantaine de types qui occupent la salle du Conseil.

— Un comité de libération a été constitué, me dit Emile. C'est Guy qui préside. Ils discutent de l'arrestation des collabos.

Guy m'aperçoit et me fait signe de venir. Non, je ne veux pas me mêler de ça. J'ai autre chose à faire, les Boches peuvent arriver ce soir, cette nuit, demain.

Ça discute ferme. Guy tape sur la table puis se lève et m'entraîne dans un bureau de l'autre côté du palier. Il fulmine :

— Tous des pauv'es types, ont la trouille, veulent rien décider, des dégonflés, etc. Qu'en penses-tu, toi, la grosse tête ?

— Je ne sais pas de quoi il est question.

— Des collabos. Faut les coffrer, les no-ta-bi-li-tés comme y disent. Eux d'abord. Ils étaient tous pétainistes, pour les Boches, pour nous envoyer en Allemagne et tout. Merde ! Puis on va les juger, ça va pas traîner, j'te jure, et ils vont comprendre. On n'a pas fait ce qu'on a fait pour recommencer les courbettes devant eux, non jamais, non merde... ça suffit comme ça, le poteau, c'est tout ce qu'ils méritent...

Me reviennent les clichés que j'entends depuis mon jeune âge sur l'indispensable sérénité de la justice, sur la nécessaire indépendance des magistrats, sur les exigences de rigueur en matière d'instruction.

— Ecoutez, lui dis-je, nous nous battons pour la liberté et la justice et...

— Tu l'as dit, la justice...

— Eh bien, la justice, ce ne sont pas dix types réunis par hasard qui peuvent la rendre. On se bat contre les nazis parce qu'ils arrêtent, emprisonnent, exécutent comme ça, à leur fantaisie. Ils descendent les types qui les gênent, ils agissent comme des gangsters. Nous n'allons pas faire comme eux. Pour que la justice fonctionne, il faut des preuves, des certitudes, des faits précis, et aussi le calme.

— Et tu crois que nous ne les avons pas, les preuves ? Ah, les salauds... et maintenant des paillassons. On va les foutre tous en cabane et si les gens veulent les démolir, ils les démoliront, ce sera bien fait pour leurs gueules.

— Si c'est cela que vous appelez la justice, bravo Guy, désarçonné, hésite un instant.

— Et puis merde, on verra ça demain. Viens, on remonte là-haut.

Il ne dit pas un mot pendant le trajet et conduit comme un fou. Il prend le tournant pour entrer dans l'allée du château littéralement sur deux roues.

Après avoir arrêté le moteur il reste un moment les deux mains posées sur le volant.

— Ce serait dégueulasse que ces types ne paient pas. Ce serait à te dégouter de tout.

— Je pense comme vous, dis-je, mais ce n'est ni à vous ni à moi de faire ce boulot-là. Il y aura des juges pour cela.

— Tu verras, ajoute-t-il en claquant la portière, ce sera copains et compagnie, sont du même monde, tous ces gars-là, ne se condamneront pas.

Nous apprenons par Léo qu'un message est parvenu de Londres, deux avions se poseront sur le terrain le soir même. Ils n'étaient pas prévus et nous n'avons personne de disponible pour assurer la sécurité de l'opération.

Guy proteste, il traite les « Londonards » de tous les noms, mais il viendra avec nous.

Je monte dans la chambre. Une chambre qui me paraît bien indifférente après les épisodes de la journée. Je retrouve là l'image de mes deux jeunes tués dont j'ai écarté la présence depuis le matin. Je revois leurs visages d'adolescents, heureux de vivre. Qui les remplacera jamais ? Malheureux que je suis. Pour un homme en fureur qui tue un rival détesté c'est le châtement ; pour moi ce sera un fait d'armes. Il faut beaucoup de haine aveugle pour mener cette guerre de pièges et d'attentats ; rien d'étonnant à ce que ce soient les cruels Espagnols qui l'aient inventée. Les gravures de Goya, ses infortunés soldats dont les morceaux pendent aux arbres, passent devant mes yeux. Au moins les deux gars n'ont pas souffert. Juste une seconde d'étonnement — non, pas moi — et le noir.

Je mets ma tête sous l'eau froide et accomplis machinalement des gestes habituels mais les yeux privés de vie ne me quittent pas.

En vérité, aujourd'hui, ils ne m'ont toujours pas quitté. Hélas, il y en a eu d'autres ! Mais ce sont ces deux-là qui comptent. On ne fait pas la guerre sans tuer, mais c'est rare qu'on voie de si près son adversaire, qu'on éprouve pour lui de la sympathie. Dans mon cas, c'était même plus. Avec eux, je marchais sur cette route, la tête pleine de rêves tendres et poétiques, nous étions si semblables !

— Alors, me dit Marc en entrant, vous avez fait un beau coup ce matin.

— Je ne sais pas qui a gagné, lui dis-je.

Il me regarde sans comprendre.

Ça ne va pas ?

— J'ai sommeil.

— Ce n'est pas le moment.

J'en conviens et nous descendons dîner.

Marc m'apprend que des colonnes campent sur la nationale. Elles se dirigeront peut-être sur le Blanc cette nuit.

— C'est pas indiqué, s'il y a une opération aérienne ce soir, constate Léo.

Guy, un peu détendu, préside la table. Il demande que l'on fasse sauter le pont miné par Marc dès que possible.

Guy porte pour la première fois des galons. Il a revêtu une veste kaki du Premier régiment de France et quatre rubans dorés ornent ses épaulettes.

Je l'ai salué d'un cérémonieux : bonsoir, mon commandant.

Et il m'a répondu : « Faudrait pas croire qu'on peut se payer ma tête comme ça, sans casse. »

Léo est devenu capitaine.

Marc se propose pour aller passer la nuit à côté du pont. Nous acceptons, nous serons tous plus tranquilles. Il demande de prendre avec lui un des groupes qu'il a instruit le jour même. L'accord lui est donné ainsi que pour deux véhicules.

— Si c'est trop dur, décrochez mais foncez nous prévenir.

En mangeant, je reprends des forces et chasse les mauvaises images. Le chemin sera long.

Gi exhibe une bouteille de cognac et pose sur la table une boîte de mauvais cigares allemands. Ce sont les prises de guerre de ce matin.

— Tu as l'air fatigué, remarque Guy dont les yeux sourient.

— Un peu.

— Faut dire que tu n'as pas perdu ton temps.

Je prends ça pour un compliment : « Merci. Buvons à vos galons, ils ne peuvent être mieux placés que sur vos épaules à tous. »

Guy me narre les débuts du maquis, la course incessante dans les forêts, les problèmes de ravitaillement, l'hostilité active des autorités, le premier parachutage, l'attaque des Allemands à Bélabre, la fuite, le regroupement, le choix de Rochefort comme PC. Il me questionne sur de Gaulle qu'il considère comme une vieille culotte de peau et m'affirme que lui et ses copains ne se laisseront pas faire. Je lui réponds que je connais fort peu le général mais que sa lutte avec les Alliés pour assurer l'indépendance de la France, son action en Algérie contre le vichysme et le conservatisme, me paraissent de bon augure. Je termine en lui affirmant que je n'ai aucun goût pour la dictature et, après un instant d'hésitation, j'ajoute que c'est la raison pour laquelle je ne suis pas tenté par le régime communiste tel que nous le proposent les Soviétiques.

La phrase lancée, je réalise que nous allons plonger dans le débat qui plane entre nous depuis mon arrivée.

Guy me regarde, étonné de cette offensive subite. C'est Léo qui répond calmement.

— Ben, dis donc, tu n'y vas pas par quatre chemins. Tu parles des Russes, mais faudrait comparer avec ce qu'ils avaient avant !

Ont-ils vraiment gagné au change ? Les procès, les prisons, la Sibérie sont toujours là.

— Pendant notre fameuse révolution, n'a-t-on pas commis des excès ? Pour progresser vraiment, il faut casser, sans se dégonfler, sinon une réaction s'organise et finit par reprendre les commandes. Chez nous, il a fallu raccourcir un roi et beaucoup de bonshommes. C'est un mauvais moment à passer, mais ça vaut le coup pour avoir beaucoup mieux après... me répond Léo.

— On en est venu là-bas à supprimer le droit de grève. Etes-vous d'accord ?

— La grève devient inutile lorsque tout le système est au service du travailleur.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Le fait de travailler pour un patron qui s'appelle l'État fait-il paraître moins lourdes les contraintes, le poids de l'autorité, l'absence d'avenir ?

— Pour l'ouvrier, m'interrompt encore Léo, il y a une grande différence entre le travail qui fait gagner du fric à un patron et celui qui sert la collectivité.

— De toute façon les inégalités existent, et doivent être encore plus grandes chez eux qu'ici.

— Que tu dis, intervient Guy qui entreprend de me décrire ce qu'était sa vie de mécanicien.

Fernand, à son tour, me parle des conditions de travail à l'usine de bicyclettes qui l'employait.



J'écoute avec passion ces hommes qui parlent de leur sombre labeur et de leurs humiliations de chaque jour.

— C'est vrai. La culbute de la III<sup>e</sup> République est une occasion pour tenter un changement profond, mais la solution russe ne me convient pas. Elle n'est pas faite pour nous.

— Tu vois, me fait constater Guy, tu raisonnes en bourgeois, enfermé dans les limites de ton foutu petit pays.

— Tu oublies, rappelle Léo, que nous avons servi de source d'inspiration et d'exemple à toute l'Europe pendant notre révolution, tu oublies que Marx était Allemand et que ça ne gêne pas les Russes. Les idées, ça ne doit pas avoir de frontières.

— Les prolétaires sont tous les mêmes, ajoute Guy, c'est ça que tu ne comprends pas. Les bourgeois, les riches, sont différents d'un pays à un autre, pas les prolétaires. Ils sont partout exploités de la même façon.

— Vous, les bourgeois, renchérit Léo, vous avez une vie, vous pouvez choisir ceci ou cela, mais les prolétaires subissent, ils n'ont aucun choix. Que la révolution vienne d'où elle voudra, ils s'en foutent pourvu qu'elle vienne.

— Toi, déclare Guy, tu ne sais pas ce que c'est. Tu as été dans les écoles, on t'en veut pas. Tu n'as jamais eu peur pour le lendemain, tu n'as jamais senti ta bouffe entre les mains d'un patron. Moi, chez moi, on ne savait jamais s'il y aurait de quoi croûter le repas d'après.

Que répondre à ça ? Après un temps où chacun suit du regard un dessin de la toile cirée ou contemple le fond de son verre, je dis

— C'est bien pour ce que vous appelez votre foutu petit pays que vous vous battez ?

— Ecoute, répond Guy parlant lentement et s'efforçant d'énoncer quelque vérité fondamentale, écoute, on se bat pour être libres. Libres d'être communistes si ça nous plaît, libres de balancer tous ceux qui nous marchent sur la figure et tant pis si ce sont tes copains. Et puis, toi aussi et tes fils à papa on les balancera s'ils nous em...

— Le dispute pas, intervient Léo dans le silence qui suit cette profession de foi, pas lui qui aurait pu rester peinard.

— Faut bien qu'on dise ce qu'on pense, proteste Guy, vaut mieux qu'il sache à quoi s'en tenir.

Surpris par cette attaque personnelle, j'ai recours au plus classique des arguments : « Quant à parler de copains, je ne sais pas si vous êtes très fiers de l'appui que votre petit camarade Staline a apporté à Hitler ? »

Guy saute en l'air et tape sur la table.

— Nom de D... ! T'as bien appris ta leçon.

— C'est vrai ou pas vrai ? insistè-je.

— Sans Stalingrad, crie Guy, les Allemands y gagnaient et c'était bien fait pour ta gueule.

Je ne cède pas et poursuis «... Et puis, se battre pour la liberté d'être communiste, c'est très bien... l'ennui c'est que justement le régime communiste supprime la liberté. »

— Ferme-la, commande Guy, tu parles sans rien savoir ni du communisme ni de la liberté ; qu'est-ce que tu sais de la vie, petit richard élevé dans du coton ?

Je pense que Guy est un peu excessif et que son éclat trahit une gêne, mais il m'a blessé.

— La liberté, dit Guy, ça n'existe pas pour les travailleurs. Y connaissent que la liberté de bosser et de dire merci, la liberté de recevoir des coups de pied au c... Je ne réponds rien.

— La liberté c'est un luxe de riches, constate Léo.

— Tu ne peux pas comprendre, reprend Guy sur un ton radouci, t'es pas un mauvais gars, mais tu ne peux pas comprendre. Et puis, je vais te dire : bourgeois tu es, bourgeois tu resteras et tu comprendras jamais.

Un nouveau silence s'établit et se prolonge. Léo s'efforce de détendre l'atmosphère.

— On discute, on discute, dit-il, et puis on dit des choses qu'on pense pas. Ça ne sert à rien de se chamailler. Parce que ni Guy ni moi ne bronchons, il déclare :

— C'est l'heure d'y aller. En route, vous réglerez pas l'affaire ce soir. On aura le temps d'en reparler.

Nous n'en reparlerons pas de toute la période des combats, mais en vérité depuis trente-cinq ans, tous autant que nous sommes, nous n'avons pas cessé d'en parler.

Lorsque je me lève pour partir, je ne suis pas content de moi, pas fier de mon argumentation. Je ne me sens pas solidaire de cette bourgeoisie égoïste et limitée, toutefois je ne veux pas non plus la renier. Je ne pense pas que les enfants des bourgeois soient obligatoirement fermés au changement, c'est-à-dire crétins. Mais le moment n'est pas favorable pour produire cette démonstration. Où sont-ils, les fils des médecins et des professeurs ? Pas avec nous !

Qu'opposer à cette foi aveugle qui fait prendre l'esclavage pour la liberté, la misère pour la richesse et le malheur pour le bonheur ?

D'un côté une espérance formidable à laquelle ne répond qu'une tromperie gigantesque, qu'une hypocrisie menteuse de la classe possédante et privilégiée. Un dialogue de sourds !

Hélas, ce qui nous manquait alors, à nous, les futurs responsables, quoi qu'on ait dit et écrit depuis, c'était une croyance politique hardie et riche en novations, en un mot une volonté révolutionnaire. Cette absence fit à cette époque le succès du parti communiste,

Je suis debout et refuse de la tête le coup de l'étrier. Alors, à la vue de mon air renfrogné, un sourire éclaire le visage de Guy.

Râle pas, me lâche-t-il, faut bien qu'on rigole un peu ! Allez, viens, nous allons nous faire tuer ensemble, ça nous mettra d'accord. »

Puis près de la porte, me prenant affectueusement par les épaules et me faisant signe de passer avant lui, il s'incline cérémonieusement : « Après toi, mon lieutenant. » Je souris à mon tour ; comment résister !

Nous partons tous feux éteints. Je sors de ma mauvaise humeur pour suggérer à Guy de ménager nos digestions.

— Oui, mon p'tit bonhomme, t'aurais pas un peu la trouille, par hasard ?

Si, parfaitement.

— C'est pas gentil de ne pas avoir confiance. J'vais vous donner à tous les deux de bonnes raisons d'avoir les chocottes.

Et voilà notre diabolique champion d'acrobaties qui démarre.

— On a compris, dit Léo après cinq minutes. On demande grâce.

Guy trouve ça très amusant et se surpasse. Je proteste.

— Beugle pas comme ça, me dit-il, t'as pas de femme ni d'enfants.

Moi, moi, j'ai deux garçons, crie Léo.

— Moi-aussi, fait remarquer Guy, et je ne braille pas comme un péteux.

Quand même il ralentit.

— On les a semés, constate-t-il.

— Ça t'étonne ? interroge Léo.

Maintenant autour du terrain tout le monde est en place, on attend dans le silence. La nuit est magnifique. Guy fume allongé dans le fossé. Etendu sur les sièges avant, je respire l'odeur de la campagne une nuit d'été. L'avant-veille, Guy et Léo attendaient pareillement et Albert, Marc et moi étions dans l'avion. Moins de quarante-huit heures se sont passées. Les côtelettes de porc de l'aérodrome,

A Regent Street et Piccadilly me paraissent loin... Je m'endors les bras croisés sur la portière, la tête à l'extérieur.

— C'est l'heure d'aller en classe, debout paresseux

— Quoi donc ? J'étais je ne sais plus où, mais pas dans une vieille voiture cachée dans un fossé.

— Les voilà !

Le temps de réaliser, et j'entends le ronronnement d'un moteur. C'est merveilleux ce bruit lointain qui annonce des amis, venus d'un autre monde. Sur ce champ, semblable à des milliers, dans quelques minutes va se dérouler un spectacle insolite, incroyable, qui paraîtrait stupéfiant à tous les braves gens qui dorment paisiblement aux alentours. Depuis cette nuit-là, je ne peux entendre un avion dans la campagne, le soir, sans penser à cette première opération.

Curieuse impression que celle de revivre une scène, mais vue de l'autre côté.

Nous nous étendons dans l'herbe odorante et encore chaude de la journée. Le bruit s'amplifie et paraît recouvrir tout l'horizon.

Du sol, Léo lance l'appel de sa lampe torche. C'est la lettre A — un point, un trait — et l'avion doit répondre par un D. Guy m'indique du bras une silhouette. L'appareil est encore haut. Un trait, deux points. C'est cela. Puis passe une seconde silhouette. Même question lumineuse, même réponse. Voilà bien les deux poissons. Le bruit s'éloigne. Comment toute la région n'est-elle pas alertée ? Il me semble que notre

manège est vu de partout. De la base de Châteauroux, à moins de cinquante kilomètres à vol d'oiseau, le mouchard va décoller et sera sur nous dans dix minutes.

Léo me rassure. En une nuit beaucoup d'avions traversent notre ciel. Je veux bien le croire, mais je n'ai entendu aucun passage depuis une heure. Il est vrai que je dormais

C'est presque le silence.

— Nous ont manqués, dis-je.

— Non, non, ils se posent. En effet, là-bas, au-dessus de la cime des arbres, Léo m'indique une lourde masse au vol incertain.

Nous sommes à plat ventre. L'appareil entre dans la zone sombre, on ne le voit plus. Soudain, il allume ses phares, deux projecteurs qui balaient vers le bas, puis vers le haut, qui sautent, basculent d'un côté et de l'autre puis se stabilisent. « Ça y est », constate Léo. Les phares s'éteignent. A cent mètres de nous un des nôtres fait des moulinets avec sa torche. Le tonnerre des moteurs relancés emplit la nuit ; l'avion roule difficilement sur le mauvais terrain.

— Ça secoue drôlement.

L'appareil effectue un demi-tour et se place en position de départ. Nous courons vers lui. C'est un Dakota. Il roule encore que la porte s'ouvre déjà et la même scène que pour notre arrivée se reproduit : des lampes braquées sur nous, le pistolet au poing.

— Hello boys, welcome to you. Good journey ?

— Hello, not bad. There is an other plane.

— Yes. We know.

Un grand type en civil saute dans l'herbe. Je le reconnais, c'est notre camarade de F...

Comme nous en pareil moment, l'émotion l'éteint. Un bruit de moteurs lancés à plein régime : l'autre taxi vient de se poser et se dirige vers nous. Il doit tourner autour du maquisard qui recommence ses moulinets. Caisses et containers sont descendus.

— Salut, bienvenue aux défenseurs de la liberté, dis-je à de F.

— Vous êtes là ! s'étonne-t-il. Est-ce qu'on s'amuse dans le quartier ?

— Espèce de c..., espèce de c... ! s'exclame Léo.

Je me retourne pour apercevoir l'autre avion qui bringuebale à deux cents mètres trop loin.

— Va se foutre en l'air, gueule Léo impuissant et qui gesticule avec une lampe.

Là-bas, l'autre donne toute sa puissance. Soudain, il bascule sur le nez et je vois se dresser son empennage sur le ciel éclairci.

— Nom de D... de sale c... ! hurle Léo.

L'Américain qui surveille le déchargement se met à jurer de son côté.

— Le feu, crie Guy, faites gaffe au feu.

Un rectangle de lumière se détache sur le flanc de l'appareil immobilisé, des bonshommes à quatre pattes apparaissent, sautent sur le sol et galopent vers nous.

Léo est parti à leur rencontre, mais les arrivants ne s'arrêtent pas et poursuivent leur course vers nous. Ils sont quatre : c'est l'équipage. Ils arrivent à bout de souffle, embarrassés de leur parachute, des fils du téléphone; le dernier boite, il a dû s'abîmer un pied en sautant. Sans un mot, bousculant nos amis qui triment les colis, les Américains escaladent la petite échelle de fer de l'appareil que nous déchargeons et s'affalent sur les banquettes.

Go on, get off — décollez ordonne le premier qui a repris son souffle.

— Attendez, criai-je, wait, wait

Hé, minute, proteste Guy. Faut décharger d'abord et puis vont pas foutre le camp comme ça en nous laissant leur taxi. Les Boches vont zigouiller tout le pays. Engueule-les

Je commence : « Wait, it is not finished. What are we going to... »

— Get off, crie à nouveau l'Américain.

Du pied, l'équipage rescapé qui a perdu apparemment son sang-froid pousse par la porte les dernières caisses qui tombent en désordre sur le sol.

Courbé sur le plancher, le mécanicien décroche et récupère l'échelle. « Go ! » hurle-t-il à son tour.

Tonnerre des moteurs, l'avion roule, les portes sont fer-mecs. Nous restons pétrifiés. L'appareil prend de la vitesse, la queue se lève, il décolle, le bruit décroît.

— Les enfants de salauds, commente Guy.

— Foutons le camp, suggère un des maquisards. Avec ça, avec ça, beugle Guy, s'en foutent ces salauds, ah, les salauds !

Je reprends mes esprits et demande à de F. qui cherche son sac dans l'amas de colis : « Qu'y a-t-il dans le taxi bouzillé ? »

Mitrailleuses, munitions, grenades.

— Vous êtes seul ?

— Oui. Churchill n'a pas voulu venir.

J'aperçois là-bas Léo qui tourne autour de l'avion accidenté.

— Il faut débarrasser cela et vider l'avion, dis-je à Guy.

— Bien sûr, il faut ceci, il faut cela, et après tu vas le mettre dans ta poche leur saloperie de joujou

— Après on verra, faut récupérer les armes.

Le camion est là, on charge.

Attendez sur la route, ordonne Guy qui s'est calmé. Nous marchons alors vers l'avion. La porte est à trois mètres du sol.

— M..., dans une vigne, constate Guy.

L'appareil a franchi un petit chemin de terre et ses roues ont buté sur un talus.

Léo a fait le tour et arrive. Il n'y a pas d'autre porte que celle qui est ouverte là-haut. « Une chance que le taxi n'ait pas cramé. On était bons, ça se serait vu à cent kilomètres à la ronde. »

Nous sommes des poules qui avons trouvé un couteau.

— Dans trois heures il fera jour, ajoute Guy pour détendre l'atmosphère.

— Je crois qu'il y a là-haut du whisky et des cigarettes dans un container spécial, annonce de F. d'un ton négligent.

— M... de m..., conclut Guy.

— On va ramener le camion en marche arrière, suggère Léo, et en montant sur le toit on atteindra la porte.

Bonne idée, mais ça ne se fait pas sans mal. Le gazogène poussif est déjà chargé et le terrain avec ses fossés, les piquets de la vigne et les arbustes, ne se prête pas à une manœuvre de nuit à la lampe de poche. Enfin, on y parvient et, après bien des efforts, l'avion bascule.

Hourrah !

Les deux hélices tripales sont tordues, l'harmonieux globe du nez est embouti.

— Ça trimbale combien de litres d'essence une machine pareille ?

Deux à trois mille litres.

— Tu sais où sont les réservoirs ?

— Ça peut se trouver, probablement dans les ailes.

— Tu m'as compris, demain opération récupération de la gazoline.

— Les Schleus seront peut-être là avant nous, remarque Léo.

Alors, on fait ça tout de suite.

— T'y penses pas, rétorque Léo, faut une pompe.

— Y a celle des pompiers du Blanc.

On verra ça demain, décide Léo. En attendant, qu'est-ce qu'on fait ?

— Faut mettre une petite équipe pour le garder et le brûler si les Schleus arrivent.

— Ça m'ferait mal, annonce Guy qui pense à son essence.

Deux types resteront sur place avec deux guetteurs qui tireront un coup de fusil si les Allemands s'annoncent.

— F., lui dis-je, trouvez-nous dans des caisses, deux grenades au phosphore.

Le déchargement fini, on demande des volontaires. Je leur explique le maniement des grenades incendiaires, puis Léo indique l'endroit le meilleur pour les placer : coincées dans le train d'atterrissage, sous les réservoirs d'essence.

Ça m'ferait mal, répète Guy dans son coin.

Je regarde les deux hommes qui vont rester seuls près de l'avion, l'oreille tendue, sursautant au moindre bruit sur la route, guettant le coup de feu d'alerte. Le plus âgé est un petit gros, rouge de teint avec un béret ; l'autre est un tout jeune.

— Vous ne vous affolerez pas, leur dis-je. Prenez votre temps, vous avez cinq grandes secondes après avoir percuté la grenade. C'est beaucoup plus de temps qu'il n'en faut pour disparaître dans la nature.

— Vous en faites pas mon lieutenant, ça sera fait, je suis ancien de l'aviation, me dit le gros. Puis, posant la main sur l'épaule de son voisin : le père et le fils, ajoutez-il avec un regard de fierté sur le jeune gars.

J'éprouve quelques scrupules à laisser les quatre types sur place. Leur chance de s'en tirer est faible en cas d'intervention efficace des Allemands. Mais que faire ? Rester ? Pour nous, il y a plus important.

Nous nous embarquons donc dans les voitures. De F. est épaté de constater que nous circulons ainsi sans prendre de précaution.

— Vous vous êtes mis d'accord avec les Boches, sans doute. Ils ont le droit de circuler le jour et vous la nuit, estime-t-il.

— En plus, ils nous prêtent leurs bagnoles. On dit malheureusement beaucoup de mal sur leur compte.

Ceci dit, Guy démarre, et de F. commence à comprendre les risques réels qu'il a pris en choisissant de venir clandestinement en France. Après le rodéo habituel et dès notre arrivée au château, Guy me prend à part :

— Dis donc, ça suffit comme ça, tu vas pas faire venir tous tes copains. C'est pas une colonie de vacances, ici.

— J'étais pas au courant. Vous inquiétez pas, offrez-lui quand même le beefsteak traditionnel.

De F. pénètre dans la salle à manger dix minutes plus tard en uniforme et en képi bleu ciel. Il claque des talons et salue : « Aspirant, comte de F. de l'état-major des Forces Françaises de l'Intérieur. » Une belle entrée. C'est une gaminerie, il a vingt ans ! Mais on se regarde tous et Gi reste la bouche ouverte. Voilà qui tombe à pic après notre algarade du début de la soirée.

Guy, avec le regard allumé d'un crocodile qui fait la cour à une gazelle, lui répond mielleusement :

— Assieds-toi, mon p'tit gars et viens te taper un morceau. Tu peux garder ton beau chapeau si tu veux, on peut même le poser au milieu de la table... Les comtes, ici, on connaît pas, on s'les met même là où je pense.

De F. s'empourpre et va riposter mais j'interviens :

— C'est la tradition ici de charrier les nouveaux venus. Asseyez-vous, vous allez manger le meilleur beefsteak de votre carrière. Voici notre cordon bleu.

Je lui présente Gi. La suite se déroule sans incident. Guy arbore un sourire narquois et de F. ne répondra qu'à nos questions sur le chargement mais il regardera Guy et Léo manger et boire. Il écouterait leurs plaisanteries et le bruit qu'ils font en mâchant.

On nous annonce un type qui vient de la part de Marc.

Deux gros convois sont arrêtés au-delà du pont. Il va y avoir du sport demain matin. Je décide d'y aller et demande à Guy de me faire conduire. Guy veut que soit prévu un déménagement immédiat du PC au cas où les Allemands découvriraient l'avion et piqueraient une colère. Le problème se complique de toutes les caisses arrivées cette nuit. Il est décidé de ne pas décharger le camion et de l'envoyer se cacher au nord du Blanc, dans la zone des étangs, en Brenne. Le conducteur reçoit l'ordre, en cas de poursuite, de balancer le gazogène dans l'un des étangs. Ça va, il connaît le coin.

Il est certain que si les Allemands viennent s'installer au Blanc, ils feront payer leurs mésaventures à la population.

Quel damné crétin que ce pilote ! Pourquoi n'est-il pas venu tourner autour de la lampe de bout de piste comme c'est la règle ! J'ai le sentiment que ces équipes américaines ne sont pas rodées comme les britanniques. Cette hâte de partir...

En vérité, nos jeunes alliés n'ont aucune confiance dans la résistance française et craignent à chaque mission de tomber dans un piège. Et puis, aussi, l'on raconte outre-Manche que les Allemands fusillent sans discussion tous ceux qui, de près ou de loin, aident les maquis.

— Les prisonniers ? Qu'allons-nous en faire ? Il y en a maintenant près d'une cinquantaine.

Nous nous regardons avec la même idée en tête.

— Il faut s'efforcer de les garder, dis-je en brisant le silence. C'est notre seul moyen de protéger la population du Blanc. En cas de velléités de représailles on envoie le lieutenant avec la commission suivante : si vous touchez à un seul habitant du Blanc, on exécute les prisonniers.

Nouveau silence.

— Ça peut se faire, concède Guy au bout de quelques minutes. Vache coup de poker.

— On ne peut pas les relâcher, on ne peut pas les descendre, comme ça, froidement. Une armée ne fait pas ça et nous prétendons être une armée.

— Chouette d'armée, ironise Léo.

— Oui, chouette d'armée, dis-je. Elle me plaît et à vous aussi, elle vous plaît.

— Toi, me dit Guy, t'embobinerais un cureton, c'est pas peu dire. Mais pour parler aux Schleus faut un militaire. T'as la bobine de l'emploi, alors t'éloigne pas trop.

Je monte avec de F. Aussitôt la porte de la chambre fermée, il éclate :

— Qu'est-ce que c'est que ces tartarins d'opérette, ces congés payés s déguisés en officiers, des guignols... Ce sont des cocos naturellement

— Oui et après ? Vos amis royalistes sont à Vichy, peuvent pas être partout. S'ils quittent leurs salons vous les rencontrerez peut-être, mais, attention, ils vous tireront dessus.

— Je ne veux pas rester ici, ça ne marchera pas, me déclare de F. après un moment de réflexion. Ces types ne me plaisent pas.

Je crois en effet que ça ne marchera pas et lui propose de l'envoyer le lendemain au délégué militaire. Il se débrouillera avec lui. Il est d'accord.

Il commence à se dévêtir pendant que je prends mon rasoir, ma brosse à dents et des cartouches.

— Salut, bonne chance. Et je ne puis me retenir d'ajouter sur le pas de la porte : « Vous savez, la France, elle est faite des Français. »



## Chapitre III

Le lendemain et les journées qui suivirent devaient être bien remplis.

Les Allemands, aux prises avec d'autres préoccupations, ne réagissent pas à la présence du Dakota accidenté et Guy put récupérer paisiblement l'essence. C'était du carburant pour avion et notre acrobate du volant réussit presque à faire décoller sa traction. Les gars du maquis qui eurent le privilège d'être alors présents à son bord ne se souviennent jamais de cette tentative sans éprouver une vive satisfaction d'être toujours de ce monde.

C'est au-delà de Mérigny, à Nalliers, qu'eut lieu un engagement dont j'ai gardé le souvenir parce qu'un homme, tout seul, s'y illustra.

Voici l'histoire : les Allemands arrêtent quelques braves gens, histoire de disposer d'otages. Puis ils se saisissent d'un facteur dont les allées et venues leur paraissent douteuses. Ils voient juste : ce préposé, sous couvert de distribuer un imaginaire courrier, nous renseigne. Une nuit se passe, mauvaise pour les otages et notre facteur. Au matin, à l'annonce des embuscades qui se multiplient tout autour, un sous-officier décide de fusiller quelques prisonniers, pour l'exemple et pour se donner du courage. Notre facteur est mené avec d'autres devant un mur, mais survient heureusement un officier, lequel estime qu'un meilleur usage peut être fait de ces indigènes. Le nouveau venu pense notamment qu'on peut obtenir d'eux des renseignements sur l'implantation des « terroristes » et sur le plus sûr chemin de repli. Les paysans ne savent rien mais le facteur, lui, n'ignore pas notre très proche présence. Bien que malmené quelque peu, il ne dit rien. L'officier allemand mis en confiance par l'uniforme de notre fonctionnaire et estimant qu'il doit connaître mieux que quiconque le secteur, le choisit comme guide et l'assied sur le capot du premier de ses camions. C'est alors que ce cornac improvisé mène tout droit la colonne à Nalliers où nous avons monté une embuscade dont il a pu, quelques heures plus tôt, apprécier le sérieux.

Cet homme choisit donc délibérément la mort puisqu'il sait que de l'autre côté de la rivière nous sommes là avec nos bazookas, nos mitrailleuses, etc.

L'important convoi s'engage sur le pont et pour notre ami chaque seconde est la dernière. Quant à nous, aussitôt reconnu notre compagnon, nous sommes saisis d'une affreuse angoisse et envahis par une terrible hésitation.

Mais laisser passer, c'est risquer d'être submergés par le nombre et, par conséquent, permettre que s'ouvre une brèche dans notre faible défense ! Le moment venu, sur l'ordre confirmé d'un mouvement de tête, nous tirons donc. Pour une raison inconnue, sans doute la mansuétude divine, l'obus de bazooka défonce la caisse du premier véhicule mais n'explose pas. Cette fraction de seconde permet à la vedette de cette histoire qui finit bien, de bondir et de basculer de l'autre côté du parapet. Toutes nos armes se mettent alors à cracher. Heureusement, la rivière n'est pas à sec,

et nous récupérons dès que possible notre ami qui se préoccupe fort... de sa montre brisée au cours de la voltige. C'était un souvenir de son père !

Il eût fallu réunir le groupe et présenter les armes à ce modeste serviteur de la liberté, tout dégoulinant d'eau et qui venait de s'installer, sans cérémonie, aux côtés des plus indiscutables héros, mais le temps nous était compté et les effusions se limitèrent à une poignée de mains. Je suis heureux de rendre ici hommage à ce combattant méconnu qui reprit aussitôt ses fructueuses tournées, c'est-à-dire ses activités subversives. Aujourd'hui, il profite paisiblement de sa retraite après avoir parcouru chaque jour pendant trente ans le terrain de ses exploits. Certainement peu nombreux sont ses concitoyens qui connaissent son rôle dans ces combats, lesquels, ajoutés les uns aux autres, ont évité aux forces alliées de voir leur élan brisé par l'irruption sur leur flanc d'adversaires venant du Sud.

Nos déplacements n'étaient pas toujours de tout repos et peut-être péchions-nous par un excès de confiance. Bref, lors d'une liaison, je me trouvai soudain face à face avec un camion bourré d'Allemands. C'était à Fontgombault. Je conduisais une Juvaquatre récupérée, assez poussive, et mon garde du corps estimant que nous roulions sur un itinéraire sûr, dormait, rêvant sans doute de quelque demoiselle. Ma première réaction fut que cette rencontre était incongrue, elle signifiait qu'un barrage avait été franchi par le convoi, il faudrait prendre une sanction... ma seconde impulsion qui suivit, très vite, fut de sauver ma peau.

Bien que sachant les uns et les autres à quoi nous en tenir sur la nature de nos intentions réciproques, les Schleus et nous fûmes surpris de cette confrontation. La chance, ma chance, voulut qu'une petite route s'ouvrît sur ma gauche. Elle menait vers un pont en travers de la Creuse à une trentaine de mètres en contre-bas. Je ne perdis qu'une petite seconde, braquai à mort, et après un tournant à angle droit, fonçai vers le pont. Derrière ce camion, il y en avait sûrement d'autres et l'on comprendra que je ne tenais pas spécialement à faire plus ample connaissance.

La stupeur des Allemands dura trois à quatre secondes et les premières balles furent tirées alors que notre petite auto s'engouffrait dans la cage métallique de l'ouvrage. Je m'employai dès lors à rouler en zigzag, mais le tablier avait trois mètres de large et mes écarts ne pouvaient présenter une très grande amplitude. J'entendais les impacts sonores des balles sur la ferraille de l'armature et trouvais que cette rivière, de faible renommée, était bien large. Au-delà du pont, pour mon malheur cette fois, la route montait et les autres qui avaient recouvré leurs réflexes se mirent à tirer à la mitrailleuse. La Juvaquatre manquait de puissance, c'était un défaut nié par le constructeur lequel en aurait certainement convenu s'il s'était trouvé placé dans l'inconfortable situation que je connaissais alors. Nous gravîmes en effet la pente avec une lenteur de limace. Mon voisin arraché brutalement à son rêve charmant jurait horriblement en priant Dieu, ou l'inverse. Un petit choc puis un autre m'indiquèrent que la voiture avait été touchée mais les pneus tenaient et le moteur faisait de son mieux. Les arbres nous cachèrent enfin à la vue des intrus qui nous en voulaient et je continuai, qu'on veuille bien me croire, l'accélérateur au plancher.

La bouffée de chaleur intérieure qui succède aux émotions fit couler quelques gouttes de sueur sur mon visage tandis que mon acolyte réduisait la cadence de ses appréciations malsonnantes sur le sans-gêne des Teutons.

Je n'étais pas fier en rentrant à Rochefort et eus droit aux réflexions corrosives de Guy sur le caractère peu glorieux des balles reçues dans le coffre arrière, c'est-à-dire dans les fesses. Peu m'importait la Juvaquatre et la gloire, mon gars et moi étions de retour.

\*\*\*

A l'avant-garde du progrès, je mis le téléphone au service de notre effort de guerre. Voici comment se produisit cette importante évolution technique.

Un matin, je pénétrai dans un bureau de poste sans autre ambition que d'essayer d'appeler Marc, lequel était supposé m'attendre dans une mairie. La salle réservée au public est déserte, mais j'aperçois deux chignons derrière les guichets. Les chignons basculent et quatre yeux derrière des lunettes me regardent. Les dames se lèvent et... applaudissent. Quatre mains ça ne fait pas beaucoup de bruit. Je me retourne, personne. Cette ovation m'est donc destinée et je réalise qu'une fois de plus mon uniforme fait de l'effet.

L'une des dames s'éclipse puis revient avec un petit drapeau tricolore qu'elle fixe au-dessus de l'inscription : « Mandats-Poste restante », l'autre ne dit rien mais commence à se moucher et à se tamponner les yeux.

— C'est donc vrai, monsieur l'officier, c'est la libération ?

— Bonjour Mesdames. Ce n'est pas encore fini, mais ça ne va pas mal. Pourriez-vous me passer une communication ?

— Oh oui, monsieur, avec plaisir, répond la première en reniflant.

— Est-il possible d'obtenir la mairie de Concremiers ?

— Bien sûr, monsieur, c'est très facile.

— Monsieur l'officier, venez, entrez ici, c'est le bureau du receveur.

J'obtiens Marc sans difficulté et l'idée me vient d'utiliser le téléphone pour savoir ce qui se passe dans le département. Les deux dames se prennent au jeu et les demandes aux opératrices proches ou lointaines sont maintenant précédées de la mention : « priorité libération ». Ces deux mots, prononcés par leurs minces voix timides et sucrées, en deviennent presque comiques.

J'apprends ainsi que le regroupement sur l'itinéraire au nord d'Angle et de Tournon est en bonne voie et que grâce aux bouchons entretenus par les maquis du nord qui sont entrés dans le jeu, l'embouteillage espéré a toutes les chances de se produire. Bravo ! Mérygn n'a qu'un abonné et ne répond pas. A Saint-Savin, un convoi stationne sur la place et le receveur me répond à voix basse comme si les Allemands pouvaient l'entendre. Je tente d'avoir des nouvelles de Châteauroux. C'est une postière qui m'informe. Les Allemands sont toujours là, toutefois ils font leurs paquets ; des colonnes remontent par la nationale 20, mais paraissent pressées et ne s'arrêtent que le minimum. Ma correspondante réussit à me passer le patron du café installé face à l'entrée de la base aérienne. Mon interlocuteur hésite, il me prend pour un provocateur mais je lui fais remarquer que les Allemands ont, depuis quelques

jours, d'autres soucis que de lui tendre un piège. Enfin, il me chuchote, son café est plein de soldats de la Luftwaffe venus se remonter le moral, que « les Fridolins se préparent à mettre les voiles ».

- Trafic aérien ?
- Deux ou trois arrivées et départs.
- Le mouchard ?
- Sais pas.

Je lui demande de rappeler le poste du Blanc s'il apprend quelque chose.

Je n'oublie pas Eguzon et finis par obtenir un ingénieur. Les Allemands remontent par la route nationale à quinze kilomètres du barrage, mais ne paraissent pas s'intéresser à l'ouvrage. Quelques trains militaires sont passés sur la grande ligne vers Châteauroux.

- Les parachutistes américains

Oui, il les connaît, comme tout le monde. On s'occupe d'eux. Installés à l'hôtel, entourés d'égards, ils ne manquent de rien et se la coulent douce.

Peut-il couper le courant qui alimente le chemin de fer ?

Son usine ne fournit qu'un tronçon au nord de Châteauroux et s'il intervient, les Allemands sauront aussitôt où la coupure s'est produite. Il suggère, si nous en avons les moyens, de faire sauter un pylône en pleine campagne.

— Merci de la suggestion.

Mon correspondant m'indique la région où l'opération serait la plus fructueuse.

Poitiers, Argenton, j'essaie d'avoir des nouvelles de toutes les cabines dont mes deux dames, véritables Jeanne Hachette obtiennent des réponses.

J'éprouve le sentiment d'avoir déjà vécu cette scène. C'est impossible ! Pourtant j'en suis certain, ces appels lancés à une ville, à une autre me rappellent une situation connue. Dans mon souvenir, il y a des injures, des insultes. J'y suis, c'est le premier chapitre du roman de Malraux : « L'Espoir ». Le soir où éclate la révolution, le républicain téléphone aux provinces pour savoir quel camp chacune a rallié. L'étroit bureau du receveur, la table de bois blanc, le calendrier illustré, les tampons et le sous-main maculé, tout cela ne constitue pas un cadre très épique à ma modeste action. Par la porte toutefois j'aperçois le drapeau suspendu au guichet et mon garde du corps. Ce vaillant sans-culotte s'est endormi sur le banc, la mitraillette sagement posée sur les genoux. Le silence troublé seulement par le bourdonnement de quelques mouches, l'odeur d'encre et de cire de la poste, donnent à ces réponses des communes de France qui se réveillent, un parfum désuet de classe primaire. Le calme du lieu contraste avec le bruit des armes et les chants de la foule qui, en notre pays, marquent les grands moments de son histoire.

Cicéron alerté me rappelle, il me donne la liste de tout ce qui est passé depuis la veille, et ajoute : « Le lieutenant Cicéron a son affaire bien en mains. »

C'est terminé. Je me rends mieux compte de la situation au-delà de mon petit secteur. Les Allemands décampent et s'ils ne sont pas pris de folie, tout ira bien.

Je félicite mes nouvelles amies de leur dextérité — jamais de mémoire d'abonné français, jamais, des communications n'ont été obtenues aussi rapidement — et leur

demande de prendre pour moi les appels qui leur parviendraient. Je vais m'efforcer de trouver un motocycliste pour assurer la liaison avec Rochefort.

— J'ai bien mon fils, dit l'une, il a un vélo-moteur.

— Il y a le cousin, propose l'autre, il possède une moto cachée sous la paille.

Je mobilise aussitôt les deux pour ne pas faire de jalouses. Sur un imprimé de télégramme, j'écris un mot pour qu'on leur donne de l'essence à la caserne.

Au moment de partir, il me semble que j'oublie quelque chose. Un geste habituel. Payer ! Il me faudrait m'acquitter du montant de ces communications. Je fouille mes poches, je n'ai pas un franc.

- Mesdames, je devrais payer, mais...

- Monsieur, vous plaisantez, il n'en est pas question.

Ce sont des communications officielles, déclare la moins jeune d'un ton catégorique.

— Ne manquerait plus que ça ! s'exclame l'autre. Impressionné par un pareil sens de l'État, je les remercie. La plus hardie garde ma main dans la sienne.

— Alors, c'est-y-vrai, vous êtes de chez de Gaulle ?

— Oui, madame.

— Comment est-il ?

Question embarrassante, plus embarrassante encore quand on est pressé.

Il sait ce qu'il veut.

- Est-ce. qu'il va flanquer dehors tous les autres, tous ceux qui ont...

Elle hésite à utiliser le mot, elle s'y résout enfin, tout bas, comme honteuse... « ceux qui ont trahi ».

— Sûrement, mais il faudra l'aider.

— On l'aidera, monsieur, dites-le-lui. Il peut compter sur nous.

Ces mots à peine dits, celle qui a parlé promène son regard autour d'elle, elle considère la rustique installation, sa collègue ; par la porte que je tiens ouverte, elle imagine la fuite des Allemands, le sursaut national, les forces immenses qui se battent partout. Soudain, elle est pénétrée du sentiment de son insignifiance et alors murmure : « Mais nous, nous ne sommes rien, rien que des petits ! »

Sa collègue sursaute :

— Eh quoi ? Les petits, faut pas croire, ça compte et on est avec lui !

Je me souviendrai souvent de cette phrase dont le sens ne m'est pas apparu sur le moment. La suite devait en effet montrer qu'en chaque grande occasion, le soutien des petits ne manqueraient pas au Général.

En quittant la poste, je suis ému et ressens une véritable affection pour toutes ces femmes et ces hommes rencontrés depuis le premier jour : Guy et son équipe, Cicéron, le facteur, aujourd'hui les postières et mes correspondants inconnus, tous partagent un même sentiment, répondent à un même élan, ils sont l'âme du peuple qui est le mien, ils vibrent à l'unisson, sans pose, profondément. Aujourd'hui, si on leur demandait de mourir pour une idée : la défense de la liberté, ils accepteraient. Je sais que l'instant est précieux, qu'il mérite d'être apprécié à sa valeur, dans notre

pays où l'unanimité est si rare ! Je n'ignore pas que le péril passé, les mesquineries reprendront le dessus. Comme au premier jour d'un printemps, je m'arrête au haut des trois marches pour humer toute la splendeur du moment.

\*\*\*

En une fin d'après-midi, Guy regagne Rochefort avec une femme à côté de lui. Elle est pâle, ne peut réprimer un tremblement et nous jette un regard affolé. Je mets son émotion sur le compte des excentricités de pilotage dont Guy l'a certainement gratifiée.

- Montez là, lui ordonne-t-il brutalement en indiquant le perron.

Puis, presque dans son dos.

— Tiens, beau militaire, c'est une fille pour toi, me lance-t-il.

— Qui est cette bonne femme ? questionne Léo alors qu'elle est déjà entrée.

— Une collabo. Elle couchait avec les Schleus. Si je l'avais laissée en bas, ils l'auraient tondu et promenée à poil.

Pour s'excuser de ce bon mouvement, il ajoute : « J'ai pensé qu'on pouvait se la réserver ! Venez, on va boire un coup. »

Devant un verre de bière chaude, Guy nous décrit l'atmosphère de la mairie et les discussions du comité de libération.

— Moins on les a vus de notre côté, plus ils donnent des ordres. Ils ont constitué un tribunal d'épuration et exigent des exemples et tout le tintouin. Je les ai envoyés se faire foutre et leur ai dit de nous rejoindre ici, qu'il y avait des armes pour tout le monde ! Si tu avais vu leur tête ! Je leur ai claqué la porte au nez et j'ai emmené la fille qui allait passer un sale quart d'heure.

Guy appelle Gi : « Tu l'enfermeras dans une chambre là-haut. Elle risque pas de partir. »

Elle a mangé ? demande la gentille Gi.

- Sais pas, tu verras.

Dans l'entrée, j'ai vu un bonhomme, un paysan endimanché qui attendait assis sur la banquette. A notre arrivée il n'a pas bougé et son regard est resté vague, posé sur ses mains croisées.

Léo nous apprend que c'est le maire d'une petite commune éloigné d'une vingtaine de kilomètres et qu'il en arrive à pied. Il ne veut parler qu'au patron. On le fait entrer. Il retire son chapeau et sous ses cheveux blancs collés par la sueur, nous découvrons un beau visage, régulier, noble, barré par une forte moustache. Assis, tout emprunté, il ne sait que faire de sa coiffure et de ses mains. Informé de la qualité de son interlocuteur, il commence son récit.

Il vient de Z, à l'ouest du Blanc. Depuis deux jours, son village est occupé par une troupe d'Hindous vêtus en allemands, qui pillent, mettent le feu et même...

- même ?

L'homme baisse la tête, ses grosses mains de laboureur s'agitent, le chapeau tombe : « Oui, ils ont profité des femmes. »

Voilà donc ces Hindous dont m'avait parlé le lieutenant de la Wehrmacht le premier matin. Nous les avons sur le dos. Charmante perspective ! Avec eux, tout

est à craindre. Nous nous regardons. Dans l'œil de Guy, je vois une petite flamme et les coins de sa bouche se lèvent un peu.

— Sont nombreux ? demandè-je pour écarter les pensées égrillardes.

— Une centaine, puis il en arrive d'autres.

— Ils restent sur place ou se succèdent ?

— Sais pas. Nous, les hommes, on était partis dans la forêt. On pouvait pas imaginer ! Ils ont enfermé les femmes. Quelques-unes se sont échappées. Voilà.

Il ajoute, d'une voix imperceptible « Y ont pris la femme, la grand-mère, et... la fille. »

L'envie de rire nous a passé. Nous cherchons le bourg sur la carte. C'est loin, bien au-delà de nos postes.

— Le pays a l'air plat.

— C'est tout plat, oui, confirme le pauvre homme. Que faire ?

— Alors ? demande-t-il après un moment.

— Vous avez peut-être faim et soif ?

— Pour sûr, répond-il, je suis parti avant le jour. Nous sortons avec Guy.

— C'est de la folie, dis-je fermement, d'aller se heurter de plein front à ces brutes déchaînées. Ce sont des vétérans, ils se battent depuis quatre ans et nos petits gars vont se faire ratatiner.

Pourtant, il faut trouver quelque chose.

Les yeux de Guy se plissent : « Tu imagines, la grand-mère du gars violée par un Hindou, ç'a dû être sa fête »

— Faut pas rigoler de ça, grogne Léo qui se retient difficilement.

— Va aller finir ses jours aux Indes, la grand-mère affirme Guy en roulant des yeux gourmands.

Bref, on ne résiste pas et on se laisse aller à un scandaleux accès d'hilarité.

Fernand qui débouche de la ferme s'étonne et s'informe des motifs de cette joie soudaine. Mis au courant, il reste sérieux.

— Les Hindous, les Hindous ? Attendez, nous dit-il, je crois qu'un des groupes a coincé une bagnole avec deux charmeurs de serpents et un officier.

Si c'est sérieux, nous disposons, peut-être, d'un moyen de pression.

On renverrait l'officier avec un message du genre à la première sauvagerie, on fusille tous les prisonniers.

— Oui, et on leur demanderait de se rendre en leur assurant qu'ils seront bien traités.

J'aime mieux ça.

— Ils ne se rendront jamais au maquis, pense tout haut Fernand, ils auront la trouille.

Il a raison. On discute. Il faudrait leur faire croire qu'ils ont en face d'eux des troupes régulières. Mais comment ?

Transformer Rochefort en PC allié, y recevoir l'officier prisonnier, lui remettre l'ultimatum et le renvoyer ? A la rigueur Marc et moi pouvons jouer le rôle d'officiers anglais ou américains mais une mise en scène est nécessaire, drapeaux, sentinelles

convenablement équipées, etc. Il ne doit pas être facile de tromper ces vieux routiers. Fernand, le roi des débrouillards, prend cela comme une gageure et se charge de tout.

— Que risque-t-on ? On y va ?

Oui. C'est décidé. L'infortuné mari sera mis dans la confidence mais restera parmi nous jusqu'à la fin de la tentative.

Je monte dans la chambre pour essayer de me laver. A peine suis-je déchaussé qu'on frappe à une porte près de la fenêtre.

— Entrez.

La poignée tourne et la porte est secouée.

— Je ne peux pas, je suis enfermée.

En effet, la clé est de mon côté. Je me lève. J'ouvre. Une femme est là qui me regarde, le visage angoissé.

— Monsieur, puis-je aller au lavabo ?

Je réalise, c'est la prisonnière ramenée par Guy. J'ignorais qu'une petite pièce dépendait de notre chambre. En chaussettes, je l'accompagne dans le couloir.

— Qu'allez-vous faire de moi ? me demande-t-elle au retour.

— Je ne sais pas.

— Il faut comprendre, dit-elle d'une voix sourde et le regard vague. J'étais seule, mon père, médecin tué en 1940, ma mère morte peu après. J'ai connu cet homme. Au début, il me plaisait, nous devions nous marier, après c'est devenu une habitude et à la fin, il me dégoûtait quand j'ai appris qu'il travaillait pour les Allemands. Je lui ai dit que je ne voulais plus le voir, mais il est revenu. A chaque fois c'était des scènes. Ça finissait toujours... enfin, comme vous pensez. Je ne l'ai pas vu depuis un mois. Je ne sais pas où il est, je vous le jure. Ce sont les voisins qui m'ont dénoncée, ils m'en voulaient parce que mon ami m'apportait des provisions, du tabac...

— Que faisait-il avec les Allemands ?

— Il était milicien, monsieur.

Elle est belle. Une riche chevelure, des yeux profonds, une bouche épaisse, des dents éclatantes, ronde de partout mais grande, des mains fines.

Quelle suite d'abandons a pu mener cette malheureuse jeune femme à la triste situation où je la vois.

— Quel gâchis ! dis-je pour moi.

— Oui, quel gâchis ! répète-t-elle et elle s'approche de la fenêtre.

Au-delà de la pelouse, des fleurs et des arbres, elle revoit sans doute sa première sortie, sa première émotion, son premier baiser et la foule furieuse qui quelques heures plus tôt l'humiliait, voulait la tondre, peut-être même la lapider !

— Puis-je vous aider ici, faire la vaisselle, soigner les blessés ?

— Je ne le pense pas.

— J'aurais dû venir avec vous. Sans l'autre, je l'aurais fait.

— Depuis qu'il est parti vous avez eu le temps de vous décider.

— Oui, mais j'avais peur.



— Rentrez maintenant. On vous apportera de quoi manger tout à l'heure.

— Puis-je prendre ma valise ?

Sa valise est posée dans un coin de notre chambre. Je ne l'avais pas remarquée. J'hésite.

— Vous pouvez la fouiller, elle n'est pas fermée.

Je l'ouvre. Une odeur d'eau de Cologne, des robes, des chandails, du linge, une poire à injection, des lettres : « Ma chérie, ma grande chérie... » Je devrais saisir les lettres car si je les lui donne, elle risque de les détruire.

Ses yeux soutiennent mon regard.

Elle mangeait à sa faim parce qu'elle couchait avec un vendu. Ce corps s'est roulé sous lui ; c'était du plaisir et ça rapportait alors que les autres femmes se privaient de pain pour leurs enfants ! Pourtant ce n'est pas une grue. Elle avait aimé son gars, il aurait pu tout aussi bien être du bon côté. Elle ne l'a pas choisi parce qu'il était milicien. C'est arrivé, voilà tout. On ne lui reprocherait pas d'avoir été la maîtresse d'un indifférent ou d'un commerçant enrichi par l'occupation.

Je lui laisse ses lettres et ferme la porte derrière elle. Ça me gêne de la savoir là.

Gi vient me chercher pour le dîner. La conversation porte sur la situation en ville. Il est question des décisions du comité de libération. De nouvelles arrestations ont eu lieu. Les plus virulents n'abandonnent pas leur idée de constituer un tribunal...

Guy m'observe du coin de l'œil. Je ne dis rien, je mange.

— Alors, monsieur le boy-scout, me lance soudain Guy, tu ne dis rien ? Tu ne protestes pas contre notre méchanceté vis-à-vis des gentils collabos ?

Il me cherche et je suis tenté de ne pas répondre mais sans doute a-t-il besoin d'un avis. C'est lui qui revient sur le sujet alors qu'il me semble que tout a été dit entre nous. Le voilà devenu tout-puissant et j'imagine qu'il hésite, qu'il s'interroge. Il veut trouver des arguments.

— Ce n'est pas à nous de juger, lui dis-je à nouveau.

— Dis donc, un peu de pain sec ne leur fera pas de mal !

— A condition qu'on ne se trompe pas de bonhomme. Il faut des preuves et...

— Tu nous emm... avec tes preuves, me coupe Guy. En ville tout le monde sait qui a trafiqué.

— Entre ce qu'on raconte et la vérité ! Fais-je remarquer. On voulait bien vous faire passer pour un bandit

— Justement, ceux-là y vont le regretter !

— Vous voyez, lui dis-je méchamment, ça ressemble un peu à de la rancune personnelle, votre justice expéditive.

— Alors toi, t'y vas fort, tu leur dirais : Messieurs, on oublie tout, les arrestations, les tortures, les exécutions ! ...

Mais alors y aurait plus de morale Tu voudrais peut-être que tout recommence comme avant

— Non, je ne dis pas ça. Je crois nécessaire de punir ceux qui ont aidé les Allemands, mais ce n'est pas notre boulot de décider.

— Mais on décide pas, s'exclame Guy, bougre d'entêté, on fait ce qu'il faut pour qu'ils s'échappent pas, c'est tout

— Alors pas de tribunal à la noix qui n'aura d'autre souci que d'en liquider quelques-uns.

— Mais qui te parle de ça ? qui te parle de fusiller quelqu'un ? C'est toi qui ne penses qu'à ça ! m'envoie Guy de mauvaise foi.

Je ne réponds pas, j'ai peut-être gagné un peu de terrain. J'en profite.

— Qu'est-ce que vous comptez faire de la fille qui est là-haut ? demandè-je.

— Je te l'offre, répond Guy, tu peux te l'envoyer et ensuite te faire cirer tes godasses, elle te dira encore merci.

— Sérieusement ?

— J'ai jamais été aussi sérieux, n'est-ce pas Léo ?

— Il faudrait qu'elle quitte la région.

— A ton bon cœur, mon p'tit gars. Demande un avion à ton copain de Gaulle. Sur le trottoir de Londres, elle fera du bon boulot, elle te versera une petite rente en argent anglais, sacré veinard !

Inutile d'insister pour ce soir. Guy estime certainement qu'il m'a déjà cédé beaucoup de terrain et je n'en tirerai plus rien.

Gi apporte les plats : des morceaux de viande énormes et une soupière de purée.

Le paysan, assis au bout de la table, absorbé par son inquiétude, mange lentement. Pour lui, le monde a basculé. Sa femme et sa fille sont tombées entre les mains de sauvages venant de l'autre bout de la terre, il partage son repas avec des inconnus qui décident entre deux bouchées de la vie des autres, on l'a prévenu qu'il pouvait se révéler nécessaire en pleine nuit de sauter par la fenêtre pour aller coucher dans la forêt, alors la seule certitude qui lui reste, c'est ce qui se trouve dans son assiette, le pain et le verre de vin.

Guy raconte que le sous-préfet l'a prié de fixer l'heure officielle pour l'arrondissement. L'heure allemande ? L'heure anglaise ? Il n'y a plus, paraît-il, d'heure française.

Le chef de gare est venu demander s'il fallait oui ou non laisser circuler les trains entre Argenton et Poitiers. Trois convois en gare attendraient l'autorisation du maquis. L'homme à la casquette blanche estimerait, non sans raison, que les voies ne sont peut-être pas très sûres.

Les Allemands auraient annoncé qu'ils feraient sauter la moitié de la ville de Châteauroux si leurs convois subissaient des attaques. Était-ce vrai ?

Tout cela est en effet un peu trop fort pour le paysan et pour moi-même.

Il n'y a plus d'autorité. De ce côté-ci de la Loire, la hiérarchie administrative n'existe plus. L'Etat a disparu. Les décisions sont prises par les chefs nés des circonstances. Tout peut arriver. Il y a de quoi donner le vertige.

Je sors marcher sous les grands arbres du parc. La nuit est magnifique, pleine d'odeurs et de petits bruits. Voici les ruines d'une tour puis au pied des falaises, à trente mètres plus bas, la Creuse scintillante. Quelle paix !

C'est un paysage de mon pays. Il n'est pas extraordinaire et sans doute personne ne l'a vu avec les yeux de l'amour, comme moi ce soir. Je ne connais pas cette région et pourtant mon grand-père maternel en était originaire. Ces arbres magnifiques ont été plantés il y a un siècle, à la veille du Second Empire. Les dernières invasions remontaient alors à plus d'une génération et les envahisseurs du Nord et de l'Est n'étaient jamais descendus si loin. Par contre, lors de la guerre de Cent ans, ces vallées avaient représenté des frontières, on s'y était battu et le château dont il ne restait que quelques pierres sous mes pas constituait une redoutable forteresse. J'aimerais posséder ce lieu, plus tard, à cause des arbres, de la rivière et des ruines.

Que restera-t-il de notre agitation de cet été quand ce petit chêne aura la taille de celui qui couvre de ses énormes branches notre prétentieuse résidence ?

Gi m'attend sur le perron.

— Je me suis occupée d'elle.

J'avais oublié notre prisonnière.

— Gi, il faut que vous m'aidiez. Elle doit partir d'ici le plus tôt possible. Demain. On devrait la faire conduire quelque part où passe un train. A Argenton peut-être ?

Notre toujours souriante compagne me promet d'essayer de trouver une voiture. Quant au train, elle ne garantit rien. Y en aura-t-il ? Elle me fait remarquer que nous faisons tout pour les empêcher de circuler.

— Il en passera bien un jour.

Assis sur les marches, je questionne Gi.

— Comment êtes-vous venue au maquis ?

— Mon père est Belge et ma mère Française, nous habitons la Belgique. Au moment de la débâcle nous avons loué deux petites fermes dans le sud du département et avec mon frère, tous les quatre, ça marchait bien. Un jour, il y a un an à peu près, on est venu nous acheter des pommes de terre pour nourrir des jeunes cachés dans la forêt. J'ai livré ça avec le gazogène puis je les ai aidés. Ensuite, on m'a amené un saboteur arrivé de Londres qu'il fallait cacher et quand le maquis s'est organisé, Guy m'a demandé de venir. Je suis venue.

Je reste songeur.

— Au milieu de tous ces hommes, une jeune fille, jolie, ça ne pose pas de problème ?

Elle éclate de rire, le rire d'une écolière de quinze ans.

— Oh non, je sais me défendre ! Et puis Guy a déclaré devant les autres le jour de mon arrivée : « Le premier qui la touche aura une balle dans la tête. » Quand on le connaît, ça fait réfléchir, vous savez !

Nous parlons des débuts, de l'arrivée des premières armes et de leur distribution, et voici ce qu'elle me raconte : « J'étais en bicyclette, je transportais quatre mitraillettes dans mes sacoches, quand je tombe sur un barrage allemand (ma petite

lycéenne ne dit jamais ni Schleus, ni Boches). Impossible de rebrousser chemin sans attirer l'attention, alors, me confie-t-elle, alors je pédale et laisse le vent relever ma jupe, je pédale et je crois bien qu'ils voient un peu plus que mes cuisses, mais ça m'était égal. Les gars des deux côtés de la chicane regardaient, regardaient... et je suis passée ! Je ne l'ai pas raconté à ma mère, elle m'aurait attrapée. »

Ma mignonne camarade avait frôlé le poteau d'exécution et devait la vie au vent léger qui soulevait son jupon, mais elle avait eu peur d'une remontrance de sa mère !!!

Gi occupe aujourd'hui un poste important à l'étranger et lorsqu'il y a quelques mois je lui rappelai son héroïque effronterie pour lui faire remarquer que les armes des femmes sont les plus redoutables, elle rougit. Ma demoiselle du maquis n'avait pas changé, ce qui me rendit heureux.

A peine étendu, j'entends frapper à la porte de la chambre-prison.

Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je souhaiterais vous parler, monsieur.

— Je n'ai rien à vous dire. Dormez

— Je voudrais aller aux lavabos.

La punaise trouve le moyen de me déranger.

J'ouvre. Elle est en chemise presque transparente, les pointes de ses seins tendent le mince tissu, ses cheveux sont dénoués.

— Couvrez-vous.

— Que va-t-on faire de moi ?

Soudain, me revient le souvenir de mon cruel gardien de la prison de la santé et de ma nuit d'angoisse. Inutile qu'elle se tourmente pour rien.

— Rassurez-vous, dormez tranquille. Demain je vous ferai conduire loin d'ici. Vous serez libre.

Je vois l'émotion envahir son visage, des larmes mouiller ses yeux et ses lèvres trembler un peu.

— Allez, vous connaissez le chemin, c'est au bout du couloir.

— Non monsieur, c'était un prétexte... Puis après un temps, elle ajoute : « Merci. La jeune fille m'a dit que vous m'aviez défendue, merci. »

— Bonsoir.

— Monsieur... si vous voulez...

Elle s'offre à moi. Je la regarde, stupéfait. Elle croit à une hésitation et murmure en baissant la tête

— Le cœur y sera.

— Non, madame.

Pourquoi non ? C'est maintenant que j'hésite, n'est-ce pas le droit immémorial des vainqueurs ? Mais je pense à ma position de rigueur et à la proposition triviale de Guy. Non, restons sur notre petit piédestal.

— Bonsoir.

Et sur elle je referme la porte.

Très vite, le sommeil est plus fort que mes regrets.

La matinée du lendemain se passe en préparatifs pour la réception des Hindous. Fernand s'est remarquablement débrouillé et me fait admirer la longue Buick qu'il a découverte et qui porte maintenant sur chacune de ses portières une étoile blanche. Un mât a été planté mais il a été trop compliqué de fabriquer un drapeau américain et nous nous contenterons donc à côté des trois couleurs récupérées à la caserne, de l'Union Jack et d'une espèce de fanion hétéroclite dont on m'affirme qu'il est celui d'un bataillon canadien de la dernière guerre. Soit.

Marc rentré au petit jour, infatigable, s'efforce d'équiper convenablement quelques maquisards qui assureront la garde et l'on me présente un officier du Premier régiment de France qui jouera l'aide de camp. Il a été choisi pour ses bottes impeccables et son baudrier qui font le meilleur effet.

Nos deux prisonniers nous sont livrés dans une Volkswagen de reconnaissance prise aux Allemands. Nous les recevons dans le salon du château. Des cartes, sur lesquelles figurent des forces imaginaires, ont été épinglées au mur et une grande table fait office de bureau. Sur un fauteuil ont été disposés négligemment jumelles, boussole et équipements britanniques dans un désordre étudié.

« Dommage que nous ne disposions pas d'un wagon salon » a déploré Marc, mais il a été consolé lorsqu'on lui a fait remarquer que nos Hindous n'avaient certainement sur la cérémonie de Rethondes que des notions assez vagues.

Marc et moi parlons anglais. Nous voyons entrer un lieutenant et un sous-officier en tenue feldgrau, les yeux bandés. Les uniformes sont fripés et poussiéreux mais les deux hommes qui, aussitôt enlevés leurs bandeaux, nous saluent d'une façon toute britannique, ont de l'allure. Le visage de l'officier est beau, un teint mat et des yeux comme des braises. Il parle un excellent anglais, certes meilleur que le nôtre, avec ce rien d'accent qu'on attrape, dans les plus onéreux collèges de sa Majesté.

Devant nos deux adversaires au garde-à-vous nous jouons la comédie. Nous affirmons qu'ils se trouvent à l'état-major de la Deuxième brigade interalliée et que nos forces tiennent la région. Nous rappelons que nous pouvons les considérer comme des traîtres et nous les accusons d'avoir commis les pires forfaits. Nos règlements nous autorisent en conséquence à les fusiller séance tenante mais nous voulons épargner les vies de nos alliés français et c'est pourquoi nous donnons la chance à leur bataillon de se constituer prisonnier. Nous ordonnons à l'officier de faire savoir à son commandant que nous attendons sa reddition, que nous nous engageons à traiter les soldats et les gradés, malgré leurs exactions, suivant les accords de Genève. Si les compagnies n'ont pas déposé les armes le lendemain à midi, nous demanderons à l'aviation et à nos véhicules blindés de les attaquer et au premier acte de sauvagerie, les prisonniers que nous détenons seront fusillés.

Comme nous faisons part au lieutenant de notre indignation de rencontrer un officier hindou sous l'uniforme allemand, il nous rappelle d'une voix douce qu'après la grande guerre l'Angleterre n'a pas tenu ses promesses sur l'indépendance de l'Inde

et nous confie que pour beaucoup de ses concitoyens les ennemis des Anglais sont leurs amis.

Nous répétons notre ultimatum et convenons d'un point de rendez-vous. Naturellement nous gardons le sous-officier.

Notre aide de camp botté reçoit les instructions nécessaires

Après le départ des prisonniers, nous devons reconnaître que l'effet sur nos interlocuteurs n'a pas été aussi foudroyant que nous l'espérions. Quelques chars d'assaut campés autour de notre PC auraient frappé plus efficacement nos hôtes que la Buick, nos sentinelles maladroites et nos dérisoires artifices. Il faut espérer que ces troupes n'ont plus envie de se battre, c'est là notre seule chance de voir notre comédie se bien terminer.

Je décide d'aller prévenir le responsable de nos postes et de reconduire le maire à distance convenable de ses administrés. Dans la cour de la ferme, j'aperçois ma voisine de la nuit, sa valise à la main, debout près d'une voiture dont on fait le plein. Gi est en conversation avec le chauffeur. La prisonnière me voit, nos regards se rencontrent. Elle lève juste un peu la main, à peine. Gi la pousse dans la voiture.

Le bataillon hindou, après avoir récupéré son lieutenant en maillot de corps au terme d'une traversée à la nage de la Gartempe, ne se rendit pas, mais décampa rapidement sans se livrer à de nouveaux forfaits.

Le maire revint nous voir pour nous remercier. Nous lui demandâmes d'effectuer une déposition et de récolter des témoignages pour que les coupables soient recherchés et punis, mais il nous fit comprendre qu'il était souhaitable qu'on ne parle plus jamais de ces événements, qu'il en allait de son honneur de maire et de... mari. Nous comprîmes et l'affaire en resta là à moins... à moins que la terre miséricordieuse de ce discret village ne soit aujourd'hui ensemencée par quelques beaux hommes aux yeux noirs et à la peau brune.

\*\*\*

Le motocycliste, neveu de la postière, vient de partir. Il y a quelques minutes, il est arrivé tout rempli de son importance et s'est arrêté, les roues bloquées, dans un grand jaillissement de graviers. Puis il m'a porté un coup qui a fait battre mon cœur et m'a obligé à m'asseoir : le maquis de l'AS que commandait Albert a été exterminé.

Albert, mon fraternel ami, non, ils ne t'ont pas eu, ce n'est pas possible !

Je marche vers le petit bois. Non, pas lui, pas aujourd'hui, pas encore... mon vieux « Mektoub » des mauvais jours.

Léo se dirige vers moi, il ne faut pas qu'il me voie pleurer. Je cherche à me cacher derrière des branches, il m'attend à la lisière.

Je remonte le sentier et nous marchons vers la voiture, il pose juste sa main sur mon épaule.

— On ne sait rien de sérieux, dit-il.

En ville, nous apprenons que la ferme où Albert dormait avec ses hommes a été encerclée la nuit précédente, que des explosions et des tirs d'armes automatiques ont été entendus, qu'au matin les bâtiments brûlaient. Ce n'est pas plus précis.

Que faire ? En deux groupes hâtivement constitués, nous montons en voiture vers le nord, vers la ferme.

Soudain des ombres sur la route nous dépassent à toute vitesse et nous sommes écrasés par un hurlement de moteurs. Nos conducteurs foncent vers le fossé et nous versons à moitié.

Léo et moi sortons comme nous pouvons. La petite colonne s'est dispersée.

La patrouille des trois avions qui vient de nous survoler effectue un virage sur la vallée. Je les vois mal mais lorsqu'ils reprennent de l'altitude et se remettent en ligne, je crois reconnaître des Thunderbolt. Maintenant on aperçoit nettement l'étoile blanche et les raies sur le fuselage. Ce sont des Américains ! Les uns après les autres piquent. Une seconde et une troisième escadrilles occupent le ciel sans que nous les ayons vues venir. C'est un tournoiement de guêpes. Nous courons vers le sommet de la côte et percevons les premières explosions. Ce sont nos bombardiers, ceux que nous réclamons sans cesse depuis que les colonnes ennemies se sont embouteillées sur notre fameuse route. Les uns après les autres, ils prennent l'axe en enfilade. Avec quelques secondes de décalage, les bruits de rafales de mitrailleuses et des bombes nous parviennent. La route est juste de l'autre côté de l'horizon qui se couvre maintenant d'épaisses volutes noires.

Les maquisards nous ont rejoints et lancent des cris de joie. Léo me prend par les épaules et m'embrasse. Mais cette victoire, la nôtre, ne me touche pas. J'assiste à un spectacle tout en étant ailleurs. Les appareils se relaient pendant plus d'un quart d'heure et le rideau de fumée monte maintenant très haut.

Nos véhicules sont difficiles à identifier, aussi attendons-nous que le carrousel soit fini pour repartir. C'est une chance que nous n'ayons pas été mitraillés lorsqu'ils sont passés à vingt mètres au-dessus de nos têtes. Nous utilisons des véhicules encore peints aux couleurs de la Wehrmacht et qui ne sont marqués d'aucun signe de reconnaissance, mais les pilotes cherchaient certainement la route et nous ont méprisés...

C'est fini. Là-bas ce doit être terrible. Les réservoirs d'essence qui sautent, les chevaux qui se débattent, les blessés...

Nous reprenons la route. Les enthousiastes du début, impressionnés, restent silencieux. Au hameau avant la ferme où le maquis d'Albert a été attaqué, une vieille femme nous dit qu'il n'y a plus personne, que les Allemands sont partis au début de la matinée.

— Des rescapés ?

Elle ne sait pas, elle s'était enfermée dans sa cave.

J'avance avec l'horrible appréhension de reconnaître un corps, un visage. Il ne reste que des pans de murs noircis. Des planches et des morceaux de charpente fument encore. Parmi les débris, nous retrouvons des équipements, beaucoup de douilles, des goupilles de grenades, un pansement rouge de sang... Pauvre maison ! Au mur pendent des morceaux du papier à fleurs, dans la cuisine, je marche sur des verres et des bouteilles cassées, hier un foyer, aujourd'hui une dépouille éventrée que la pluie va souiller et le vent disperser.

Je trouve dans les débris une sangle qui me paraît provenir du sac à dos de mon ami. Autour de la maison, des traces de roues, des branches cassées, une chaussure, un chargeur, la présence de la mort.

Nous ne parlons pas jusqu'à Rochefort.

Au PC la joie est générale. Guy arbore un large sourire, il paraît que sur la route-piège plus de cent véhicules ont brûlé, que les survivants sont partis dans la campagne les bras en l'air, qu'à l'annonce de ce bombardement d'autres convois se sont rendus...

Léo attrape Guy par le bras et lui parle. Je monte me réfugier là-haut.

Gi vient me demander si je n'ai besoin de rien. La sangle trouvée est bien identique à celle de mon sac.

J'entends arriver et partir des voitures, des portes qui claquent, des appels. La vie m'entoure. Mais ma pensée ne quitte pas les ruines de la ferme.

C'est étonnant qu'il n'y ait aucun rescapé, aucun évadé qui puisse raconter. Ils ont embarqué tout le monde, les vivants, les blessés et les morts... Finalement, la tête cachée dans mon bras, je m'endors.

Galopades et cris parviennent jusqu'à moi, la porte s'ouvre brutalement, j'entends : « Ton copain, réveille-toi ! »

— Salut, me dit Albert du pas de la porte.

Assis sur mon lit je le regarde. Le sentiment d'un malheur revient, vacille, puis s'efface.

— T'es pas mort ?

Telle est la question que je lui pose. Cette formule, rapportée par un indiscret, connaîtra une certaine vogue dans notre milieu.

C'est un vagabond que je considère de mes yeux gonflés. Sale et dépenaillé, il n'a plus ni guêtres ni chaussures. Il s'affale sur un lit et me dit simplement : « J'ai eu chaud. » Dans l'encadrement se pressent des visages. J'entrevois le charmant sourire de Gi heureuse, moins que moi. Une bonne chaleur m'envahit.

Albert allume une cigarette et raconte : ils s'étaient installés au milieu d'un triangle de routes et attaquaient sur l'une ou sur l'autre. La veille, ils avaient agressé du trop gros et le décrochage avait été difficile. Les sentinelles mises en place, tout le monde s'était endormi dans la ferme. Malheureusement, ces Schleus-là, contrairement aux autres qui se contentaient de fuir, possédés par une ardeur intacte avaient pisté le maquis, et silencieusement, profitant de la nuit, étaient parvenus à l'encercler. Au premier coup de feu, un formidable désordre s'était installé dans les trois pièces de la ferme.

— Trouver ses chaussures, ses armes, ses munitions en pleine obscurité et dans l'affolement provoqué par l'arrivée des premiers obus de mortier n'était pas facile, m'affirme le narrateur.

On le croit.

Les Allemands avaient bien monté leur coup, de vrais professionnels ! La maison dont le toit brûlait déjà fut rapidement prise sous un feu croisé de mitrailleuses.



- Avec quelques types on a essayé de tirer mais on ne voyait rien. Au-delà du rond de lumière de la baraque transformée en torche, il n'y avait qu'un trou noir. J'ai pensé qu'ils allaient resserrer le dispositif et que notre seule chance était de filer tout de suite. J'ai ordonné aux gars de fiche le camp, comme ils pouvaient, chacun pour soi sinon on était tous cuits, au vrai sens du mot. J'ai balancé quelques grenades et avec les derniers, on s'est précipités dans la grange. Malheureusement, avec l'incendie, les assaillants nous voyaient comme en plein jour. J'ai vidé quelques chargeurs pour le principe et j'ai foncé le long d'une haie, puis à travers les ronces, et je me suis retrouvé à quelques mètres d'un groupe de Boches dans un champ de maïs. Epatant, le maïs, on peut courir sans se baisser, mais ça fait un chahut ! Ensuite un petit cross et une pause pour reprendre mon souffle. J'ai regroupé ceux que je voyais, pas commode la nuit, mais nous n'étions pas assez nombreux pour prendre les Schleus à revers, alors on est partis vers l'est. On a évité les axes. J'ai laissé les gars dans un hameau et me voilà. Il faut que j'y retourne mais j'ai tout perdu, t'aurais pas une paire de chaussures, un rasoir et un caleçon à me donner ?

Je suis prêt à lui donner mon caleçon, symboliquement, sur la place de la sous-préfecture, devant tout le monde, mais ces gestes-là on ne les fait pas. C'est un tort.

La pièce à côté est pleine des équipements du Premier régiment de France. Albert perçoit un paquetage presque complet de soldat de l'armistice et nous descendons arroser sa résurrection et l'intervention de « notre » aviation.

Guy accueille le rescapé par un : « Que v'la un joli petit trouffion français. Vive le maréchal ! » Mais il lui serre chaleureusement la main.

\*\*\*

Après nombre d'autres embuscades, rencontres, échauffourées, redditions et pas mal d'émotions dont le récit lasserait le lecteur, rien ne nous arrêtant plus, nous décidons de libérer Châteauroux. Il faut préciser que notre service de renseignements téléphoniques nous apprend que les Allemands quittent la ville.

Un convoi est formé et nous partons en direction d'Argenton, par la belle route ombragée d'arbres qui longe la Creuse. Guy nous rejoindra. Quelques véhicules légers ouvrent la voie dont les tout-terrains jaune-sable pris aux Allemands.

Je tiens le volant d'une énorme bétailière destinée à transporter des veaux et dont le chargement, pour l'heure, est constitué de futurs héros braillant des chants patriotiques. Quelques autres camions complètent notre force mécanisée qui compte un canon automatique de 20 mm sur plate-forme récemment confisqué aux occupants, lequel est présentement plus dangereux pour les servants inexpérimentés que pour un éventuel adversaire. En dernière position roule une ambulance dont le chargement en bouteilles de cognac destiné à ranimer les commotionnés, dépasse la dotation réglementaire, et de loin.

En entrant dans Ciron, nous trouvons nos éclaireurs en discussion avec un maquis du lieu dont les responsables donnent leurs ordres d'un magnifique cabriolet Delahaye garé à l'ombre. On nous fait savoir que notre déplacement en direction de Châteauroux n'est pas souhaité. De surcroît la nationale 20 serait parcourue par des colonnes blindées et notre sécurité commanderait notre retour immédiat au Blanc.

Léo considère ces interlocuteurs d'un œil méfiant. Questionnés sur leurs faits d'armes depuis quinze jours et sur leurs effectifs, nos distingués hobereaux, gantés et bottés, perdent de leur morgue et nous passons.

A Saint-Gauthiers nous empruntons la diagonale, mais nous arrêtons à quelques kilomètres de la grande route, considérant que la cause sacrée de la victoire serait mal servie si nous tombions sur un groupe de chars ennemis. Je pars en reconnaissance avec une des Volkswagen, franchis la voie ferrée et aborde le carrefour de Lothiers à quatre pattes derrière une haie. La nationale est vide.

Le cafetier pousse un cri en nous voyant entrer mitrailleuse en main. Il n'a rien vu passer depuis deux jours et nous offre à boire. Nous explorons prudemment quelques kilomètres vers le sud et, le renseignement confirmé, nous allons chercher le gros de la troupe.

Sur la dernière ligne droite avant la ville, au milieu d'un déballage de cartons, d'équipements et de provisions, gisent des carcasses calcinées de véhicules. Elles sont encore chaudes. Une fumée s'élève à l'horizon de la route. Nous faisons garer notre convoi sur une transversale. Léo et moi gagnons la maison d'habitation d'une ferme cossue, la porte est ouverte mais il n'y a personne. Nous appelons, en vain, et avisons un appareil téléphonique. La poste de Châteauroux répond au premier appel. Il semble certain qu'il n'y a plus d'Allemands en ville. Ce sont des avions qui ont attaqué la route dans l'après-midi de la veille.

— On y va?

— Il faut attendre Guy.

La traction de celui-ci pénètre bientôt en trombe dans la cour de la ferme. La sentinelle chargée de guetter la voiture du grand patron, tenant à la vie, a plongé dans un taillis. Guy est de bonne humeur, il a, au passage, dit leurs quatre vérités aux crâneurs à la Delahaye et, un peu plus, il leur prenait le cabriolet.

Mais j'ai réglé la traction et avec l'essence d'avion elle marche, faut voir  
Nous avons vu.

Alors que nous quittons la ferme, d'une dépendance sortent les propriétaires encore couverts de paille. Ne sachant à qui elle a affaire, la femme, une petite grosse, se signe.

Nous entrons dans Châteauroux. Les chants ont repris. Guy est assis sur le dossier de la première décapotable, chaque véhicule arbore un drapeau. Le spectacle élève l'âme. Nous faisons halte sur la place de la mairie. La foule s'amasse et applaudit.

Guy, Léo et moi pénétrons dans la maison commune. Il y règne un désordre bon enfant, quelques résistants locaux sont installés dans le bureau du maire. Guy s'explique avec eux pendant que je visite les lieux. J'apprends que le préfet a disparu et que le secrétaire général ne sait plus où donner de la tête.

Nous nous retrouvons près des véhicules.

C'est le b..., constate Guy.

La ville se réveille à peine de l'occupation, il faut lui laisser le temps d'organiser sa liberté.

En présence de ce vaste désordre, il est décidé de rester sur place jusqu'au lendemain. Nous allons installer nos gars à la caserne que les Allemands occupaient hier encore. Nous formons les rangs et nous y rendons d'un pas qui se veut cadencé, accompagnés d'une escorte joyeuse. L'ordonnance n'est pas brillante mais le soutien populaire remplace l'alignement.

Nous envoyons un drapeau au mât du milieu de la cour et répartissons les dortoirs après les avoir visités. C'est propre, les précédents locataires ont même donné un coup de balai.

Pendant que Guy et Léo retournent à la mairie, je vais m'occuper des questions matérielles, ravitaillement, tour de garde, etc.

Je quitte la caserne pour aller visiter un dépôt, je ne suis éloigné que de cent mètres, lorsqu'une formidable explosion me jette à terre. Le bâtiment où sont installés nos maquisards vient de sauter. On se précipite dans la poussière, les cris, les appels. Les survivants courent en tous sens. Que faire ? Des hommes sont pris sous cet amas de pierres, de poutres, de ferrailles tordues.

J'envoie un gars hébété à la recherche des pompiers, un autre encore sous le choc est expédié vers l'hôpital. Les cris ont cessé, ce sont des plaintes maintenant qui nous parviennent. C'est affreux !

J'essaie de déblayer, j'organise une chaîne mais c'est dérisoire. Des gens arrivent de toutes parts, la rue est pleine de monde. Guy et Léo accourus restent à côté de moi, sans mot dire.

Enfin, l'avertisseur des pompiers et les voitures rouges, les badauds s'écartent.

— Que s'est-il passé ? nous demande l'officier.

— Les Allemands avaient miné la caserne avant de partir.

Le reste va peut-être sauter, il faut évacuer les lieux, nous dit cet homme de sang-froid.

Oui, mais nos pauvres gars, ceux qui sont là-dessous, avant tout, nous devons les dégager.

On travaillera toute la nuit pour ne trouver que des morts et des mourants.

Triste souvenir de ce jour de joie.

\*\*\*

Dans les archives allemandes découvertes alors, j'étais mentionné comme un élément dangereux, à rechercher et à éliminer le plus radicalement possible. Cette appréciation était flatteuse mais ce que je retins de mon dossier, ce fut, non la description du personnage qualifié de « grand dadaï à l'air innocent » ou quelque chose de similaire — décidément ces messieurs n'en manquaient pas une pour m'être désagréable — mais le fait que je sifflais sans cesse un certain air de musique. La précision figurait noir sur blanc dans le rapport : il s'agissait du premier mouvement du concerto numéro 1 de Tchaïkowsky. Ce morceau, j'étais allé l'écouter au concert public de Trafalgar Square deux jours avant mon départ d'Angleterre.

On comprendra que je reste attaché à cette musique et que je la choisis, beaucoup plus tard, dans des circonstances où ce choix étonnera ceux qui l'identifieront, y compris le général de Gaulle.

\*\*\*

Il n'y avait plus d'Allemands autres que prisonniers au sud de la Loire. Les combats étaient finis, et l'on voulut bien nous faire savoir que nos efforts avaient été utiles. L'euphorie régnait mais les chamailleries politiques eurent vite fait de tout brouiller.

Guy reçut des ordres de ses mentors du parti et nous nous heurtâmes. Il me semblait urgent que le maquis rejoignit une unité constituée dans la région parisienne ou la vallée du Rhône mais il avait été intimé à notre grand chef — par qui ? je ne sus — de garder sa troupe sur place.

Naturellement, les dirigeants communistes tenaient beaucoup à ce que les forces sur lesquelles ils pouvaient compter restassent réparties sur l'ensemble du territoire. Ces forces occupaient ainsi le terrain et devaient faire pression sur l'opinion et l'administration alors que se constituaient les organismes provisoires destinés à remplacer les autorités de Vichy. L'intégration des maquis FTP dans des unités régulières ne convenait donc aucunement aux dirigeants, pas plus qu'aux responsables locaux qui éprouvaient de profondes satisfactions à jouer les roitelets alors que la perspective d'un emploi de commandant de compagnie dans un régiment ne leur souriait guère.

Ainsi, sous nos yeux, se formait l'une de ces fameuses milices patriotiques qui allaient causer tant de soucis au gouvernement provisoire. L'on sait comment le général de Gaulle réussit finalement, malgré une vive opposition de tous les organismes de résistance, des partis politiques et même des membres de son gouvernement, à les intégrer dans l'armée et à les placer sous l'autorité militaire.

Le conflit avec Guy devint aigu, et comme il refusait de nous confier des commandements effectifs dans sa troupe, et pour cause, et que nous n'étions pas là pour cueillir des pâquerettes, nous quittâmes Rochefort et partîmes nous installer à l'hôtel.

Nous n'étions pas détenteurs de consignes politiques mais il en était certainement mieux ainsi. Nous avons rempli notre mission de techniciens ; notre intervention avait sans doute évité des pertes et rendu l'action plus efficace. Si nous étions, dès le début, intervenus politiquement, nous eussions aussitôt été écartés par les chefs mais aussi par les maquisards. Nous avons évité les excès des premiers jours, nos consciences ne nous tourmentaient donc pas.

Albert, Marc et moi résidions dans trois petites chambres au premier étage de l'unique hôtel et attendions des ordres. Le délégué militaire était introuvable et la liaison avec Londres désorganisée.

Nous étions très bien considérés par la population et recevions de nombreuses invitations à assister aux banquets de libération ; il faut croire que nous faisons bien dans le décor. Ces festivités furent très nombreuses ; pratiquement il y en eut dans toutes les communes, qu'elles eussent ou non été touchées par les événements. De même, pour occuper le bout des tablées, l'on voyait surgir de terribles chefs de groupes francs dont nous n'avions naturellement jamais entendu parler. C'est dans l'une de ces circonstances que je prononçai mon premier discours public. Les mots

France, Patrie, Liberté, revenaient souvent et déchaînaient chaque fois les acclamations. Heureuse époque ! Par la suite, je ne connus jamais d'aussi brillants succès oratoires.

Nous participions à ces cérémonies avec plaisir, mais habités par le sentiment que notre place était maintenant ailleurs.

\*\*\*

Je profitai de cette période d'attente pour aller donner des nouvelles à ma famille que je supposais en Corrèze.

Un extraordinaire hasard avait voulu que les parents d'Albert se réfugiaient dans le même département, à quelques dizaines de kilomètres seulement de ma maison familiale.

Nous nous lançons donc, lui et moi, une fois de plus ensemble, dans un voyage de retrouvailles. Nous avons pris une 402 qui n'a pas roulé depuis quatre ans. Nous sommes accompagnés d'un garde du corps qui nous relaiera au volant.

Je ressens, en prenant la route, une véritable appréhension. Dans quel état vais-je retrouver ma mère et mes sœurs ? Je n'ai reçu depuis mon départ, deux années plus tôt, que quelques lettres vagues et imprécises pour le cas où elles seraient interceptées et malgré l'air d'indifférence que j'affiche, je reste très attaché à la cellule d'origine.

Ma mère d'abord, personnalité exceptionnelle par sa vitalité, son courage et son non-conformisme. Veuve très jeune, mon père — un des fondateurs de l'aviation commerciale — a été tué dans un accident d'avion, elle nous a élevés dans une atmosphère de liberté et d'indépendance rare dans son milieu. Les peines ne lui ont pas été épargnées mais d'elle coule une source inépuisable d'ardeur et d'espérance.

Dès la première heure de la défaite, ma mère choisit la résistance. La dimension du drame lui convenait et elle put y donner sa mesure. Démocrate convaincue, socialiste de cœur, son attitude irréductible fut pour beaucoup dans mon orientation. Chef de bande et mère poule à la fois, elle m'avait fait comprendre qu'elle acceptait l'épreuve de mon départ comme elle avait accepté les terribles coups reçus de la vie.

Jusqu'où avait-elle été depuis mon évasion de France ? Je l'ignorais. Comme elle entraînait mes sœurs dans son sillage, qu'étaient-elles devenues ? Allais-je trouver la maison en deuil, détruite peut-être ? Au long des kilomètres, je décrivais tout mon monde à Albert comme si d'évoquer chacun devait me prémunir contre une catastrophe.

Notre voiture connaissait à l'évidence quelque difficulté à retrouver ses réflexes d'avant-guerre. Nous nous traînions sur la route et j'eus amplement le temps de broser un tableau complet auquel Albert répondit par une vaste fresque familiale remontant à l'expulsion de ses grands-parents alsaciens en 1870.

Lui non plus ne savait rien des vicissitudes des siens. Il n'ignorait pas que les Allemands avaient pourchassé les juifs, que ses parents avaient quitté leurs usines du bord de la Seine, qu'ils vivaient dans une ferme... mais ses informations remontaient à près d'une année et à cette époque le pire pouvait, en un jour, se produire.

La traversée de Limoges mériterait à elle seule un long récit. Quatre fois nous fûmes arrêtés, menacés d'être emmenés et la voiture saisie, déjà un FFI avait pris la place du chauffeur lorsque nous dégainâmes nos colts. Il faut croire que la colère devait se lire dans nos yeux et que notre arme était d'un calibre suffisant puisqu'on nous laissa finalement passer. L'anarchie qui régnait là nous parut dangereuse et nous aurions pu nous croire dans un autre monde en retrouvant la paix des beaux et paisibles paysages du Limousin qui succédèrent à cette foire patriotique.

Malheureusement l'inaction avait rongé notre Peugeot et alors que nous abordions une des dernières côtes, les câbles de transmission du changement de vitesse nous abandonnèrent. Dès lors, il fallut s'arrêter pour passer de la première à la troisième. La poursuite d'un voyage dans de telles conditions est possible, nous le fîmes, mais elle nécessite de la patience et un certain entraînement pour pousser et sauter dans le véhicule en marche.

Il était tard lorsque nous débouchâmes sur la grande place de Brive-la-Gaillarde. Notre arrivée fut digne, sans plus, loin de ce que j'avais imaginé. Nous parcourûmes la ville en première à la recherche d'un garage.

Au regard que portait l'ancien concessionnaire Peugeot sur nos uniformes, nous réalisâmes que notre présence constituait une première. La ville qui s'était libérée seule, avant toutes celles de la région, n'avait pas encore reçu la visite de troupes alliées.

Nous laissons notre chauffeur s'occuper de la réparation et partons chacun, Albert et moi, à la recherche de notre passé.

Pour le retrouver, Albert a besoin d'un taxi ou d'un chemin de fer, la localité où il croit que s'est cachée sa famille étant distante d'une trentaine de kilomètres. La nuit est tombée. Nous nous donnons rendez-vous pour le lendemain et je me dirige vers l'appartement de ma grand-mère. Les passants s'arrêtent et me suivent du regard. Au carrefour, par vanité, je choisis la rue principale et prends de préférence le trottoir le plus éclairé. Il y a quatre ans, ici, je n'étais qu'un petit lycéen. Voici la pâtisserie, combien familière, Monoprix, la grande épicerie dont le propriétaire nous donnait des bonbons, la place de la mairie, l'horloger, le tailleur... Je retrouve la petite porte. Ma main ne se trompe pas de bouton, il y en a quatre ou cinq, chacun suivi d'une plaque en cuivre bien astiquée. Je sonne, deux longs coups, comme avant. Mon cœur bat un peu fort. J'attends. Rien. Je sonne à nouveau, longuement. On ouvre un volet, c'est une fenêtre de l'appartement voisin.

Il n'y a personne, ils sont tous à la campagne.

Cinq kilomètres à pied, j'y serai plus vite rendu que de partir à la recherche d'un taxi. Je prends la route parcourue mille fois, je retrouve les boutiques, les cafés. Mon pas résonne sous le pont métallique où j'ai réalisé le départ de Carole. Deux étés plus tôt, je descendais tous les matins, pour faire la leçon à quelques jeunes garçons soumis à un examen de passage. En remontant à l'heure du déjeuner, j'entendais par les fenêtres ouvertes les informations : « Le maréchal ceci, le maréchal cela, les autorités d'occupation, la légion, les prisonniers... »

Ce soir, c'est le silence ou presque. Les cris des oiseaux qui se poursuivent, les bruits d'une locomotive qui manœuvre, mon pas et mes pensées. J'aurais dû demander à la voisine si tout allait bien. Je quitte le faubourg, c'est la campagne. Voici l'école qui m'a recueilli l'année de la mort de mon père. Cent mètres plus loin commencent les collines et sur le ciel clair j'aperçois la tour carrée de la maison de notre vieille amie, la marraine de ma sœur. Je vais m'y arrêter. J'aime mieux avoir le temps de m'accoutumer à une mauvaise nouvelle. L'allée toute droite bordée de sapins n'a pas changé. Comme toujours la terrasse est impeccablement ratissée.

J'appelle : « Marraine, marraine ! » Puis je frappe. Rien ne bouge. Il me semble pourtant percevoir un mouvement derrière un volet.

— C'est moi, c'est François

Cette fois, c'est sûr, on a bougé à la fenêtre du premier.

— Ouvrez, c'est moi

Soudain, une petite voix résolue me lance : « Allez-vous-en ou je tire ! »

Je reconnais la voix de la vieille dame, elle doit avoir soixante-dix ans, mais le sens du propos et son caractère comminatoire me surprennent.

— C'est François, je suis de retour

— N'insistez pas, si vous essayez d'entrer, je tire Je souris en pensant à la toute frêle personne qui menace ainsi le guerrier armé que je suis.

— C'est moi, François. Je reviens d'Angleterre. Je suis le frère de votre filleule, etc, et je fournis une masse de précisions, de détails.

— Ah mon Dieu ! s'écrie-t-elle. François, mon cher enfant !

Puis la chambre s'allume, l'escalier, la porte s'ouvre et nous tombons dans les bras l'un de l'autre. Elle est si petite que pour l'embrasser je suis presque à genoux.

— Et la famille ?

Ils vont bien.

— Tous ?

— Oui, tous.

— Entre, tu as peut-être faim et soif.

— Non, non, je vais aller là-haut.

Elle porte une robe de chambre de laine, ses cheveux sont dénoués. Je ne l'ai jamais vue ainsi, en négligé. Elle s'en excuse et comme je m'étonne de son accueil belliqueux, elle m'explique mais s'interrompt toutes les phrases pour reprendre son souffle.

— Il y a un mois, ils sont venus, ils ont dit : « C'est moi. » J'ai ouvert. Ils m'ont ligotée sur mon lit, ils m'ont tout pris : bijoux, linge, argenterie. Je n'ai plus rien... Mais tu es revenu, alors, le reste...

Qui, ils ? demandè-je.

— Je ne sais pas, des miliciens, des bandits.

Et avec quoi vouliez-vous me tirer dessus ?

— Avec un vieux parapluie.

Enfin, nous rions.

Je parcours les derniers cent mètres. A droite de la route, notre maison est toujours là. Je dépasse le bâtiment du four à pain où se trouvait ma chambre, tout est fermé, barricadé, les volets sont mis aux portes. Je fais le tour, pas une lumière, pas de chien, que sont-ils devenus ? Sur le petit mur, je m'assieds un instant. Je suis ému et effrayé aussi. La vie de famille est si loin de moi, les rapports vont-ils être différents, que seront-ils ? Je goûte le silence et pénétré des sentiments qui sont là contenus, en cette seconde, je frappe.

Ma mère reconnut immédiatement ma voix et lança un cri.

Une minute après toute la maisonnée pleurait. Moi aussi, bien sûr, quoique cette faiblesse ne me parût pas conforme à mon image de combattant endurci.

Il fut convenu que j'attendrais le matin pour aller surprendre ma grand-mère barricadée dans sa maison voisine, on craignait qu'elle eût peur.

Et la nuit se passa à raconter nos histoires. Depuis mon départ, ma mère et ma sœur étaient entrées dans un réseau. La Gestapo s'en était occupé et le patron direct de ma sœur avait été pris. Mère et fille, munies d'une valise, avaient quitté l'appartement pour changer d'hôtel tous les soirs. Il paraît que le tourisme itinérant n'était pas facile à l'époque. Les hôteliers posaient beaucoup de questions et la plupart n'avait pas le cœur très haut placé. Le malheureux garçon avait été condamné à mort et fusillé. Une deuxième fois les Allemands frappèrent et le nouveau responsable fut pris. Le jeune homme qui n'avait pas froid aux yeux s'était évadé de la rue des Saussaies et, après avoir traversé Paris en chaussettes, sonnait au petit matin chez ma mère qui ignorait son arrestation et crut qu'il s'agissait de la Gestapo.

Toute l'équipe disparut à nouveau de la circulation. Après un invraisemblable circuit, l'évadé fut finalement caché dans la maison même où j'écoutais ce récit. Là, il ne devait être vu de personne et chaque matin pendant plusieurs semaines ma mère, qui habitait la ville, parcourait les cinq kilomètres à bicyclette pour... cultiver son potager. Rien que cela eût dû alerter toutes les polices car l'auteur de mes jours ne s'est jamais intéressée, ni de près ni de loin, à quelque plan de poireau ou de carotte que ce soit. Peut-être certains voisins qui s'arrêtaient sur la route et la voyaient courbée sur ses plantations, pensaient-ils que l'appel de Pétain pour le retour à la terre avait eu de l'effet sur elle, mais alors c'est qu'ils la connaissaient mal.

Chaque matin donc, elle se mettait à bêcher consciencieusement après avoir ouvert la maison et permis ainsi à l'hôte clandestin de respirer. Le malheureux garçon ne sortit pas une fois. A l'heure du déjeuner, ma mère s'enfermait pour partager son repas avec lui. Ils parlaient. Elle apportait des nouvelles, il s'informait de l'état d'avancement de ses faux papiers. L'idée était de le faire s'évader par l'Espagne mais il devait atteindre la frontière et les contrôles devenaient de plus en plus fréquents et minutieux.

J'appris qu'il avait fumé ma réserve de cigarettes, lu mes livres ainsi que les lettres sentimentales qui s'y trouvaient cachées, et que mes vêtements s'étaient révélés, après retouches sommaires, tout à fait à sa taille. Hélas, il manquait un manteau !



Les fameux papiers enfin arrivés alors que le potager commençait à prendre forme et que les mains de ma mère étaient pleines d'ampoules, il partit. Depuis, on était sans nouvelles et l'on me demandait si je l'avais vu arriver à Londres.

Voici ce qui lui était advenu : aux environs de Toulouse, repéré dans le train par une patrouille en raison de son âge — pourquoi ne travaillait-il pas en Allemagne ? — on le fouilla et l'on découvrit que deux trous, à l'intérieur de son manteau, avaient été réparés. La Gestapo qui l'avait arrêté à Paris, lui avait en effet mis les menottes en lui laissant les mains dans ses poches. Il avait donc fallu en couper l'intérieur. Cette pratique était connue des policiers du train et ils emmenèrent le malheureux garçon. Bien que sérieusement malmené, il eut la force de s'en tenir à son explication : il voulait échapper au service du travail obligatoire ; quant au manteau, il l'avait acheté d'occasion. Dieu merci, la coordination avec les services de Paris étant mauvaise, le lien ne se fit pas entre le résistant évadé et le quelconque réfractaire qu'il paraissait. Toutefois, l'affaire ne parut pas si simple aux Allemands et, à titre de précaution, ils envoyèrent le courageux garçon en déportation. Par bonheur, il devait en revenir.

Un jour, ma mère reçut la visite d'un de mes camarades de classe, fils d'un célèbre metteur en scène et d'une non moins célèbre actrice. C'était un magnifique jeune homme, gentil et droit, doté de tous les talents et dont l'avenir ne pouvait être que brillant. Il était choqué par l'attitude de sa mère qui rencontrait beaucoup trop d'Allemands au-delà des murs de son théâtre. Il voulait me rejoindre et arrivait naïvement avec la montre en or de son père dont il estimait qu'elle permettrait de résoudre tous les problèmes. On lui fit garder ce précieux souvenir et l'on s'employa à lui trouver des papiers, une filière, etc. Mais l'infortuné avait jeté ses projets en défi à la tête de sa mère et celle-ci le fit rechercher par ses amis bien placés. Bref, il fut arrêté à quelques kilomètres de la frontière et aussitôt identifié. Bénéficiant d'un régime de faveur, il eut droit à l'usine en Allemagne plutôt qu'au camp de concentration. Un bombardement prit sa vie et toutes les belles promesses qu'elle portait. Sa mère a-t-elle depuis retrouvé le sommeil ?

Au cours de cette nuit de rétrospective, je m'enquis du sort des exemplaires de mes premiers tracts soigneusement cachés sous le toit du four à pain. Ils avaient été détruits quelques semaines auparavant, juste quelques semaines, après le passage des Allemands. Car il y avait eu cela aussi.

Dénonciation ou résultat d'une longue enquête, il fut impossible de le savoir. Quoi qu'il en soit, un camion bourré de soldats casqués et armés investit un jour la maison de notre chère voisine. Ils sont à ma recherche et mettent tout sens dessus-dessous. Puis ils s'aperçoivent qu'ils ont fait erreur sur la maison, réembarquent, et se dirigent vers la propriété suivante où, le cœur battant, ma mère et mes sœurs, prévenues par une voisine, les attendent. Le lourd véhicule, hérissé de fusils, franchit le portail et s'arrête sur la terrasse. Un gradé descend, regarde autour de lui, jette un coup d'œil à sa montre puis change d'avis, et donne le signal du retour à la caserne. Le camion manœuvre et s'en va. Il est midi, l'heure de la soupe !

La maisonnée, convaincue qu'ils reviendront, fait disparaître tout ce qui peut rappeler mon existence et naturellement vide le grenier des tracts cachés sous des bottes de paille. C'est ainsi que furent détruits mes premiers écrits politiques, jetés au feu et partis en fumée. Élémentaire prudence mais grande perte... pour moi. J'aimerais les détenir encore pour les lire et en sourire, et aussi, j'aurais aimé pouvoir placer ces originaux sous le nez du monsieur qui s'en prétendait l'auteur.

Après la visite des Allemands, une dizaine de jours se passèrent dans l'attente et aux aguets de chaque bruit de moteur. Un matin débarqua une bande de miliciens envoyés là par leurs maîtres. Ces pillards firent main basse sur tout ce qui leur plaisait, sans souci de justifier ces vols purs et simples par un rapport quelconque avec le mauvais garçon qu'ils prétendaient rechercher. Ils repartirent leurs voitures pleines.

L'aube vint vite et ma sœur me précéda chez ma grand-mère pour la préparer et lui éviter une trop grande émotion. Je remis mon battle-dress pour qu'elle me voie dans toute ma splendeur. A la nouvelle de mon retour elle ne dit rien, paraît-il, mais ses vieilles mains maigres et tachées de roux se mirent à trembler. Elles tremblaient encore quand elles se posèrent sur moi pour s'assurer que j'étais bien là.

En reprenant mon récit pour elle seule, je considérais le papier à fleurs, les rideaux que j'avais toujours vus là.

L'histoire voulait que le dessin de la maison ait été dû au crayon de mon grand-père. Ce n'était pas une réussite mais le jeune couple y avait consacré ses économies et beaucoup d'efforts. C'est sur la terrasse qu'ils avaient appris la mort de leur fils tué à Verdun, à ce portail que ma mère attendait le facteur et les lettres de son fiancé, dans le bureau du rez-de-chaussée que le maire de Brive était venu annoncer l'accident de l'avion de mon père.

J'avais six ans quand, par une belle après-midi de septembre, nous étions tous descendus dans la plaine et, très excités, nous avons participé aux préparatifs de l'atterrissage. Pour la première fois, un appareil de ligne devait se poser sur ce terrain ; la municipalité était présente, avec fanfare et photographes : c'était mon père qu'un équipage de ses lignes amenait de Strasbourg. Le temps était merveilleux et nous gambadions dans l'herbe. Les draps piquetés dans le sol étaient en place, quelqu'un se tenait près d'un feu pour l'allumer et jeter de la paille dessus. Il fallait, paraît-il, faire de la fumée pour indiquer la direction du vent. Je ne comprenais pas, moi qui n'avais pas besoin de tout ça pour me mouiller le doigt et découvrir que le vent venait de là pour aller là.

L'heure prévue pour l'arrivée était depuis longtemps passée. Les officiels s'agitaient. Des voitures partaient, on allait téléphoner. On nous ramena alors que le soleil disparaissait et on nous coucha précipitamment. En écartant le rideau de ma porte vitrée, je vis au plus profond de la nuit ma grand-mère et ma mère embrassées, immobiles. Des automobiles arrivaient, manœuvraient...

Je ne compris que le lendemain qu'un drame s'était abattu sur nous.

L'avion s'était écrasé au décollage de Toul. Mon grand-père et ma mère partirent. Un triste hiver commençait. Pour ma mère, une longue lutte.

Ma grand-mère et moi nous nous regardions et tout cela était présent dans ses yeux et dans les miens. Ils avaient beaucoup pleuré, ces yeux qui, paraît-il, avaient été les plus beaux du monde. Ils étaient noirs et profonds, fatigués d'avoir vu tant de malheurs et tant de peines. Mais en ce moment, ils brillaient de joie.

Alors que je la quittai pour la laisser s'habiller, elle me fit approcher et tout bas, mais nous étions seuls, la vieille républicaine intransigeante et libérale me demanda avec un air malicieux

— Ton général de Gaulle, est-ce qu'il n'est pas un peu trop pour les curés ?

Pendant que chacun fait sa toilette, je redécouvre les lieux auxquels, de loin, j'ai si souvent pensé. Dans le garage, je tombe sur ma bicyclette. Ce n'est plus qu'un squelette, les roues ont disparu, les câbles et les sacoches pendent comme des lambeaux et la chaîne traîne lamentablement. Sous un amas de cageots, voici la vieille Ford. Cette automobile a été achetée par mon grand-père juste après la grande guerre, c'est ce qu'on appelait : une araignée. Elle est longtemps demeurée juchée sur des cales jusqu'au jour où ma mère décida de lui redonner vie et, pendant tous les étés d'avant 1939, cette honorable ancêtre était devenue la principale attraction de nos vacances. Ma mère lui avait fait parcourir toute la France et notre équipage récoltait partout la sympathie. C'est aux commandes de cette incroyable machine que j'avais passé mon permis de conduire à la stupéfaction de l'examineur qui cherchait vainement un levier de changement de vitesses et ne trouvait pas l'accélérateur. La voiture serait-elle jamais remise en route ? Avec elle, retrouverions-nous notre jeunesse ?

La porte du petit bâtiment du four à pain, ma chambre, grince comme toujours. La reproduction des peupliers de Cézanne est là, la gravure sur bois polonaise et les pipes sont à leur place. Je me suis assis. Combien de rêves se sont envolés de ce fauteuil. Vacances après vacances, j'imaginai l'avenir : je me voyais successivement bachelier, étudiant puis diplomate... que reste-t-il de ces sages perspectives ? Aurais-je le courage de retourner sur les bancs d'une école ? Le jeune homme qui lisait Virginia Woolf avec des battements de cœur me paraît bien lointain. D'autres émotions, plus brutales, sont passées. Que vais-je devenir ?

C'est justement de l'avenir que l'on me parle au petit déjeuner. Déjà ! La famille aussi attend de grands changements de la Libération : un élan national va balayer tout le mauvais. Ma récente expérience des manœuvres et intrigues m'a rendu un peu sceptique. Je ne participe pas à l'enthousiasme ambiant et suis aussitôt qualifié de mou et de militaire qui ne voit pas plus loin que sa bataille. Il faut dire que c'est la première fois depuis des mois que la famille respire. Les Allemands ne sont plus là, les miliciens ont disparu et, bien vivant, j'ai repris ma place à table. Aussi les limites du raisonnable sont-elles rapidement franchies et nous en sommes aux conseils à donner à de Gaulle avant que le détestable breuvage qui nous sert de café soit froid.

J'écoute sans intervenir. Comme je me sens étranger à ces discussions et à ces spéculations sans fin. J'ai l'impression que cette cellule très unie — et combien idéaliste ! — est liée, malgré tout, par d'innombrables fils à d'innombrables bagages,

qu'elle traîne, malgré ses aspirations, une masse d'idées toutes faites et de principes étroits. Le milieu, dès le retour du fils, recommence à tisser autour de lui sa toile.

Mais le bruit a couru d'un événement et les gens du village voisin ainsi que les parents viennent aux nouvelles. Les trois coteaux qui se suivent sont occupés par des maisons de cousins et de cousines ; deux générations plus tôt, les frères et sœurs avaient en effet décidé de construire les uns près des autres. Touchantes retrouvailles ! La cohorte des jeunes filles intimidées par l'uniforme, hésite à m'embrasser ; les garçons veulent voir mon pistolet. Ma tante prévenue dévale la côte sur une vieille bicyclette pour me demander des nouvelles de son fils, et c'est ainsi que j'apprends que mon compagnon du 11 novembre 1940 a lui aussi traversé les Pyrénées. Aucune nouvelle n'est parvenue. Je ne sais rien de lui.

Ma mère, qui a parfois effarouché par sa rigueur et son intransigeance, savoure discrètement son triomphe. Les hommes du hameau voisin m'appellent « mon lieutenant » et leurs femmes apporteront tout à l'heure des fruits et des volailles.

Vers la ville, je repars à pied accompagné d'une joyeuse suite. En descendant des collines, on me décrit le grand parachutage du 14 juillet, le ciel obscurci par les avions, le bruit assourdissant des centaines de moteurs, et les corolles bleues, blanches et rouges qui descendaient lentement. Quelle émotion ! On me narre aussi comment le soir de la libération de la ville, la grande masse sombre entre les collines, sortant de quatre années d'obscurité, avait subitement repris vie, comment une première lumière était apparue, une autre, puis dix mille, comment ces lumières scintillantes étaient plus éblouissantes que la plus belle des aurores. De récit en récit, la route paraît courte.

Pour le retour, j'ai besoin de carburant et décide d'aller en quérir à l'hôtel de ville. Le maire, vieil ami qui, écarté par Vichy, a repris sa place d'autorité, n'en revient pas de me voir là, en cette tenue, et comprend enfin les mystères qui planaient autour de moi. Il improvise aussitôt un vibrant hommage qui associe tous mes ascendants depuis trois générations à la lutte pour la liberté ; il veut organiser un banquet pour le soir même et commence à rédiger une proclamation qui sera lue par le tambour de ville. Je suis très touché mais m'emploie à le calmer et lui annonce mon départ immédiat si toutefois il peut me donner un peu d'essence. Ce brave homme met à ma disposition tout ce que je veux, à l'exception, justement, d'essence dont il n'a pas une goutte... mais il y a certainement une réserve à la sous-préfecture et il se propose de m'y accompagner. Je le remercie, craignant qu'il ne transforme ce simple déplacement en manifestation. J'irai seul.

C'est la première fois que j'entre à la sous-préfecture. Je ne sais pas même où se trouve la porte. Le gendarme de garde ouvre des yeux ronds ; le sous-préfet est dans son appartement ; il ne reçoit que sur rendez-vous, etc.

- Allez vite me le chercher, maréchal des logis, dis-je d'un ton ferme. C'est le lieutenant Lamballe des Forces Françaises Libres.

— A vos ordres, mon lieutenant, me lance le gendarme en claquant les talons.

J'entends des pas précipités au-dessus de moi, des portes qui s'ouvrent et se ferment. Revient le gendarme qui me fait entrer dans un grand bureau sombre et

austère. Soudain apparaît l'ex-représentant du régime de Vichy. Curieuse situation pour lui comme pour moi. Mais j'ai appris qu'il avait fait beaucoup en faveur de la résistance lors des pourparlers pour la reddition de la garnison allemande. Je le salue.

Quant à lui, il s'interroge sûrement sur la raison de ma présence et sur la contenance à observer. Suis-je chargé d'une mission officielle ? Laquelle ?

L'homme est petit avec un visage carré et intelligent, il prend son souffle.

— Enfin, lance-t-il, enfin ! J'attends ce jour depuis si longtemps ! Vous êtes la manifestation physique de notre liberté retrouvée. Permettez-moi de vous serrer la main. On vous a vu en ville hier au soir, enchaîne-t-il sans me laisser le temps d'intervenir, vos ancêtres et votre famille peuvent être fiers, etc.

Et ce bon orateur de se lancer dans une improvisation qui aurait arraché des larmes à un tribunal nazi. Voilà un homme qui connaît son métier. Toutefois, j'estime qu'il en fait un peu trop. Quelle attitude prendre ? Certes, ce n'est pas à moi de juger.

Le voilà qui me parle d'organiser une cérémonie aux monuments aux morts : « Je vous accompagnerai... »

Parvenant enfin à prendre la parole, je lui dis que je dois repartir le soir même et que je ne suis venu le voir que dans le but d'obtenir quelques litres d'essence.

Un certain soulagement se peint sur son visage et dans un flot d'amabilités, il me donne ce dont j'ai besoin et au-delà.

Ce fonctionnaire excellent a fait une très belle carrière et nos voies se sont croisées ensuite à plusieurs reprises. A chaque rencontre, je ne pouvais m'empêcher de penser à notre entrevue de l'été de 1944 et au caractère extraordinaire de la circonstance.

Albert est exact au rendez-vous. Finalement, il avait couché en ville et n'avait pu gagner le terme de son voyage que le matin même. La cour de la ferme isolée où se cachaient ses parents était déserte. Soudain, par une fenêtre ouverte du rez-de-chaussée, il avait aperçu sa sœur qui se coiffait. Celle-ci ne l'avait pas tout de suite reconnu dans ce militaire qui la fixait, elle gardait le souvenir d'un garçon un peu gros et nonchalant et elle voyait un homme tendu et presque maigre. Puis elle avait lancé son nom comme un cri de victoire ! Albert ! Dans l'embrassade générale, Albert s'était laissé aller, de ses grosses chaussures, à écraser le pied nu de sa mère et s'était étonné de n'avoir pas reçu en échange une bonne claque. Il y avait donc quelque chose de changé.

Au moment de me quitter, ma mère en m'embrassant me dit : « Sois prudent ! » Me revint alors cette histoire racontée en Angleterre de la maman d'un pilote qui dit à son fils à la dernière minute de la permission : « Sois prudent, mon chéri, ne vole pas trop haut ni trop vite ! »

Je laissai l'univers familial avec un certain soulagement. Celui d'avoir échappé à un piège d'affection et de contrainte. J'étais heureux que tout fût en ordre et fier de ce qu'ils avaient fait, mais effrayé aussi par tous les petits problèmes pratiques et matériels qui les accompagnaient. Depuis deux années nous vivions pour une idée et avions réussi à faire passer au dernier plan les difficultés du quotidien ; depuis

plusieurs semaines nous étions plongés dans une action pure, désincarnée, détachée de toute règle, et voilà qu'avec les nôtres, nous retrouvions les mille servitudes inhérentes à la vie de chaque jour. Nous avons eu beaucoup de chance d'avoir pu nous soustraire à ces contingences alors qu'il leur avait fallu les affronter avant même de pouvoir lutter pour une grande cause, ce qu'ils avaient fait par surcroît.

Albert de son côté avait été frappé de retrouver son père, sa mère et sa sœur confinés dans une misérable chambre d'une pauvre ferme perdue. De cachette en cachette leur fuite durait ainsi depuis plus de vingt mois.

Du jour de notre évasion de France, en effet, d'autres s'étaient constamment occupés de nous nourrir, de nous vêtir — plus ou moins bien il est vrai — et d'arrêter l'emploi de notre temps. Nous convînmes que la meilleure part nous était revenue.

A notre retour au Blanc nous trouvâmes la situation inchangée.

Puis, un beau matin, un capitaine à particule débarqua d'Alger pour prendre le commandement de l'arrondissement. Nous le reçûmes très poliment et lui expliquâmes la situation. Guy vint nous voir aussitôt pour nous faire savoir qu'il était bien résolu à rester le patron et que le nouveau venu aurait le plus grand intérêt à limiter sa mission aux contacts avec les associations d'anciens de 14-18.

En pensée, notre équipe était déjà partie. En effet, après avoir réussi à rétablir la liaison avec notre maison mère, nous avons reçu l'ordre de revenir à notre point de départ, C'est-à-dire de regagner Londres. Nous attendions la liaison aérienne promise.

Léo passait de temps en temps à l'hôtel et, installés à la terrasse, nous buvions un verre avec lui. Ayant un peu d'expérience politique, il était plus conscient que Guy de l'étrangeté de la situation. Au fond, il pensait que Guy avait été maladroit et qu'il eût mieux valu nous garder, mais Guy nourrissait des complexes à notre égard. Il craignait sans doute notre emprise sur ses hommes et n'était pas sûr d'avoir en toute occasion le dernier mot. Et puis, il y avait les ordres reçus. Nous affrontions, Guy comme nous, la discipline aveugle du parti. Oui, Guy comme nous, lui qui plus tard en arriva, par fidélité à ses idées dont la simplicité ne s'accommodait pas des manœuvres politiques, lui qui en arriva à rompre avec ses camarades...

— Tu vois, me dit Léo un soir qu'il était en veine de confiance, la guerre, la libération par le peuple, c'est une grande chance pour nous communistes. Nous ne devons pas la laisser passer.

Albert, qui fumait tranquillement les pieds sur les bacs en bois des fusains du café, lui demanda

— Tu y crois au communisme, toi ?

— Bien sûr, répondit vivement Léo.

— Non, pas « bien sûr », c'est trop vite dit. Tu penses vraiment que personne n'exploitera plus personne et que les hommes seront plus heureux ? On n'est pas forcément contre, ajouta Albert, mais c'est difficile à croire.

Léo comprit que c'était sérieux et réfléchit. Après un long moment il répondit

— Comme tous les systèmes le communisme a des défauts et du temps sera nécessaire pour le mettre au point. Après tout, ce n'est peut-être pas le meilleur

système, mais celui que nous subissons actuellement est mauvais, un autre ne peut pas être pire. La première étape est de démolir ce qui est, c'est une espèce de cadre de fer dont on ne peut pas sortir. Les mêmes détiennent les journaux, commandent l'armée, font les lois, dirigent les usines, on n'en sort pas. Un bouleversement, un vrai, est nécessaire.

— Le grand soir ? dis-je.

— On n'en veut justement pas, du grand soir, on aimerait mieux que ça soit naturel. La défaite des bourgeois, parce que 40 c'est la défaite du régime bourgeois, c'est une occasion et puis notre parti a joué le plus grand rôle dans la résistance, nos fusillés...

— Ecoute, l'interrompis-je, ça, c'est de la propagande. Tu sais comme moi que les communistes ne sont entrés dans la bataille qu'après l'agression d'Hitler sur la Russie.

Aux protestations de Léo, je répliquai : « En 1940, en prison, à la Santé, j'ai rencontré des communistes mais ils étaient là arrêtés par la IIIe République, pour avoir refusé de prendre les armes contre Hitler. C'est un fait. Les Allemands ne les avaient d'ailleurs pas fait libérer. Et puis, tu oublies de Gaulle ! »

— Non, il a joué son rôle, mais la masse de la résistance, c'est nous.

Je discutai âprement là-dessus mais Léo me démontra que la vérité n'avait guère d'importance la réalité qui comptait c'était le sentiment de culpabilité de la bourgeoisie et ceux qui voulaient que ça change devaient en profiter.

— Je vous parle comme je le fais parce que vous êtes des copains. Les hommes ont besoin d'espoir ajouta-t-il, le communisme porte un espoir, il n'est pas parfait, on s'en fout, pour nous c'est un moyen. Après on pourra reconstruire comme on voudra.

— Vous ne ferez peut-être pas ce que vous voudrez si ce sont les popoff qui commandent !

T'inquiète pas, affirma Léo, on ne se laissera pas faire.

— On dit ça ! observa Albert.

D'accord, reconnut-il, on aura peut-être du mal. Justement, pour ça nous avons besoin de types comme vous, instruits et qu'on connaît.

— Pour être avec vous, il faudrait y croire, répondis-je, et j'ai peur de ne pas partager ton enthousiasme.

— Alors, à quoi croyez-vous ?

Là nous étions pris, Albert et moi. En vérité, dans le domaine politique, nous ne croyions en rien de précis. Nous étions lancés dans la bagarre parce que nous nous étions sentis personnellement insultés par la présence des Allemands, nous voulions recouvrer notre liberté, celle de choisir ; et aussi par amour-propre, parce que, à dix-huit ans, il n'est pas honorable d'être un battu. Pour le reste, nous étions des républicains convaincus, nous constations avec déplaisir que la IIIe du nom n'avait pas été brillante, mais pour ce qui était de l'améliorer, de la rendre plus juste et efficace, à dire vrai, nous ne savions pas comment nous y prendre.

Nous avons été confrontés avec le problème de l'homme face à son temps. Il nous préoccupait vraiment, nous ne cherchions pas à l'éluider. La foi des communistes en Espagne, en France, nous avait touchés et nous l'admirions. Mais nous pensions que ces hommes courageux, groupés en ce qui était alors la plus grande force politique organisée, étaient, hélas ! dupés, et que, d'après ce que nous savions, rien ne ressemblait plus à l'hitlérisme que le stalinisme.

Nous attendions de voir et Léo savait que nous étions disponibles mais ce soir-là nous ne pensions qu'à notre prochain départ. Un avion était annoncé pour le lendemain et nous nous préparions à monter, pour la troisième fois, au terrain avec armes et bagages.

Léo nous quitta sur de gentilles paroles. Je ne le revis jamais. C'était un être droit et sincère. Est-il toujours communiste ?

Guy ne vint pas nous dire au revoir, et pourtant, lui, je le retrouvai peu d'années plus tard. Il avait rompu avec son parti et m'apporta alors son aide pour organiser des réunions au bénéfice d'une formation dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle n'allait pas dans le sens de ses anciennes convictions.

Vingt ans après nos mémorables exploits, Marc, venu des Etats-Unis où il habitait, me rendit visite à Châteauroux et avec Guy, tous les trois, nous déposâmes une croix de Lorraine tricolore au pied du monument aux morts.

Guy est mort alors que j'étais loin de France, et il me fut impossible d'assister à son enterrement. Malgré tous mes efforts, je n'avais pu lui obtenir la Légion d'honneur parce qu'il avait été un jour condamné pour avoir traité un gendarme de « sale planqué » et que, dans le pays, on ne lui pardonnait rien. Pensez donc, il avait fait trembler les familles les plus renommées

Le lendemain de notre entretien avec Léo notre avion était enfin venu, c'était un Lockheed Hudson. En signe d'amitié nous offrîmes à l'équipage canadien un magnum de cognac, prise de guerre sur les Allemands. Avec nous, nous emmenions notre capitaine à particule, écœuré.

Dès le sommet des arbres franchi, la bouteille circula de bouche en bouche, et nous, les passagers, nous prîmes part à la baisse du niveau du liquide avec inquiétude. Après le franchissement de la Seine, l'atmosphère fut à l'héroïsme et le mitrailleur debout dans sa tourelle s'agitait à la recherche d'un objectif. Le pilote nous descendit au ras des toits et prit les routes en enfilade appelant les véhicules allemands comme une fermière à la recherche de sa volaille. Le navigateur dormait sur sa table et nous nous cramponnions parce que certaines toitures sont plus hautes que d'autres et que le pilote prenait visiblement plaisir à cette partie de saute-mouton. Marc me fit remarquer que ça suffisait comme ça, qu'il avait survécu aux excentricités de Guy au volant de sa traction, aux intentions inamicales des Allemands, et qu'en conséquence il n'entendait pas finir ses jours à cause d'une bouteille de mauvais cognac.

Albert essayait d'expliquer au virtuose qui tenait le manche qu'on était contents d'en sortir et qu'il ne fallait pas briser le cœur des jolies personnes qui nous attendaient en Angleterre. Le lieutenant canadien éclatait de rire, envoyait de



formidables bourrades à notre ami et fonçait sur une charrette à chevaux pour s'assurer qu'il ne s'agissait pas d'un char Tigre camouflé.

Plusieurs convois tombèrent dans le collimateur de notre gars de la tourelle qui lâchait ses bandes dans un bruit infernal et trépignait en jurant comme un perdu. De lui, nous n'apercevions que les jambes mais par la position des pieds, posés au sol ou donnant de grands coups dans le vide, nous savions s'il avait touché ou non son objectif.

Soudain, nous débouchâmes sur la mer et l'appareil suivit une falaise qui se trouvait... sur notre gauche. J'estimai la chose bizarre et me concertai avec ce qui restait de mes camarades à moitié malades à la vue de notre capitaine vomissant dans son élégante serviette de cuir. L'étrangeté du phénomène ne leur échappait nullement et notre stupéfaction connut son comble quand nous vîmes défiler, toujours sur notre gauche, l'arche d'Etretat et la fameuse aiguille. Nous volions plein sud !

Marc réveilla le navigateur et nous fîmes part au pilote de notre étonnement. Après un vaste virage nous grimpâmes à la hauteur des nuages et « Georges » se chargea du reste. Georges était le pilote automatique et il nous inspira aussitôt une plus grande confiance que le sympathique bipède qui se relaxait maintenant étendu sur son siège, un gros cigare allemand en bouche. L'appareil reprit une certaine stabilité, il était temps, mon estomac avait atteint les limites de son élasticité.

Nous vîmes apparaître les barrages de saucisses avec plaisir et une demi-heure plus tard nous reprenions contact avec le sol britannique.

Notre équipage nous assura qu'il garderait un souvenir inoubliable de cette « partie de chasse ». Nous répondîmes, sans mentir, que de notre côté, ce voyage resterait dans nos mémoires.

Une voiture militaire nous mena à l'hôtel dont nous étions partis, si angoissés, quelques semaines plus tôt. Naturellement rien n'avait changé et le gentleman en jaquette de la réception, après avoir considéré par-dessus ses lunettes nos uniformes défraîchis et les trophées allemands qui dépassaient de nos sacs, crut convenable de nous demander, sur son ton le plus cérémonieux, si nous avions fait un plaisant voyage.

## IV

Londres à cette époque vivait intensément. On y recevait de temps en temps une bombe volante sur la tête mais le grand chic consistait à ne pas s'en apercevoir.

Au sortir de nos bureaux, un matin, alors que le commandant m'emmène déjeuner, l'alerte générale sonne, puis les sirènes du quartier et le VI arrive au-dessus de notre tête. Naturellement la conversation continue et nous jouons à y consacrer toute notre attention. Nous percevons le sifflement de la chute de l'engin, signe qu'il nous arrive juste dessus, mais nous n'hésitons pas à aborder l'important sujet de la pluie et du beau temps. L'explosion à cinquante mètres nous fait vaciller et nous recouvre de poussière. En buvant au premier « pub » venu un whisky réparateur, nous tombons d'accord pour déclarer : primo que des Anglais n'auraient pas fait mieux quant au flegme, secundo que nous sommes de fieffés idiots de risquer ainsi l'existence de deux officiers des plus distingués.

La grande ville est le carrefour et l'attraction de tous les soldats du monde libre. Les Américains boivent avec les Australiens et les Polonais discutent à coups de poings avec les Tahitiens.

Nous rencontrons des officiers des divisions aéroportées qui ont fait le débarquement et ceux qui s'entraînent pour les prochaines opérations.

Nous recevons quelques félicitations, notre manœuvre aurait été l'une des mieux réussies, et l'on nous donne à titre provisoire — un galon supplémentaire. Ensuite, il nous est demandé d'aller au plus vite encadrer les éléments des Forces Françaises de l'Intérieur qui sont chargées de nettoyer les derniers réduits allemands de Saint-Nazaire et de Royan.

Ce n'est pas très exaltant. Naturellement nous préférerions être envoyés là où ça bouge, mais nos patrons insistent tellement, nous promettent qu'il ne s'agit que de quelques semaines, et nous démontrent avec tant de conviction le caractère catastrophique d'une éventuelle irruption des garnisons ennemies sur les voies de communications des Alliés que, finalement, notre trio malgré sa déception accepte.

Nous choisissons de franchir le Channel en bateau, ce qui nous vaudra un passage par Paris.

Pour nous, pour moi surtout, il n'y aura de libération que lorsque je constaterai de mes yeux que ma ville a retrouvé sa charmante insouciance de belle dame évaporée.

Avant de repartir, nous complétons notre équipement. Nous ne sommes plus des bleus, nous revenons du continent et notre attitude s'en ressent. Les vendeuses des magasins comprennent très bien à qui elles ont affaire mais je ne suis pas sûr que les officiers des états-majors rencontrés dans les hôtels et les clubs apprécient de la même façon notre air vainqueur. Albert se remonte un trousseau et nous faisons l'achat de vestes de daim sur lesquelles nos deux galons blancs tout neufs font un effet saisissant. Cette tenue hautement fantaisiste est loin d'être réglementaire mais,

pas plus qu'à Montgomery qui reçoit le roi en pull-over, personne n'osera jamais nous faire la moindre remontrance.

C'est à Petersfield, dans la maison de repos des marins de la France Libre, que nous allons passer trois jours. La bonne Mme Maze nous reçoit comme ses fils et s'occupe aussitôt de nos affaires qui sont en piètre état. La gardienne lave et nettoie sans reprendre haleine et en me remettant le tout, me tend une petite pastille tombée d'une poche. Avec son fort accent du sud, elle m'explique que son petit garçon a trouvé ce bonbon par terre alors qu'elle brossait mon battle-dress et que, par discrétion, elle n'a pas voulu qu'il le mange. Je suis saisi de stupeur : c'est le cachet de cyanure enrobé de caoutchouc qui m'a été remis pour le cas où j'aurais estimé souhaitable de me supprimer dans les meilleurs délais. « En trois secondes, c'est fini », nous avait-il été garanti. Je viens de passer à un doigt d'un grand malheur. Impardonnable oubli de ma part, miracle pour le petit garçon. Quand la parole me revient, j'explique à sa mère que l'honnêteté paie contrairement à ce que l'on affirme couramment et qu'elle vient de sauver son enfant. Elle se trouve mal. Madame Maze accourue a beaucoup de difficultés à nous remettre tous deux en état. Le soir, le petit garçon ne comprendra pas pourquoi je lui apporte un gigantesque paquet de bonbons, garanti pur sucre. C'était la moindre des choses.

\*\*\*

Nous repartons cette fois détendus et sans appréhension.

C'est à Portsmouth que nous montons tous les trois sur un gros bâtiment de débarquement, un LST, dont l'équipage est américain.

A quelques encâblures de l'île de Wight nous jetons l'ancre et attendons. Un officier nous propose d'aller à terre visiter un minuscule port que nous devinons de loin, derrière un rideau de pluie. Une demi-heure après nous sommes installés dans le plus petit et le plus vieux « pub » qu'on puisse imaginer. Le patron n'est guère plus jeune que la façade en bois sculpté et son visage pourrait, sans étonner, terminer l'une des poutres qui font saillie. Un peu de peinture marron et il resterait là, avec ses profondes rides, pour l'éternité. Les murs sont recouverts de bois et l'inévitable jeu de fléchettes est présent ainsi que le plateau d'acajou étalonné sur lequel, avec l'ongle, on pousse les pièces de un penny.

La bière est noire comme de l'encre et la mousse rappelle les flocons douteux qui flottent sur les rivières aux alentours des usines. Notre Américain nous confirme qu'il n'y a pas d'alcool à bord et que nous n'arriverons à Cherbourg que le lendemain vers midi. D'ici là, il faut tenir.

— French ? interroge le vieux patron.

Il me raconte qu'en 1942 une barque de pêche désemparée est venue s'échouer sur la côte, à cent yards de la courte jetée. A bord se trouvaient trois garçons en assez mauvais état. Ils arrivaient de Bretagne sur ce frêle esquif.

— Ils ne connaissaient pas le whisky mais ils en ont bu quand même une bonne lampée. Ils ont juré que ça réchauffait aussi bien que le cognac, m'affirme le connaisseur qui raconte l'histoire.

Il nous montre le souvenir que lui a donné l'un des french boys : c'est un couteau de poche en bois, un Opinel dont la lame est concave à force d'avoir été aiguisée. Le vieux insiste pour nous offrir sa tournée, on ne peut refuser. C'est à nous ensuite de remercier de l'hospitalité et comme l'Américain ne veut pas se trouver en reste...

Nous sortons. Il pleut toujours. La pénombre du soir a succédé au gris de la pluie. Sur le quai traînent de vieilles cordes goudronnées et s'entassent des filets sur lesquels des mouettes se disputent en piaillant. Tout est mouillé. C'est là que nous disons au revoir à l'Angleterre. Le décor convient à cet instant solennel : une île, un port, l'eau du ciel mêlée à celle de la mer. C'est avec émotion que Marc cherche les mots qui conviendraient, les phrases à la hauteur de la circonstance, enfin il écarte les bras, fait face à la terre d'asile, au foyer qui nous a recueilli symbolisé par le bistrot, prend du champ pour lancer sa déclaration, recule d'un pas et sur le point de lancer sa formule historique... tombe dans l'eau du port et disparaît. Une grosse bulle alcoolisée éclate à la surface.

Le lendemain, après une traversée agitée, nous entrons en rade de Cherbourg. Le plus rapide moyen de regagner Paris est l'embarquement à bord de l'un des convois qui, nuit et jour, sans arrêt, acheminent munitions, vivres et essence aux troupes du front déjà situées à l'est de Paris.

Nous prenons donc place dans la cabine d'un des énormes semi-remorques qui se suivent sous les grues. Quand l'un est chargé, on appelle le chauffeur dont le tour est arrivé. Je vois un gigantesque Noir se diriger vers mon véhicule. Il monte, pose son sac et sa radio portative, ne me regarde pas et met le moteur en marche.

— Hello, fis-je.

— Hello, répond-il entre deux va-et-vient de sa mâchoire occupée par une consciencieuse mastication.

Après cette chaleureuse prise de contact le convoi s'élance sur la *red ball road*, la route à sens unique qui traverse la France.

Tous les cent ou cent cinquante kilomètres, il y a une gare. C'est un champ immense sur lequel ont été aménagées des dizaines de voies de garage. Là, dirigées par une équipe d'aiguilleurs, se rangent les rames de camions. On fait les pleins des machines comme des hommes. On mange, on boit et un nouveau chauffeur prend la relève.

— Good bye !

— Good bye !

Sous la tente centrale nous dévorons des sandwichs et nous nous brûlons avec du café au lait fumant.

Un autre Noir prend le volant.

— Hello !

— Hello !

Nous sommes repartis.

Mon nouveau pilote est loquace. C'est-à-dire que, dans un premier temps, il m'interroge.

— French ? Officier ?

— Yes.

Et que, ensuite, il déclare d'une seule phrase : « Chez nous, il y a un problème pour les Noirs. »

Passionné par la perspective d'un débat enrichissant, je me saisis du sujet mais n'obtiens rien d'autre que cette laconique constatation :

— Yes Sir, il y a un problème pour les Noirs. Vous, Français, il faut que vous le sachiez.

Je ne comprendrai que plus tard pourquoi cette confiance qui n'en était pas une, ne pouvait être faite qu'à un Français et à nul autre.

Dans ce domaine de la dignité des hommes de couleur, notre pays est vraisemblablement le seul dont la voix pourrait être entendue.

Le lendemain matin, c'est Paris et un *command car* nous conduit à l'appartement familial.

Je voudrais retrouver d'un coup tout le monde et tous les décors.

Sur la place de la Concorde, sous le soleil, des chars noircis attirent l'attention. Je remonte l'avenue. Il y a peu de militaires. Sous l'Arc de Triomphe souffle toujours le même courant d'air. Le gardien que je rencontre était là le 11 novembre 1940. Il se souvient. Il me raconte l'arrivée du général de Gaulle quelques jours plus tôt, l'enthousiasme, la joie.

— Vous n'auriez pas dû manquer ça, me dit-il.

Je lui réponds que je regrette d'avoir été retenu par d'autres occupations.

L'air est léger. L'ombre a été chassée. Voici en plein été le plus beau des printemps. Quel bonheur !

\*\*

Notre passage est rapide et c'est à Nantes, deux jours plus tard, que nous recevons les ordres du général commandant la région. Nous devons rejoindre au plus vite un colonel d'aviation responsable du secteur sud de la Loire. Le malheureux ne dispose que d'une voiture et d'un chauffeur pour transformer des cohortes de FFI, venues d'un peu partout, en troupes régulières et empêcher à dix mille Allemands d'effectuer des sorties.

Notre bon de logement nous attribue des chambres dans l'ancien meilleur hôtel de Nantes. La ville a été durement touchée et il ne reste debout qu'une moitié de l'établissement, fort branlante. Par mégarde, alors que j'explique à Albert mon dernier plan stratégique pour contraindre Hitler à la reddition, je m'appuie à la cloison de la salle de bains.

Cette dernière, sans doute impressionnée par mon énergie verbale, s'effondre dans un grand fracas.

Monsieur, demande mon ami au téléphone, ayez l'obligeance de nous envoyer quelqu'un pour nous aider à vider la baignoire, elle vient de se remplir de briques.

Certainement, messieurs, nous est-il répondu. Nous vous envoyons la femme de chambre et sa brouette.

Notre colonel aviateur est brun, petit et vif. Il aime commander et regrettait manifestement de n'avoir personne sous ses ordres. Notre arrivée comble ses désirs.

Il a rongé son frein pendant quatre ans sans toutefois avoir eu l'idée de rejoindre la France Libre. Qu'importe, son heure de gloire est arrivé.

— Messieurs, nous ordonne-t-il avec toute la compétence et l'autorité d'un officier supérieur, faites pour le mieux.

La scène se passe dans le café-restaurant d'une minuscule bourgade où le grand chef nous a donné rendez-vous.

— Nous avons besoin d'un quartier général, trouvez ce qu'il faut. Je pars en inspection, ajoute-t-il. Que tout soit prêt à mon retour.

Le bruit du moteur à peine disparu, galvanisés par l'énergie de notre chef, nous avons déjà trouvé l'immeuble. C'est une maison inoccupée au bout du village de Bourgneuf-en-Retz où nous conduit l'aubergiste, lequel, en nous l'indiquant, s'est certainement vengé de quelque différend avec le propriétaire.

Le maire, vichyste repent, nous donne aussitôt les clefs et aidés de quelques patriotes, nous aménageons séance tenante un bureau de commandant en chef pour notre nouveau patron.

Albert, puriste, critique le mélange des styles.

Il s'insurge contre la présence d'un meuble de cuisine dans la salle des cartes ! Sur la table, nous disposons un appareil téléphonique mais celui-ci n'est branché sur aucune ligne. Il nous manque des punaises mais ce n'est pas cela qui nous fera perdre la guerre.

Après avoir secondé le colonel dans la recherche de ses troupes et recruté pour l'entourer quelques vieux capitaines dont les uniformes dégageaient la fameuse odeur de la naphthaline, nous demandons et obtenons de commander les unités que nous venons, sur le papier, de constituer. La mienne est stationnée dans l'île de Noirmoutier. J'y arrive de nuit et trouve, non sans mal, la villa où réside l'état-major du bataillon. Le commandant n'est pas là, mais je suis reçu par un groupe de jeunes, dont plusieurs filles, qui à la lueur des bougies chantent des airs scouts. Ma venue surprend ces charmants amateurs et je vais dérouler mon sac de couchage dans une pièce du second qui sent le sapin verni et les vacances au bord de la mer.

Je constate le lendemain que le désordre et l'improvisation sont encore plus grands ici que dans le maquis. Les volontaires venant d'un peu partout ont été groupés au hasard, les désignations de leurs chefs de section se sont faites sur leur bonne mine et les quelques officiers compétents ont été affectés sans délai au ravitaillement ou au contrôle des cinq ou six véhicules hétéroclites que les responsables se sont déjà attribués. Un lieutenant, ancien réserviste d'artillerie, un certain Laroche, menuisier de son état, commandera la compagnie et je serai son adjoint.

Deux jours plus tard, nous montons « en ligne ». Avant nous, personne n'occupait la précieuse portion de chemin dont nous avons la garde. A gauche, une autre compagnie, la plage et la mer ; à droite le bataillon voisin où Marc commande un

peloton blindé, sans blindés, et derrière, en réserve, la compagnie d'Albert qui trouve aussitôt un charmant château pour se loger.

Devant notre « front » un terrain coupé, assez plat, avec des vignes ; un monticule surmonté d'un moulin à vent ; et à deux kilomètres le premier poste allemand de la garnison de Pornic.

Naturellement, tout ceci n'est pas sérieux, mais je sais que, pour l'instant, nous ne disposons de rien de mieux à moins de nous faire remplacer par les Américains. Or, on s'en doute, il n'en est pas question.

Avec mon artilleur, je m'installe donc à la Rogère dans une petite maison de retraités. Je fais dérouler des lignes téléphoniques qui marcheront quand le temps ne sera pas humide, que le vent ne soufflera pas ou qu'un troupeau ne sera pas passé par là et, suivant la règle sacro-sainte, je fais creuser des trous et poser des barbelés.

Ceci fait, il se met à pleuvoir.

Les garçons étaient pour la plupart des Vendéens, calmes, décidés et de bonne volonté. Ils jouissaient aussi d'une solide santé pour tenir malgré la boue qui ne céda la place qu'à la glace.

Entre nous et les Allemands, il y avait donc un large *no man's land* que sillonnaient nos patrouilles respectives. Nous prenions les mêmes chemins et tendions, sans succès, les mêmes embuscades. Nous connaissions aussi les mêmes bonnes caves. En effet, les fermes, pour la plupart évacuées, possédaient toutes, en ce pays du muscadet, un cellier bien garni. Sur les barriques où venaient se désaltérer les braves des deux côtés lors de leurs tournées, les uns comme les autres notaient leurs appréciations.

Trop sec, trop doux, ou : celui-ci est le meilleur.

Bien entendu, eux et nous eussions pu empoisonner les fûts, mais entre combattants convenables et normalement assoiffés ce sont là des choses qui ne se font pas.

Nos vis-à-vis étaient, en effet, convenables dans la mesure où, disposant de moyens très supérieurs aux nôtres, ils se tenaient tranquilles. Leurs troupes entraînées et aguerries eussent pu se jouer des nôtres mais j'eus vite le sentiment qu'ils ne cherchaient pas les histoires. Ils nous surveillaient très consciencieusement, sans doute du haut du moulin à vent, et regagnaient bien vite leurs lignes dès que nous sortions nous-mêmes. Ensuite, ils n'importunaient pas les agriculteurs qui travaillaient leurs champs, laissaient passer librement les frontaliers et enfin ne se livraient dans le secteur occupé à aucune exaction.

Deux ou trois fois par semaine, nous recevions la visite de Berthe. Elle avait vingt ans, de bonnes joues et une tournure agréable. Elle était la joie de mon lieutenant-menuisier qui, sous prétexte de lui arracher des renseignements, s'enfermait avec elle dans notre chambre commune.

Elle venait de Pornic et y retournait régulièrement avec panier sous le bras. Les informations qu'on obtenait d'elle relevaient plutôt du domaine psychologique que du militaire. Nous apprenions ainsi avec déplaisir que nos adversaires chantaient toujours dans les rues et avec plaisir que l'un d'entre eux, un soir qu'il avait abusé du

muscadet, s'était laissé aller à reconnaître que la guerre était perdue pour la grande Allemagne. Mon lieutenant prétendait donner à Berthe des connaissances techniques indispensables à une belle carrière d'espionne et commençait par la galanterie. J'eusse préféré savoir où étaient placés les canons de vingt, mais l'instructeur estimait que la base, pour cette délicate activité, était le charme, et enseignait donc avec application à notre Mata-Hari rustique le moyen de s'en servir. Le programme comprenait des travaux pratiques et le zèle patriotique de mon lieutenant ne connaissant pas de limites, plusieurs séances eurent lieu la nuit dans notre pièce unique, à deux mètres de moi, c'est dire que je ne perdais rien du programme.

Je pris l'habitude, aux passages de Berthe, d'aller coucher dans un abri ou un autre.

Pour disposer d'une telle liberté de mouvements, je soupçonnais très fort Berthe de donner aux Allemands des précisions sur notre misérable dispositif.

Mon vigoureux lieutenant recevait aussi de temps en temps une visite venant de l'arrière. C'était celle d'une institutrice d'origine russe, à la forte stature et aux pommettes saillantes. Je compris que ma présence dans un poste jusqu'au lendemain matin s'imposait également lorsque je voyais sa bicyclette appuyée à la porte de notre logis.

Les amours du lieutenant Laroche me valaient donc bien des nuits blanches, et je traînais partout une forte envie de dormir. Pour être juste, il convient de dire aussi que le moindre éclatement, un coup de feu isolé, m'arrachaient au repos. Je craignais par-dessus tout que nos postes soient surpris et qu'une bonne colonne « feldgrau » dévale avant même qu'on ait pu donner l'alerte. J'étais donc toujours en retard d'une ou deux nuits de sommeil. C'est ainsi, le rouge de la honte m'en monte encore au front, qu'en certaines occasions je ne fis pas honneur à la cavalerie. Nous étions partis pour une semaine en seconde ligne, Albert et ses sections toutes fraîches ayant pris notre place.

Laroche m'arrache à mes paperasses — il faut au moins la chute de Paris pour faire cesser le va-et-vient des états à remplir dans l'armée française — il me colle sur le tan-sad de la moto et nous voilà partis pour une belle plage voisine où nous invite l'institutrice aux pommettes slaves.

Sur cette plage, immense, nous avons passé les dernières vacances avant la mort de mon père et il me reste une photographie jaunie de la famille pour la dernière fois au complet. Mon père a ses deux mains posées sur mes épaules.

Le sable et les dunes sont vierges. Aucun estivant n'est venu cette année, la plupart des villas sont fermées depuis le début de la guerre. Deux ou trois blockhaus et des alignements de ferraille antichars rappellent que ce n'est pas un automne comme les autres. Il fait froid. Je marche à la limite du sable mouillé. Autrefois on dressait les tentes de toile qui battaient dans le vent. Il y avait toujours du sable dans les pains au chocolat du goûter et j'attrapais des coups de soleil dès le premier jour. Aujourd'hui mes grosses chaussures laissent des creux que l'eau vient aussitôt remplir. Mon uniforme ne cadre pas avec le décor. Je rentre à moitié ivre d'air marin.



Nous devons dîner chez une voisine dont le mari est prisonnier et c'est là que je dois coucher. Laroche et son ardeur suffiront à occuper la minuscule maison de son amie.

La jeune femme qui nous reçoit est charmante. Elle habite là depuis quatre ans, vivant difficilement de la solde de son mari, et ce soir c'est fête. La table est fleurie et nos hôtes ont composé un menu exceptionnel. La soirée est gaie et je dois raconter mes aventures sans omettre un détail mais mes yeux se ferment déjà tout seuls alors qu'on annonce le gâteau, spécialité de la maîtresse de maison. On se moque de moi et Laroche raconte que j'ai pris la mauvaise habitude de me promener la nuit sous prétexte d'entretenir la vigilance, il va même jusqu'à insinuer que je dois rencontrer quelque jeune bergère... il ne manque pas d'aplomb, lui qui me chasse si souvent de dessous notre toit.

Enfin on me mène à mon lit, un lit avec des draps, et loin des alertes, je sombre dans le plus délicieux des sommeils.

Je me réveille au cœur de la nuit parce qu'on me caresse le visage. La jeune femme est là, son souffle contre le mien. Elle me parle, doucement. Je ne réalise rien : qu'y a-t-il ? Quoi ? Une alerte ? Je ne comprends pas qu'on attende de moi une épaule pour poser sa tête. L'inconscience me reprend et me recouvre de son épais duvet, je me retourne et me rendors.

Madame, après tant d'années, pardonnez-moi. J'étais jeune et j'avais un si grand besoin de dormir ! Apprenez toutefois que lorsqu'entre deux nouvelles, la radio le matin fait passer une publicité vantant Saint-Jean des Monts et sa plage, c'est à vous que je pense.

L'équipement de nos malheureux bonshommes était lamentable et l'intendance nous donnait beaucoup plus de fil à retordre que nos adversaires. Les chaussures et les couvertures manquaient et dans leurs trous, les gars portaient des sabots... quand ils parvenaient à s'en procurer. Naturellement, personne ou presque ne disposait d'uniforme et notre défilé devant le monument aux morts de la Bernerie eût enchanté Abel Gance œuvrant à une reconstitution réaliste de Valmy.

Le ravitaillement variait avec le niveau de nos protestations. Le plus dur avait été l'adaptation des papilles gustatives des FFI moyens au beurre de cacahuètes. Certainement les états-majors n'appréciaient pas cette pâte délicate pour nous en envoyer, sous forme de grands bidons, des camions entiers. Au premier arrivage, les gens habitués au saucisson, au fromage, au pain et au vin rouge prétendirent qu'il y avait erreur et que le produit était destiné à huiler les essieux des poids lourds. Je convainquis Laroche qu'il nous revenait de donner l'exemple et nous parcourûmes les postes à l'heure de la soupe en avalant des tartines largement cacahuétées et en formulant des appréciations flatteuses. Le résultat immédiat fut un malaise de Laroche qui dut se dissimuler rapidement derrière un arbuste pour rendre à la nature vendéenne ce qui venait de la nature sénégalaise.

Loin des grandes actions le temps nous paraissait long. Mutuellement nous entreprenions de nous persuader que si nous étions dans cette crasse c'est qu'il fallait que quelqu'un y fût. Mais l'argument était de peu de poids. Les vis-à-vis ne bougeaient pas, les hautes sphères ne s'intéressaient nullement au secteur, et, à notre

place, de bons vieux réservistes auraient fait l'affaire. L'essentiel demeurerait de faire illusion. Mais notre bricolage pouvait-il vraiment tromper quelqu'un ? Nous nous enlisions dans la routine et pensions à préparer Noël.

\*\*\*

Au terme d'une nuit calme, le 20 décembre, il est 6 heures, Laroche dort et j'entreprends de me raser avec une grande lame d'autrefois, dite coupe-chou, trouvée chez un coiffeur du coin. La lame est juste sur ma gorge lorsque retentit une formidable explosion et qu'en même temps une partie du plafond me tombe sur la tête. Malgré une certaine habitude des choses de la guerre, je saute en l'air et je ne sais comment le rasoir ne m'ouvre pas la gorge. Mort ce jour, de cette façon, quel aurait été le texte de ma citation ?

« S'est ouvert la gorge plutôt que d'être fait prisonnier. » Ou « décapité par un éclat d'obus ». Ou encore « n'a pas hésité à utiliser un outil des plus dangereux pour paraître dignement devant ses troupes »... Vraisemblablement on aurait dit : « Gentil, mais il n'y avait pas plus maladroit ! »

Ce premier obus de 77 sur notre PC, c'est l'indication que l'offensive de Von Rundstedt nous concerne aussi.

Je ne pense guère à mon éloge funèbre parce que ça tombe tout autour. Laroche en caleçon débite d'une voix de stentor sa collection complète de jurons.

Mes chaussures, ma carabine et me voilà couché à dix mètres dans le fossé, de la mousse au menton et essayant de m'équiper. L'électricité s'éteint et j'ai juste le temps de voir Laroche, toujours en caleçon, jaillir sur la route, son pistolet à la main. C'est une vision inoubliable.

Dans le champ, autour du poste le plus proche, ce sont des obus de mortier qui éclatent. Après une bonne séance de debout-plat ventre, je franchis la voie ferrée et viens me réfugier à l'entrée du premier abri que je trouve. Là-dedans, ça sent fort et ça s'agit en tous sens comme une nichée de rats affolés. On envoie deux, trois fusées éclairantes, rien. Je galope le long du fameux chemin. Notre petit front est arrosé sur toute sa longueur et les fusées illuminent le paysage. Ça ressemble à une double page en couleurs de l'illustration de 1914-1918. Le moulin de la colline brûle.

Naturellement le téléphone ne marche plus. Il n'y a pas mieux à faire que de se mettre à l'abri et d'attendre. Le jour se lève lentement comme à regret. Toutes les armes sont en place et les gens calmes. Un sous-off d'Albert vient en liaison. Son petit château, bien repéré aussi, a reçu son lot d'explosifs et j'apprends qu'un obus est tombé quasiment entre les jambes de mon ami, mais que l'objet a eu le tact extrême de ne pas exploser.

Voilà qu'une nouvelle cadence s'inscrit dans le tintamarre. Je reconnais le rythme du canon de vingt mais les bruits des départs paraissent venir de l'arrière. Dans les abris on commence à s'inquiéter. Les Allemands seraient-ils passés sur notre droite ou sur notre gauche ?

On occupe les emplacements prévus pour le cas d'un encerclement mais tout ceci est bien dérisoire. Nous n'avons pas d'artillerie, aucun échelonnement en profondeur et surtout nous ne savons rien de ce qui se passe.

Mon voisin de gauche me fait dire, une heure plus tard, de ne pas m'inquiéter des coups venant de l'arrière, ce sont trois bâtiments de guerre allemands qui, sortis du port de Pornic, nous prennent à parti.

Au milieu de la matinée, on arrête de tirer sur nous, c'est à notre droite que ça se passe et je perçois les coups secs des armes antichars. C'est sur la route d'Arthon, là où je suppose que se trouve Marc. Du grenier d'une grange je ne vois rien de ce côté-là, par contre, je suis avec amusement les évolutions des trois corvettes de la Kriegsmarine qui, sur un fond de mer gris foncé, coupé de moutons, tournent et retournent sous le feu du seul canon automatique que nous possédons. Nos tireurs, grâce aux projectiles traçants, s'exercent comme à la foire sur les silhouettes qui finissent par prendre le large.

Chacun reste dans son trou, nous ne déplorons que quelques blessés légers.

Albert nous rend visite. Il a entendu à la radio que l'offensive des Allemands dans les Ardennes progressait. Alors nous comprenons qu'on veut ou nous fixer, ou passer et aller jeter la confusion dans les arrières alliés. C'est donc sérieux mais les moyens dont nous disposons, eux, ne le sont pas. Puisqu'il ne sert à rien de gémir et que ce n'est pas aujourd'hui qu'on nous enverra des moyens nouveaux, il faut donc s'efforcer de tenir.

Albert me dit que les fermes où se trouvent certaines de ses sections et ses groupes ont toutes été l'objet de tirs très précis. Il s'en étonne, d'autant que pour éviter que ses unités ne s'encroûtent il les faisait changer constamment de lieu de repos. Il trouve que les artilleurs de l'autre côté disposaient de renseignements vraiment exacts et récents. Moi aussi, il me semble que l'adversaire en savait beaucoup. Nous reparlerons de cela plus tard.

Notre premier souci concerne le moral de nos soldats. J'ai senti ce matin un moment de flottement lorsque les coups ont paru venir de l'arrière. Ils ne se sentent pas tranquilles. Le front qui n'en est pas un, mais seulement une suite de petits points d'appui, ne leur donne pas une impression de sécurité. Le contraire serait étonnant. Nous décidons avec Albert que ses sections vont venir aussitôt en renforcement de la seule et unique ligne que nous tenons. Nous nous organiserons face à toutes les directions. Laroche se rend aux nouvelles car nous demeurons dans une complète ignorance.

Je fais distribuer un colis de ravitaillement et rends visite à tout le monde pour tenter d'expliquer l'ampleur de l'événement et l'importance de notre mission. Frère digue pour arrêter un grand péril. Les regards un peu inquiets se lèvent vers moi. Je considère ces enfants sales, boueux et mal armés, dont la plupart n'ont reçu aucune instruction militaire et auxquels je dis sérieusement que le sort de la libération repose sur leur sang-froid. Petite troupe faite d'âmes et de convictions, sortie des profondeurs du pays, des fermes, des hameaux, des villages, sans éducation ou presque, mais qui sent mieux que le professeur ou le politicien ce qu'est la France. Couché sur la paille, la joue sur une crosse, dans un trou d'une campagne paisible qui paraît fort éloignée de la guerre, chacun, pour elle, pour cette idée, accepte la perspective de la mort. Les mots sont faibles et mes phrases maladroites, mais de là

terre que touchent les mains, monte le vrai message, celui que ces jeunes hommes entendent.

« Ça va, disent ensuite leurs regards, on a compris. »

L'après-midi se passe, guetteurs à leurs postes et doigt sur les gâchettes. Ça tiraille toujours sur la droite et le bruit du canon ne nous quitte pas. Vers le soir, le commandant passe nous voir. Il parle de renforts, d'artillerie...

Avec Albert, nous partageons sur un talus une boîte de singe. Il se rappelle soudain les visites successives de Berthe. De mon côté, j'établis facilement une corrélation entre ses penchants sentimentaux et la précision des tirs de ce matin. Nous décidons de régler l'affaire dès que possible. Je l'imagine tondue des pieds à la tête... Mais nous ne devons jamais revoir Berthe disparue avec les espoirs qu'Hitler avait placés dans sa contre-offensive.

En ce qui nous concernait, les Allemands limitèrent leur action à cette chaude matinée. On ne peut penser sans frémir à ce qui aurait pu se produire si les forces ennemies concentrées dans les poches de l'Atlantique avaient réellement attaqué, et si, après avoir franchi notre illusoire rideau — ce à quoi elles seraient parvenues partout et sans coup férir — elles s'étaient employées à couper le cordon ombilical qui, des ports de la Manche, faisait vivre en essence, en munitions et en ravitaillement toutes les forces alliées ! Soit que les ordres n'aient pas été suivis, soit que les chefs et exécutants eussent perdu la volonté de combattre, ce qu'on comprend aisément, les tentatives des Allemands se bornèrent heureusement à des démonstrations.

Laroche appelé pour constituer enfin un groupe d'artillerie, on me confia le commandement de la compagnie. Pas pour longtemps. Nous avons enfin reçu l'autorisation de regagner Paris pour nous entretenir d'une nouvelle affectation.

Sur la place de Soullans, où l'unité venait d'arriver pour prendre un long repos et recevoir l'indispensable, je pris congé des volontaires de la 2e compagnie. En définitive nous avons eu peu de casse, un mort et quelques blessés.

Les gars étaient contents d'être sortis de leurs trous pleins de neige fondue et puis, aussi, d'avoir tenu le coup pendant deux mois. Ma veste de daim et mes deux galons étaient bien culottés et j'étais fier de la confiance qu'ils m'avaient accordée.

Les quatre sections défilèrent sur les pavés glacés. Les plus favorisés portaient de longs manteaux pris aux Allemands et hâtivement teints en marron, d'autres avaient la poitrine barrée par les bandes de cartouches de mitrailleuses, certains portaient des casques français, d'autres des casques anglais, d'autres des bérets.

Au revoir et bravo, soldats de l'an II ! avec vos pantalons de velours et vos vestes de chasse, vous vous seriez très convenablement fait tuer.

\*\*\*

Les services dont nous dépendons, la DGER, ancien BCRA, se trouvent installés dans des immeubles modernes entre le Bois et la fin de l'avenue Henri-Martin. Dans des appartements qui furent somptueux se sont installés les services de Londres et d'Alger et nous percevons dès nos premiers contacts beaucoup de rivalités et

d'intrigues. Ceci ne nous intéresse pas, nous n'avons d'autre ambition que de repartir au plus vite là où il se passe quelque chose.

Mais après nous avoir dit du bien de nous, le chef du service « action » nous fait remarquer que notre situation est particulière, que les opérations pour lesquelles nous étions spécialisés ne sont plus d'actualité, que nous n'appartenons pas aux grandes unités engagées dans l'est, que notre mutation pose des problèmes, etc., qu'il va s'efforcer de nous donner satisfaction mais que nous aurions grand intérêt à faire preuve de patience. Il nous est même conseillé de profiter des circonstances pour jouir de la vie.

En attendant le résultat de ces hypothétiques démarches, on ne sait où nous employer, et nous sommes affectés à un vague service de presse dirigé par un ancien collaborateur de Jean Moulin.

Pendant ces semaines d'attente nous allons découvrir les drames qui se cachent derrière les façades pavoisées.

Les portes s'ouvrent devant nos uniformes et c'est une société bouleversée par les événements qui se révèle à nos yeux. Dans notre monde nous constatons une profonde coupure. Ce que nous voudrions retrouver ce sont nos camarades filles ou garçons d'il y a seulement quatre ans, mais nous apprenons que les Untel ont reçu les Allemands, que le père de X a été nommé par Laval à un haut poste, que le frère de Y a milité avec Doriot. Plusieurs ont accepté de partir en Allemagne avec le service du Travail Obligatoire, on est sans nouvelle d'eux.

Notre bourgeoisie ne s'est pas bien comportée. En contrepartie de ses privilèges, il lui incombait de s'engager sans réserve dans la lutte pour l'intégrité et l'indépendance nationales. La culture dont elle détenait presque le monopole devait lui permettre de déceler mieux que quiconque la vaine folie qu'était la collaboration. Malheureusement, cramponnée à des avantages qu'elle ne méritait plus, attirée par les postes et détournée de l'essentiel par un anticommunisme absurde dans les circonstances d'alors, elle avait trouvé une solution commode et confortable en se ralliant à l'esprit d'abdication et d'abandon, à la philosophie paternaliste de Vichy.

Nous ne pouvions rencontrer nos anciennes relations sans leur apporter une caution qui allait au-delà de notre toute simple envie de les revoir et de parler de nos amusements d'avant. C'est dire que se trouvait réduit notre cercle.

Mais quelle joie de retrouver ceux qui n'avaient pas failli et leurs nouveaux amis ! A cette époque paraissaient à la lumière les liens admirables de la résistance encore que beaucoup de ses membres valeureux eussent disparu, perdus dans l'épais brouillard de la déportation dont on ne pouvait encore imaginer toute l'horreur.

Nous sommes logés dans un immeuble réquisitionné par « la boîte » à Levallois. Du haut en bas de cet ancien meublé ce ne sont que des camarades, des parents presque, et pourtant nous ne nous connaissons pas.

Nous avons pour voisine une jeune femme. Elle est toute maigre et ses vêtements sont presque misérables. Nous lui portons une fois ses paquets et elle vient boire chez nous le whisky d'une cantine alliée. Martine n'a pas encore trente ans. Elle est

née près de Mâcon. A l'automne de 1941 un de ses camarades de l'école communale lui demande de l'aider. Il est représentant en gazogène et appartient à un réseau de résistance. Sa spécialité consiste en l'organisation des opérations aériennes, c'est-à-dire des réceptions d'armes et d'agents envoyés par parachutes ou par avions. La région offre de nombreux terrains répondant aux normes. Martine accepte puis quitte son emploi dans un atelier de confection pour consacrer tout son temps à cette dangereuse tâche. Elle devient tout naturellement l'amie de son chef. Les risques partagés, la présence du danger, l'incertitude de l'avenir rapprochent les hommes et les femmes et les convenances paraissent bien artificielles quand la séparation et la mort peuvent être apportées par chaque jour qui se lève. Ainsi beaucoup de clandestins trouveront dans un amour humain les ressources qui leur permettront de pousser leur action jusqu'à ses limites.

Le réseau de l'ami de Martine, aidé de spécialistes, fonctionnait bien, et de ses terrains en Saône-et-Loire étaient partis pour Londres beaucoup de personnalités et notamment le général de Lattre. A de nombreuses reprises, Martine avait elle-même commandé les opérations. Un jour, son ami avait été arrêté au cours d'un transport d'armes. Heureusement Martine, mise aussitôt au courant, avait réussi à gagner un asile. Mais ses parents dénoncés par l'indicateur alors qu'ils ne jouaient aucun rôle, avaient été abattus sur le seuil de leur maison. Le plus triste était que le père de Martine ignorait tout de l'activité de sa fille et refusait de la revoir lui reprochant de vivre avec un homme sans être mariée.

La jeune fille perdit le contact avec les restes du réseau démantelé et vécut des mois dans la misère, aucun employeur n'acceptant de la faire travailler en l'absence de papiers en règle. Enfin, elle reconnut dans une rue de Mâcon un radio qu'elle avait reçu et hébergé, mais celui-ci se méfia et il fallut à Martine beaucoup d'obstination pour démontrer qu'elle n'était pour rien dans les arrestations. Par prudence et jusqu'à plus amples informations, Martine, nantie d'une nouvelle identité, fut envoyée dans une autre région où elle vécut chichement. A la Libération, elle avait perdu compagnons d'armes et parents. Elle était seule et ne possédait qu'une valise et quelques hardes. L'organisme liquidateur du BCRA la prit provisoirement en charge, lui attribua une solde de sous-officier et une chambre. Elle ne savait que coudre à la machine et organiser des atterrissages clandestins. Qu'allait-elle devenir ?

De toute son âme elle espère que son ami a été déporté, qu'il est vivant et qu'il reviendra. Alors son rôle exact sera reconnu et le couple s'installera dans une vie nouvelle. Sinon ! Sinon il ne restera à Martine, veuve sans avoir été mariée, d'autre solution que d'apprendre la dactylographie ou de retourner dans un atelier, en espérant qu'un de ses collègues l'invitera à sortir un dimanche.

Le chef du service interrogé auquel est rattachée Martine nous apprendra que le cas de la jeune femme n'est pas unique et qu'il se révèle à chaque fois difficile de faire la part du vrai et du faux. Seuls les responsables disparus, s'ils reviennent jamais, pourraient rétablir la vérité.

Certes, Martine appartenait à l'organisation et y avait tenu un rôle. Sans doute était-elle étrangère à la dénonciation responsable de la destruction du réseau,

toutefois les renseignements dont on disposait demeuraient insuffisants. Certainement un témoin se révélerait, en attendant... que Martine apprenne la sténographie !

Il n'y avait rien à objecter à cette attitude. Combien complexes se révélaient les problèmes posés par le règlement des situations personnelles !

De nombreuses années plus tard, je croisai dans les couloirs d'un ministère une dame un peu ronde dont le regard profond me rappela quelque chose. Elle-même se retourna. Je me renseignai et lui rendis visite. C'était Martine. Son ami n'était jamais rentré. Elle avait appris la sténographie et la frappe à la machine. Elle avait épousé un ancien du réseau. Après une longue période dans un tunnel, elle en était sortie. A la boutonnrière de son tailleur je remarquai le ruban jaune de la médaille militaire. Martine avait donc été ce que nous pensions. Obscur artisan d'une sourde lutte, il s'en était fallu de peu que la guerre ne l'emportât comme un fêtu.

\*\*\*

A cette époque, je fis une autre rencontre, celle de Claude.

A Lyon, avant mon départ, j'occupais donc matin et soir le délicat emploi de garçon de restaurant. La réussite dans cette branche exige une bonne mémoire, de la patience — qualité également exigée des clients — des jambes excellentes et une certaine habileté manuelle. Hélas, il faut croire que l'hérédité ne m'avait pas gâté, car je dois avouer que ma réussite professionnelle en cette spécialité demeura médiocre. Comme je l'ai dit plus haut, le personnel se composait de plusieurs serveuses et serveurs parmi lesquels mon ami Robert, et Claude.

Cette jeune fille et moi, nous ne nous entendions guère. C'était une personne grande et largement bâtie, une Lorraine brune aux yeux bleus et dont je trouvais le caractère difficile. Elle n'appréciait pas mes plaisanteries et réagissait à la première moquerie, alors qu'en ce temps j'étais particulièrement porté à la taquinerie. Bref, une certaine incompatibilité nous séparait, laquelle parvint en plusieurs circonstances jusqu'à perturber le service.

De plus, cette gaillarde affichait une grande admiration pour le Maréchal. Bref, nous passions notre temps à nous quereller et je ne sais où en seraient arrivées les choses si je n'étais parti.

Trente mois se sont écoulés, et revêtu de mon uniforme je prends le métro. Bien éduqué, habitué à respecter la tradition du salut envers tout supérieur rencontré, j'avise dans mon wagon un capitaine qui me tourne le dos. Etonnement, c'est une femme. En ce temps-là, une femme capitaine c'était rare. Ma supérieure regarde ailleurs quand je remarque sur sa poitrine la Légion d'honneur et trois autres rubans prestigieux. Bigre ! Je me lève pour voir de plus près cette personnalité et la gratifier de mon plus beau salut. Elle tourne la tête, le souffle me manque : c'est Claude.

Elle me reconnaît.

— François ! s'exclame-t-elle aussi stupéfaite que moi.

Le réflexe l'emporte et je la salue, mais cette merveilleuse fille que je détestais une minute plus tôt me prend dans ses bras et devant les voyageurs un peu étonnés me donne deux gros baisers.

— Expliquez-moi, me presse-t-elle.

— Expliquez-moi, lui dis-je.

Nous descendons sans prendre garde à la station et dévidons nos histoires dans le premier café venu.

Elle appartenait depuis le début à « Combat », comme moi au même moment, et nous ignorions tout de l'activité de l'autre. Bel exemple de cloisonnement ! C'est elle qui prit le premier contact vraiment fructueux en Corrèze, elle connut ensuite toutes les émotions des grandes entreprises du mouvement à l'échelon de la région du Centre et ensuite à l'échelon national. Elle fut arrêtée, torturée et n'ouvrit pas la bouche. Le fait qu'elle n'ait pas été fusillée tient du miracle. C'est Claude qui, pour la première fois, me parle d'Edmond Michelet. Il est déporté et, à son propos, l'inquiétude de ma nouvelle amie est grande.

En un instant, en effet, Claude et moi sommes devenus plus que des amis. Je lui dis mon admiration pour son combat, elle veut connaître dans le détail mes vicissitudes, mes forfaits et mes modestes succès. Elle m'appelle mon lieutenant, je l'appelle mon capitaine, puis, alors que jamais je n'ai prononcé son prénom — au restaurant j'aurais préféré avaler ma langue — il me vient aux lèvres. Nous rions comme deux frères et sœur de notre réciproque dissimulation, de nos chamailleries et de notre antipathie. Nous sommes, elle et moi, heureux de notre histoire.

Nous allons nous revoir, oui, souvent. Ce qui se fit.

Claude est devenue journaliste, très engagée et en vedette lors des événements d'Algérie, nos voies se sont un peu écartées. Je la revis après une longue interruption de nos rapports, au lendemain du 30 mai 1968. Elle venait me dire que malgré tout, elle avait été de notre côté et je pouvais compter sur elle. Je sais qu'elle sera toujours du côté de la liberté contre l'oppression, d'où qu'elle vienne, c'est pourquoi nous nous retrouverons certainement à nouveau.

\*\*\*

Il n'y eut pas que des rencontres heureuses. Nous devions nous heurter une fois de plus à quelques-unes des situations tragiques qu'avait engendrées l'imposture de Vichy.

Nous avons découvert au coin de notre rue un restaurant modeste : « Au rendez-vous des conducteurs ». Il se composait de deux pièces et d'une soupenette jouant le rôle de cuisine. Au comptoir, pas de patron mais une imposante matrone au parler vigoureux. Nous fûmes accueillis la première fois avec surprise et curiosité. La clientèle était composée de mécaniciens et commerçants du quartier qui se connaissaient tous. Ils commandaient le plat du jour, un morceau de fromage et un mélange baptisé café. On fit place à nos uniformes et le premier quart d'heure d'observation passé, la conversation devint générale. Naturellement on parlait de la guerre, mais vue surtout sous son aspect crise du ravitaillement et absence de matières premières. La cuisine nous parut fameuse, nous n'étions pas difficiles après des mois au régime américain, l'ambiance sans façon, la table de marbre ainsi que le casier à serviettes des habitués prirent à nos yeux le charme d'une vérité retrouvée ; nous décidâmes donc de prendre nos habitudes dans ce troquet.



Nous y invitâmes même certaines personnes, lesquelles ignoraient qu'il existait des êtres vivant au-delà des limites des boulevards extérieurs et décrivaient ensuite à leurs amis l'intérêt profond des milieux populaires.

Il n'y avait que la patronne dont l'attitude demeurait distante. Un soir, en nous apportant nos assiettes toutes remplies, elle nous dit même que son « bistrot » n'était pas fait pour nous, que des officiers avaient les moyens de s'offrir un vrai restaurant. Nous lui répondîmes que nous aimions sa cuisine et que la familiarité de ses clients nous faisait, au contraire, chaud au cœur. Elle bougonna je ne sais quoi en matière de réponse mais n'en fut pas beaucoup plus aimable par la suite.

Un petit mystère nous était apparu. Qui cuisinait dans le réduit derrière le comptoir ? A qui notre hôtesse lançait-elle ses ordres ? A la fin d'un repas particulièrement réussi, Marc, ému par un ragoût de lapin, réclama le maître-queue pour le féliciter. Un silence se fit dans la salle et la patronne déclara qu'on était trop occupé et qu'elle transmettrait les félicitations elle-même. Nous ne primes pas garde à cette curieuse réponse.

Or, quelques jours plus tard, rentrant d'une soirée, l'envie nous vint de nous asseoir autour d'une bouteille de quelque chose et de dire ensemble du mal de tous les invités. « Le rendez-vous des conducteurs » était encore éclairé, nous entrâmes donc. La grosse femme faisait la vaisselle derrière son zinc et un homme que nous n'avions encore jamais vu contemplait d'un air abruti une carafe de vin à moitié vide. A notre entrée le buveur s'efforça de se lever mais il était ivre et il retomba sur son siège.

C'est fermé, nous dit l'aimable dragon du lieu.

— Il y aura bien quelque chose à boire pour de valeureux guerriers assoiffés ?

Nous posâmes nos rutilants képis et primes place à la table voisine de l'unique client. Nous eûmes droit à une canette de bière chaude.

- La mère vous a pas gâtés, nous déclare le gars, son verre de rouge en main... T'es rien vache, lance ce distingué personnage à l'adresse de l'auteur de ses jours, balance-leur au moins quelque chose de frais !

— Va chercher toi-même, ivrogne, lui est-il affectueusement répondu.

« Cela n'a pas d'importance », affirmons-nous, peu désireux d'intervenir dans une affaire de famille.

C'est donc le fils. Il y a donc un fils... pourquoi ne l'avons-nous jamais vu ?

Marc, brave type, cherche à détendre l'atmosphère et pose une question des plus inoffensives.

— Est-ce que ce serait vous, monsieur, qui nous faites de si bons plats ?

— Tu ferais mieux d'aller te coucher, intervient brutalement la mère.

— Laisse donc, ces messieurs veulent tout savoir. Ben, je vais leur dire, et puis, comme ça, y aura plus à attendre.

— La ferme ! lui lance la femme en se précipitant sur lui. Monte et fous-nous la paix !

Le gars lance son poing dans la poitrine de sa mère qui fait « Ah ! » et tombe sur Albert. Charmante famille et fin de soirée très réussie !

— Du calme, du calme, faisons-nous en récupérant la pauvre femme.

Nous allons vous laisser.

— Vous partirez pas avant de savoir, proclame l'ivrogne, qui, debout maintenant, se cramponne à la table et au bras de Marc. Oui, c'est moi qui fais la tambouille, on m'enferme avec le fourneau, je peux pas sortir moi, je suis un criminel, moi on me court aux fesses !

— Déconne pas, déconne pas, pleurniche la mère.

— Moi, messieurs les officiers, je suis un ancien milicien. Parfaitement, la police me recherche. Ils veulent ma peau, mais je vous le dis, y m'auront pas vivant. J'étais bon tireur, à cent mètres dans une pièce de deux francs. Vous êtes du métier, hein, c'est pas mal ? Pas vivant, vos copains m'auront pas vivant, faites-moi confiance, j'ai ce qu'il faut là, dans une gamelle, et graissé et tout. Ah oui, faites-moi confiance...

Nous nous regardons. La mère ne bouge plus. Ce qu'elle craignait depuis des centaines de jours et de nuits vient de se produire : son bon à rien de fils va payer. Est-ce sa faute à elle, aurait-elle pu l'élever autrement ? Elle n'a cessé de travailler pour qu'il ne manque de rien. Pas de père, au début une voiture des quatre saisons, puis le café. Lui, un vrai cuisinier, mais toujours à courir, ne rêvant que plaies et bosses, hâbleur et bagarreur. En 39, une espèce de héros, il récolte une des premières croix de guerre. Son chef, c'est Darlan ! Et après, la facilité, le marché noir, les affaires avec les Allemands, de l'argent plein les poches, et l'appel de Darlan et la réponse « Présent. » Pas mauvais au fond, courageux, fidèle mais pas de tête. Et maintenant sa réclusion à la cuisine depuis des mois, la crainte d'une dénonciation et les trois officiers gaullistes qui s'installent ici ! Ça devait arriver avec ce qu'il boit maintenant !

Albert, Marc et moi ne savons que faire. Prendre le type sous les bras et le porter au commissariat, appeler Police-Secours de l'hôtel le plus proche ? Ne rien faire, quitter les lieux, oublier cet aveu public ?

Nous comprenons maintenant l'attitude hostile de la mère, pour elle nous étions l'ennemi, l'ennemi introduit presque chez elle.

Albert pose un billet sur la table, prend son képi, sans un mot nous le suivons. La mère pleure dans son torchon. Le fils est assis, l'œil vague, ses deux mains entourant son verre. Il répète d'une voix incertaine « Faites-moi confiance, faites-moi confiance... »

Nous nous retrouvons dans la rue.

Bonne idée, fait Marc, d'être venus ici.

Nous nous interrogeons sur la conduite à tenir. Ce n'est pas une affaire de commissariat, et de plus, dans l'état où il est, le type va tirer sur tout ce qui se présentera. Demain on en parlera à la boîte, au spécialiste de ces recherches. Il décidera.

Albert remarque qu'on laisse au type tout le temps de filer. Oui, mais la manœuvre doit se faire en souplesse. Les gars de la boîte ont l'habitude et, dans un tel cas c'est à eux de jouer, malheureusement il est impossible de les joindre à cette heure.

Le lendemain matin en partant au bureau, nous avisons un écriteau sur la porte du petit restaurant : Fermeture provisoire pour raisons de famille. Tout est bouclé, la mère et le fils sont partis. J'imagine la scène qui a suivi notre départ. La vieille lutteuse prenant les choses en main, décidant la fuite, guettant le moindre bruit, préparant hâtivement une valise. Le fils s'endormant sur la table. Puis la course dans les rues et l'attente du premier métro, une gare, la crainte d'un barrage, d'une vérification puis le train qui démarre vers le refuge d'une parente à la campagne, en Auvergne sans doute.

Les services de sécurité les trouveront-ils ? « Le relais des conducteurs » ouvrira-t-il à nouveau sa porte ?

J'y revins longtemps, longtemps après. Je passais par là en me rendant à la mairie de Levallois. J'orientais le chauffeur et lui dis de s'arrêter avant le carrefour. Les lieux n'avaient pas changé. Je traversai les deux mètres de jardin et poussai la porte. Le milicien, vieilli, gros et bouffi, lavait ses verres derrière le comptoir. Vingt ans étaient passés, quelle avait été la suite ? Sa mère était morte, sûrement. Avait-il été arrêté, combien de temps était-il resté en prison ? Il me servit mon verre de bière sans ouvrir la bouche. Le comptoir ne s'était guère modernisé et la bière n'était pas plus fraîche qu'autrefois. Mon vis-à-vis m'examinait, son regard allait de mes mains à mon strict costume croisé. Le type ne m'était pas sympathique et le temps n'avait rien changé. Se souvenait-il seulement de cette soirée de saoulerie et de fuite ? Sa main tremblait en me rendant la monnaie : le tremblement des alcooliques. Au mur était épinglée une photo jaunie sur laquelle je reconnus la mère au milieu d'un groupe de clients. Brave et courageuse femme ! L'ancien milicien ne dit pas merci et me suivit des yeux. Je le vis du pas de sa porte me regarder monter dans ma voiture officielle. Je passais devant lui, son regard demeurait fixé sur moi. M'avait-il reconnu ? Nous n'avions plus rien de commun, nous n'étions même plus des adversaires. Considérant l'essor commercial de la limonade pendant les trois dernières décennies, je pensai que le milicien avait sûrement plus d'économies que moi.

\*\*\*

Notre ami Maximilien avait survécu à une école vichyste d'officier en Afrique du Nord, à sa campagne de France, aux innombrables dames lancées à sa poursuite<sup>3</sup>, et nous le rencontrâmes dans un club select dont il constituait l'un des plus beaux fleurons. Il nous raconta qu'après avoir quitté l'école des Cadets en Angleterre pour les raisons de santé que nous connaissions, il s'était offert une longue permission à Petersfield chez notre amie Mme Maze, qu'une fois il avait été invité en voisin par lord Ivor Churchill, actif admirateur de la France Libre. Le hasard voulut que le

---

<sup>3</sup> Voir "Voici tes fils", Plon éditeur

grand Winston Churchill eût justement choisi ce jour pour surprendre son cousin, le descendant direct des Malborough, dans le modeste cottage qu'il habitait du fait de la guerre.

Le Premier ministre, apprenant que Maximilien était français, l'avait attrapé familièrement par le bras pour lui dire ceci :

« Vous, Français, vous êtes plus rapides et plus intelligents que nous, Anglais. Cela a fait votre malheur en 1940. Vous avez tout de suite compris que vous étiez battus. Nous, Anglais, nous sommes lents et un peu obtus ; c'est ainsi qu'il nous a fallu plusieurs années pour nous rendre compte du désastre et, quand nous avons commencé à nous en apercevoir, le mauvais moment était passé et nous étions sur le point de gagner. »

Par ailleurs, la capitale regorgeait de filles à marier et les réceptions ne manquaient pas. Notre passé nous tenait lieu d'avenir et les mères de famille ne résistaient pas à la coupe parfaite de nos tenues. L'un de nous trois — je ne préciserai pas lequel par respect de chacun de nous connut une mésaventure révélatrice de l'imbroglio qui faisait que les prisons avaient parfois échangé leur clientèle avec celle des palaces, et réciproquement.

Le premier épisode a lieu dans un vaste appartement d'une des avenues menant à l'Etoile. Il semble que la guerre ne soit pas passée par là ; il est évident que le balcon n'a pas servi à élever des lapins et que les baignoires n'ont pas manqué d'eau chaude. La maîtresse de maison dispose encore de magnifiques chaussures de cuir et Monsieur ne s'est jamais trouvé à court de champagne pour recevoir ses amis. Le lieutenant — ainsi nommerai-je le héros de cette histoire — n'analyse guère cette situation en profondeur, il tombe amoureux de la fille, délicieuse personne dont le visage ravissant et le sourire énigmatique rappellent une vierge italienne de la Renaissance. Notre lieutenant, il faut le dire, ne reste pas non plus insensible à l'atmosphère luxueuse du milieu.

Les distractions à Paris s'étaient certes réorganisées, mais leur prix de revient se situant à un niveau très supérieur aux revenus d'un officier subalterne, même décoré, celui-ci fait preuve de beaucoup d'imagination pour traiter sa conquête dans les meilleures conditions. Tous les musées ouverts y passent ainsi que Versailles et Fontainebleau, les entrées étant gratuites pour les militaires. La jeune courtisée trouve tout très bien, follement intéressant, et se laisse prendre la main. Vient le week-end en Sologne, le fameux week-end.

La jouvencelle propose d'aller passer un samedi et un dimanche dans une propriété de papa : « Les parents ne seront pas présents, la vieille nounou s'occupera de nos repas, je vous ferai découvrir la Sologne au clair de lune, ce sera divin ! »

Notre lieutenant cède. Départ en chemin de fer, fin de trajet en camionnette conduite par un garde-chasse. Manoir confortable et bien chauffé. Première soirée idyllique, promenade en forêt (clair de lune absent), petit baiser timide. Le lendemain, chocolat crémeux, messe quasiment obligatoire, omelette aux champignons, vieux cognac, canapé confortable, musique classique sur tourne-

disque automatique, travaux d'approche, bruits sur le gravier : Catastrophe ! entrent papa et maman.

Un beau coup du canapé parfaitement réussi, enregistre le lieutenant, je me suis fait avoir comme un débutant.

— Mes chers enfants, ne vous dérangez surtout pas. Paris était si triste, nous avons pensé papa et moi vous faire une petite surprise en espérant que vous ne nous en voudrez pas.

— Quelle agréable surprise ! Soyez les bienvenus chez vous, etc.

Le père que l'infortuné connaissait à peine se manifeste de très agréable façon et de fil en aiguille embarque le jeune homme pour un tête-à-tête.

Nous y voilà, pense le lieutenant.

Couplet du père sur son admiration pour ce que nous avons fait : jeunes gens exemplaires, etc.

« Mauvais, très mauvais », estime le lieutenant.

Suit la description du sort des malheureux industriels restés en France dont les responsabilités leur interdisaient de suivre les élans de leur cœur, qui devaient bien travailler pour les Allemands sous peine de jeter à la rue des ouvriers pères de famille, tous très méritants, patriotes... et aujourd'hui il semble qu'on veuille créer des difficultés à ces chefs d'entreprise sous prétexte qu'ils ont reçu les Allemands chez eux. Comment faire autrement ! On ne pouvait pas accepter leurs commandes et leur cracher à la figure... « Si vous croyez que ça faisait plaisir à un homme comme moi dont le père a fait Verdun, oui Verdun, du premier au dernier jour ! »

« Tiens, tiens » pense le lieutenant qui voit avec un certain soulagement évoluer l'entretien dans une direction à laquelle il ne s'attendait pas.

Aider la résistance, bien sûr, le papa l'aurait fait, affirme-t-il, des deux mains, si seulement on le lui avait demandé.

— Vous n'en doutez pas, n'est-ce pas, mon cher lieutenant ?

— Bien sûr que non.

— Alors voilà, mon lieutenant, je vous parle très directement en raison de la considération que je vous porte, de ce que vous représentez pour ma femme et aussi, pourquoi le cacher, pour ma fille. Un geste de vous m'honorerait et serait pour toute la famille la preuve de votre attachement, un attachement, qui vous le savez, pourrait devenir un jour un lien officiel.

Le lieutenant ne comprenait pas encore ce qu'on attendait de lui, mais la découverte des « erreurs » du futur beau-père avait porté un coup à son euphorie.

— Naturellement, il y a des jaloux partout, de petits esprits. Alors voilà, répéta le père soudain embarrassé, vous m'écrivez une simple lettre pour rappeler l'aide que je vous ai apportée dans la résistance — que je vous aurais évidemment apportée si l'occasion s'était présentée — et mes détracteurs désarmeraient aussitôt. Tenez, j'ai préparé un projet qui, sans aller bien loin, suffirait, paraît-il. Vous le lirez tout à l'heure à tête reposée. Retournons vers la maison. Ma fille doit être bien fâchée que je vous ai enlevé. Ah, heureux jeune homme, la gloire et l'amour !

Là-dessus la pure jeune fille prend le bras du lieutenant et l'entraîne vers le sous-bois, mais le charme est rompu.

Il le serait à moins. Notre ami promet de réfléchir et se fit aussitôt conduire à la gare. La demoiselle, prête au sacrifice, téléphona une fois, une autre, puis n'insista plus.

Nous nous demandâmes jusqu'où aurait été la comédie.

— Pour sauver la fortune de papa, jusqu'à monsieur le maire, assurait l'un de nous...

Le lieutenant, vexé de n'avoir point séduit et d'avoir été piégé, ne se vanta jamais du coup du canapé solognais.

Malgré les nombreux dérivatifs qui nous étaient offerts, notre réserve de patience s'épuisait.

Alors que nous désespérions du résultat des prétendus efforts de la hiérarchie pour nous trouver une affectation, une circulaire nous tomba sous les yeux. L'état-major de la Première armée française réclamait trois officiers, avec titres de guerre, pour le service de presse. Ce n'était pas l'idéal, cela ne valait pas un peloton de chars mais nous pensâmes que, sur place, nous trouverions bien le moyen de participer aux opérations. Ce qui arriva effectivement. Dès lors, la boîte entière trembla sous la vigueur de nos démarches et, pour se débarrasser de nous, on nous désigna.

\*\*\*

Quelque temps avant notre départ, je fus invité pour un dimanche à la campagne, près de Chantilly, par une amie dont les parents avaient joué un rôle important dans la France Libre. Parmi les jeunes gens présents, plusieurs officiers et la fille du général de Gaulle. Nous passons une agréable journée à visiter le château et à nous promener dans le parc. Élisabeth de Gaulle est charmante, simple et spontanée, elle a le secret des petites phrases ciselées qui résument et concluent. Le thé autour d'une table est prévu dans le jardin et, soudain, nous voyons arriver le général et Mme de Gaulle.

C'est la première fois que je rencontre le général de Gaulle en privé, dépouillé de l'appareil de ses fonctions. Il est en civil et m'apparaît sous un jour nouveau. Je ne l'imaginai pas s'inclinant devant une maîtresse de maison, buvant une tasse de thé et s'enquérant des problèmes de chacun. Je découvre que le personnage symbolique est aussi un homme qui peine et souffre sûrement comme tout autre, et encore, je ne savais pas ce jour-là quelle grande épreuve a frappé ce père de famille.

Je n'ignore pas la distance qu'il croit utile de maintenir entre les choses, les hommes et ce qu'il représente. Jusqu'alors, cette position dont je me réjouissais m'avait paru, de loin, facile à tenir. Le voyant soudain dans un cercle humain, se mouvant et s'exprimant sur les sujets les plus ordinaires, je réalise combien dut être grande la difficulté de demeurer au-dessus des préoccupations de chaque jour.

Le Général s'informe de nos antécédents militaires. Il est satisfait de notre prochain départ. Il nous dit : « Les Français Libres doivent toujours choisir le chemin le plus dur, c'est leur raison d'être. C'est ainsi depuis le premier jour. »

Après un temps, nous considérant, il ajoute : « N'oubliez pas que la guerre finie, notre tâche ne sera pas terminée. L'essentiel restera à accomplir, que la France redevienne la France, ce n'est pas une mince entreprise ! »

Ces paroles sont suivies d'un long silence. Il se lève. Puis, comme il visite la maison et que notre hôte lui dit au passage d'une porte un peu basse

Faites attention, mon Général.

Il remarque avec un peu de lassitude dans la voix « C'est ce qu'on me dit du matin au soir. »

Sur le chemin du retour, je pense à lui et à sa tâche. Certes, il a suivi avant la guerre les problèmes de gouvernement mais comment a-t-il pu, d'emblée, au plus profond de la défaite, trouver la rigueur et le ton nécessaires pour parler au nom de la France et être entendu comme l'authentique expression de son âme ? Ensuite, pendant les quatre sombres et terribles années, où a-t-il puisé la force de son admirable intransigeance face aux manœuvres des alliés ? Enfin, aujourd'hui, confronté avec les insolubles problèmes de l'heure, par quel miracle son intelligence dispose-t-elle des ressources nécessaires pour, de front, relever le pays et mener à bien des réformes aussi révolutionnaires ? Sans doute, autour de lui, recommandait-on la prudence et un certain immobilisme et lui, pratiquement solitaire, va de l'avant et bouscule les réticences.

Faites attention mon Général. Oui, pour la France, faites attention qu'on ne vous paralyse pas !

Ah ! Si nous pouvions vous aider. Mais pour l'instant, vous venez de nous le rappeler, notre place est ailleurs.

**V**

Notre arrivée à la gare de Strasbourg est incontestablement manquée. Nous recevons la verrière sur la tête. Cet incident est provoqué par l'éclatement d'un obus allemand qui nous cherchait, indiscutablement. Alors qu'on ramasse deux ou trois blessés, une jeep nous emmène. Le chauffeur explique que ces messieurs, installés de l'autre côté du Rhin, envoient chaque jour quelques obus au hasard sur la ville, sans doute par crainte qu'on ne les oublie.

Nous traversons la vieille cité tout illuminée de drapeaux ; devant la cathédrale nous saluons celui que Leclerc a apporté de Fort-Lamy. Un autre obus tombe quelque part et ouvre une plaie dans cette communauté symbolique, maisons et habitants, à laquelle on nous a tant appris à tenir. Les lourdes bâtisses allemandes abritent nos fonctionnaires réinstallés, les hôpitaux reçoivent maintenant nos blessés, les magasins affichent nos réclames. Le flot est venu et reparti. Nous offrons une bière à notre chauffeur ; les rondelles en carton qu'on place traditionnellement ici sous les verres embués sont encore rédigées en allemand.

Ensuite, nous roulons plein est. L'état-major est installé dans plusieurs localités.

Le commandant du service de presse aux Armées nous attend. C'est un petit monsieur bedonnant, acariâtre et possessif, très jaloux de son autorité. Pour le malheur général, il est possédé par une manie : celle d'écrire ses mémoires au jour le jour. Chaque vingt-quatre heures doit donc lui apporter l'occasion d'une attitude admirable pouvant faire l'objet d'une flatteuse relation.

Il nous explique ainsi notre rôle : puisque nous sommes des officiers d'active, à nous revient la tâche de régler les problèmes militaires et techniques du camp de presse et nous incombent également les questions de sécurité. Il nous déclare sentencieusement : « Nous allons entrer en Allemagne et il est recommandé de ne pas perdre de vue que les Allemands sont des ennemis. » Nous le remercions de cette précieuse information.

Dès l'abord, ce vieux monsieur que rien d'autre n'intéresse que lui-même nous déplaît, et au fur et à mesure nos rapports s'envenimeront. Il nous reprochera de n'avoir d'autre idée que de participer à la bagarre et de négliger nos devoirs de cornacs.

Le service de presse de la Première armée française est chargé de recevoir les journalistes du monde entier intéressés par l'action de nos armes, de les guider, de les accompagner et de répondre à toutes leurs questions. Dans ce but, chaque matin et chaque soir, un briefing, ou exposé, est prévu, cartes à l'appui, pour que soit clairement indiquée la situation et, s'il y a lieu, nos intentions. Un officier du troisième bureau du commandant en chef vient donc, deux fois par jour, brosser le tableau.

Les journalistes doivent trouver chaque soir un lit à leur disposition, des repas prêts et chaque matin des voitures et des conducteurs pour se rendre où ils le



souhaitent, si possible accompagnés d'un personnage compétent pour éviter qu'ils ne se perdent et pour leur expliquer la différence entre l'offensive et la défensive, entre une défaite et une victoire.

Ainsi dans la mesure où les tracasseries de notre commandant, toujours désireux de montrer sa toute-puissance, ne viennent pas s'y opposer, nous pourrions, parcourir les champs de bataille et prendre part à de nombreuses affaires.

En vérité, à nous trois, nous nous organiserons parfaitement et aucune affectation ne pouvait nous donner plus de liberté et de possibilités.

Au-delà de sa personne et de sa biographie, Volpone — c'est ainsi que nous qualifiâmes le commandant à cause de sa ressemblance avec le personnage et l'acteur Dullin — n'avait que deux préoccupations : sa secrétaire et sa voiture. La première était un beau châssis bien carrossé, quoique ayant de nombreux kilomètres à son actif, tout à fait capable de rendre des services. Volpone en fait-il usage ? La question présentait l'avantage d'ouvrir une intéressante discussion. La seconde, je parle maintenant de la voiture, était une vaste américaine et conférait à notre chef le standing auquel il prétendait. Le chauffeur de la seconde, un Marocain susceptible comme un pur-sang, s'occupait aussi de la première auprès de laquelle il remplissait les fonctions de protecteur. En d'autres termes, il était l'amant officiel de la secrétaire du vieux. Un amant qui faisait ses comptes à coups de poings dont souvent le matin les traces marquaient le visage et les bras de sa méritante amie.

Volpone et sa secrétaire, la voiture et son conducteur, constituaient un quadrille dont les figures réjouissaient les habitués de notre cirque ambulante. Un autre quadrille occupait la piste mais celui-là était toujours souriant et ne prêtait à aucune équivoque. Il comprenait quatre jeunes filles, les quatre secrétaires. Courageuses, aimables, toujours prêtes à rendre service, elles étaient plus de petites ambassadrices de la France que des exécutantes. La plupart des correspondants de guerre téléphonaient ou télégraphiaient leurs papiers après les avoir tapés eux-mêmes, mais les transmissions qui relevaient toujours de la performance, l'acheminement des plis, la liaison avec les autres camps de presse alliés, soulevaient d'innombrables difficultés que nos quatre fées s'employaient à résoudre. L'animatrice du petit groupe, celle qui donnait le ton, était fille d'un authentique ambassadeur et portait un grand nom. Belle et forte personnalité dont la famille jouait depuis la défaite un rôle important du bon côté, elle menait son monde avec esprit et énergie. La seconde était... anglaise. Il en fallait une pour que les journalistes anglo-saxons se sentissent en famille. La British était ronde, astucieuse, cultivée. La troisième avait été recrutée au passage à Grenoble, c'était la plus paisible et la confidente de tous. La quatrième, presque encore lycéenne, petite et mignonne, rangée et méthodique, traversait toutes les circonstances avec un détachement et un calme de très bon aloi.

Entre ces quatre filles et nous prit naissance une amitié qu'aucune ombre, d'aucune sorte, ne vint ternir.

Nous dépendions de la 7<sup>e</sup> armée américaine et c'est elle qui nous fournissait, comme aux autres, les moyens de liaison, commandée par un grand et sympathique « major ».

La faune des correspondants de guerre se révéla extraordinairement variée. D'abord, ceux-ci appartenaient à toutes les nationalités. Les derniers épisodes de la guerre passionnaient le monde entier et les publications tant soit peu importantes envoyaient un et parfois plusieurs journalistes assister à l'agonie du III<sup>e</sup> Reich. Étant donné le peu d'empressement des Russes à recevoir des observateurs venant d'ailleurs, des nuées de reporters s'abattaient sur le front ouest. En plus des Anglo-Saxons, il y avait des Africains du Sud, des Boliviens, des Portugais, même des Chinois, etc. Naturellement, la presse française était largement représentée. Nos compatriotes trouvaient là une bonne occasion pour prendre contact avec un monde dont ils étaient coupés depuis quatre ans, pour approcher ces fameux alliés, et surtout pour faire la connaissance des forces françaises nées si loin et dont ils ne savaient, en fin de compte, que peu de chose. Il y avait aussi les jeunes et les vieux, les sérieux et les farceurs, les critiques militaires, les historiens, les philosophes, tout comme des photographes uniquement intéressés par la recherche d'un cliché sensationnel.

Je découvris ce milieu particulier de la presse où le très respectable voisine avec le moins honnête, où la bonne foi et l'esprit critique font bon ménage avec l'imagination et la fantaisie. Tel qui, un jour, partait sous les obus pour être témoin, presque participant, d'une action au risque de sa vie, fabriquait le lendemain son papier sans rien avoir vu de ce qu'il décrivait.

De même était déroutant pour nous le mélange de plaisanterie et de gravité qui marquait les rapports de ces professionnels entre eux. Ces grands chasseurs de nouvelles dissimulaient à leurs meilleurs amis leurs « tuyaux » comme leurs intentions et agissaient mûs par un esprit de la plus féroce concurrence. Ils juraient qu'ils ne savaient rien, partaient en catimini, brouillaient les pistes derrière eux, ne partageaient avec quiconque une bonne information ou une nouvelle et après avoir ainsi dissimulé et trompé l'ami avec lequel ils avaient juré de tout mettre en commun, le retrouvaient au soir d'une course-poursuite, poursuite, sans complexe, pour vider le verre — ou plutôt les verres — de l'amitié et renouveler les serments. Mieux encore, des félicitations pleuvaient sur celui qui, à force d'intrigues et de mensonges, réussissait à « griller » les autres.

Je fus choqué au début par l'apparente indifférence de ces spectateurs qui parlaient sans émotion visible de la mort des hommes et jugeaient de la valeur des événements en fonction du nombre de malheureux que la guerre avait étendus pour toujours sur le sol. Puis il m'arriva de lire les « papiers » rédigés par ces cœurs froids et j'y trouvais souvent beaucoup de sincères émotions. J'appris ainsi à découvrir derrière la façade de cynisme et d'indifférence, snobisme de la profession, des âmes sensibles et des cœurs tendres.

Je dois ajouter, qu'en général, ces hommes et ces femmes étaient courageux, et qu'ils mettaient un point d'honneur, surtout les Français, à se trouver sous le feu avec les combattants.

En effet, il y avait des femmes et dans le travail rien ne les distinguait des hommes. C'est ainsi que nombre de soldats, non sans surprise, découvraient que des boucles blondes s'échappaient du casque du journaliste étendu à côté d'eux, derrière un pan de mur.

Le soir seulement, la copie expédiée, on voyait parfois l'un de ces insectes à carapace kaki rayée d'innombrables bandoulières se transformer subitement en papillon. C'était que l'une de ces dames avait revêtu une robe.

Pourtant, je fus témoin que la sensibilité féminine était soumise à rude épreuve par les spectacles que la guerre nous imposait. Des yeux aux longs cils se remplissaient souvent de larmes, ou des mains tremblaient ; mais ces jeunes femmes ne faiblissaient pas.

Rien ne différençait en effet les correspondants des combattants qu'un rectangle de drap vert avec la mention en lettres dorées : « Presse aux armées. » Ce modeste insigne n'était pas pris en considération par les obus ni par les balles, ni surtout par les mines ou les innombrables pièges à c..., adversaires attirés de toute curiosité obstinée.

Nos premiers contacts avec ces observateurs blasés et irrespectueux furent un peu tendus par incompréhension réciproque. Nous étions au bout d'un long effort, intransigeants et raides, et ils affectaient de regarder les événements avec détachement et scepticisme. Qui plus est, la plupart avaient utilisé leur énergie pendant toute la guerre à commenter alors que leur âge leur eût permis de s'engager dans une action plus directe, et à nos yeux ce rôle de voyeur passif ne méritait pas une très grande considération. Puis nous comprîmes que la relation d'un événement était presque aussi importante que l'événement lui-même, et nos interlocuteurs apprirent de leur côté que notre rigueur ne s'était pas toujours contentée d'être seulement verbale.

Je nouai alors quelques amitiés qui sont solides encore notamment avec Michel Droit, connu autrefois à l'école des Sciences politiques, Pierre Sandahl et nombre d'autres que je rencontrais à nouveau lorsque je me trouvais auprès du général de Gaulle.

Au camp, dès l'aurore, c'était l'agitation de la formation des équipes et des départs pour les points chauds, la désignation des véhicules, la distribution des rations, la mise au point des rendez-vous sur la zone d'opération, etc. La journée était à peu près calme à moins que le camp ne fût en déplacement, ce qui constituait une opération extrêmement complexe en raison des problèmes du logement, toujours difficile à proximité d'un front en perpétuel mouvement, et de ceux posés par les transmissions car nos pondérateurs de copies devaient toujours disposer des moyens d'écouler instantanément leur production.

Le soir, c'était le retour des abeilles gorgées de sensations et de faits remarquables, qui n'avaient d'autre souci que de régurgiter le tout et de l'expédier avant de se laver, de boire à la victoire, avec générosité, et de chahuter avec les copains.

Jamais des journalistes n'avaient disposé de tant de moyens efficaces. Jamais, tout au moins dans l'armée française, ils n'avaient bénéficié de tant de facilités. Nos compatriotes en profitaient avec délice, découvrant la place et la considération dont jouit la presse au sein de l'univers américain.

Le camp, c'était aussi un concentré d'opinion publique mondiale. Par les sentiments qui s'y exprimaient dans toutes les langues, nous connaissions les pensées de ceux qui voyaient et réagissaient pour les autres et nous éprouvions ce qu'éprouveraient le lendemain des milliers de lecteurs.

Tour à tour enthousiastes, déçus, choqués, scandalisés ou attendris, nos turbulents pensionnaires, malgré quelques excès dans un sens ou dans un autre, donnaient finalement le ton juste.

Ainsi, parcouru de courants divers, ce grand cirque ambulante au spectacle permanent suivit, étape par étape, l'itinéraire magnifique de la Première armée française victorieuse, des plages de la Méditerranée au lac de Constance.

A peine venons-nous de débarquer dans cette curieuse smalah que notre Volpone, trop heureux de voir s'augmenter le nombre de ses gens, tient à nous présenter au grand chef.

Nous arrivons à son PC, établi dans un hôtel de village, après le dîner. Le général de Lattre de Tassigny est en route depuis le matin et personne ne sait très bien où il se trouve. Plusieurs états-majors de division ont téléphoné : « Il vient de partir. » On attend donc. Se trouvent là quelques généraux invités à dîner et qui patientent depuis deux heures, et des colonels qui font semblant de s'affairer. Nous nous joignons au lot des convives en attente. Il est près de minuit lorsque rugit une sirène. En un clin d'œil tous les bureaux se réveillent, on court, on s'appelle, des portières claquent : voici le roi Jean ! Il n'est pas grand, mais se tient droit, à l'expression sévère et fine de son visage peut succéder un sourire charmant. D'abord une rapide visite à la pièce du troisième bureau, puis il monte au premier quelques minutes. Ensuite, c'est un hôte qui s'excuse de son retard comme si la cause en était futile. Quelques mots aux invités étoilés et le voilà devant nous.

A deux phrases de présentation préparées par Volpone depuis le matin, de Lattre répond :

— Des évadés, des Français Libres, des cadets parachutés dans le maquis, très bien ! Vous savez, messieurs, qu'il est important qu'on sache partout ce que fait la Première armée française. Je compte sur vous pour l'expliquer.

Puis après un temps et avec un désarmant clignement d'yeux, il ajoute : « Il n'est pas interdit de parler du général qui la commande. »

Nous sommes très aimablement invités à rester dîner. La table comporte une vingtaine de couverts. Naturellement nous sommes placés aux deux bouts. Notre hôte est des plus détendus, on pourrait le prendre pour un hobereau offrant un repas de chasse à des voisins. Il est spirituel et garde toujours pour lui le dernier mot.

Préparez-vous, me glisse charitablement un jeune aide de camp, au dessert le Général vous demandera certainement de chanter votre chanson.

La guerre est une chose terrible ! Devant la perspective d'avoir à me lever, à me placer sous le feu de tous ces regards, à m'offrir aux explosions des critiques et rires de l'assistance, une vraie peur s'empare de moi.

Raconter une histoire, à la rigueur jouer la comédie, mais chanter ! cela est tout à fait au-dessus de mes moyens.

En classe, à l'école des Cadets, dans le maquis, on me suppliait de me taire. La Marseillaise ! Voilà le seul chant qu'à force de l'avoir entendu il m'est possible de produire. Mais, m'imagine-t-on entonner, à la fin de ce repas, en présence d'une dizaine de généraux, au centre d'une immense bataille, m'imagine-t-on lancer le fameux : aux armes citoyens

Je ne peux plus avaler une bouchée et attends dans l'angoisse le moment fatidique sans même réfléchir à la façon de m'en tirer. Je forme seulement le vœu, en mauvais camarade, que le hasard fasse désigner avant moi Albert ou Marc, tous deux capables de faire honorable figure.

Le sort, sous la forme du bras de De Lattre, désigne Marc. Ouf ! Je connais son répertoire, le classique et le salé.

— Mon Général, dit-il, je vais vous chanter la complainte du roi Albert.

C'est un texte de la grande guerre édifiant et de haute tenue.

Une divine inspiration me saisit, je me vois me lever et m'entends déclarer : « Mon Général, si vous le permettez, je chanterai avec mon camarade. La chanson est plus belle à deux voix. »

Le roi Jean accepte, Marc chante et je me contente d'ouvrir et de fermer la bouche sans émettre un son, ce dont l'assemblée et le Général le premier, veulent bien rire.

C'est ainsi, l'héroïsme n'étant pas donné à tout le monde, que je me suis tiré d'une des situations les plus périlleuses de ce grand conflit.

A propos de notre monarque, j'appris ensuite de nos camarades photographes que, pour se faire bien voir de lui, ils le mitraillaient sans cesse de leurs appareils, mais que ceux-ci, la plupart du temps, étaient vides de pellicules.

\*\*\*

Quarante-huit heures plus tard, l'armée française pénètre en Allemagne.

Nous faisons arrêter notre jeep là où passait la frontière. C'est un chemin comme un autre, au travers d'un paysage banal, mais c'est un moment exceptionnel. Nous sommes trois. Quels sont nos sentiments ?

Le chauffeur s'est engagé à Lyon, il a échappé au travail obligatoire, il n'a pas eu affaire aux occupants, sa constante préoccupation a été le ravitaillement ; dès lors qu'il a l'estomac bien rempli, les musettes largement pourvues en provisions, il reste presque indifférent.

Le journaliste est un Anglais. Pour lui, l'événement est d'importance. Il me dit qu'il ne s'attendait pas à rentrer en Allemagne dans les rangs de l'armée française, mais qu'après tout c'est bien ainsi. La France avait reçu le premier choc et il est moral qu'elle ait sa part de cette revanche. « Mais, ajoute-t-il, ce jour, vous le devez à de Gaulle. » Je suis de son avis.

Pour moi, mes pensées sont diverses. Je ressens naturellement une énorme satisfaction d'avoir été de ceux qui... mais je suis également envahi par un désir, sans doute assez peu noble, de faire payer aux responsables tant de drames et de malheurs. Je ne me sens guère magnanime à l'égard de ce peuple dont je vais violer le foyer. Enfin, une grande curiosité m'habite de découvrir ces hommes et ces femmes, parents, frères, sœurs et fiancées des implacables combattants qui sont venus jusque dans nos bras...

Quelle attitude va prendre le peuple des seigneurs face aux esclaves qui déferlent, quelle sera sa réaction devant les cruelles réalités de l'état vaincu ? Certes, nous sommes les soldats de la liberté, sans aucun doute, nous luttons contre les forces de la tyrannie, mais au-delà de ce poteau, allons-nous à notre tour nous transformer en oppresseurs ? Comment allons-nous nous comporter alors que le sort des armes a inversé les rôles ?

Avant de remonter dans la jeep, je dis à mon journaliste anglais que nous n'oublions pas le rôle joué par l'Angleterre : « Sans votre farouche résolution, Hitler gagnait la guerre en Europe, et combien d'années eussent été alors nécessaires pour reprendre pied sur le continent »

Après cet historique échange de compliments, nous reprenons notre route et nous arrêtons sur la place du premier village rencontré.

L'agglomération est occupée depuis la veille. Les convois de ravitaillement la traversent, un poste de secours est installé dans une école, une grande activité règne. Nous cherchons la population. Nous imaginons les familles enfermées chez elles, tous volets clos, mais, voici des enfants qui courent aux côtés des soldats, des femmes qui transportent des matelas et des lits, des hommes — il faut croire qu'il en reste quelques-uns — qui portent de longs madriers pour installer une cuisine roulante. L'officier français qui dirige ces aménagements répond à notre question : « Non, il n'y a pas eu de réquisition, les hommes et les femmes que vous voyez sont des volontaires. » Voici le maire de cette commune occupée depuis vingt-quatre heures, il a invité les officiers chez lui et il se met en quatre pour répondre à la moindre demande quand il ne la devance pas.

Mon Anglais et moi convenons de notre surprise. Nous nous attendions à une forte réaction, à une hostilité farouche, en un mot à de la dignité. Ne serait-ce que ça, le caractère allemand ? De la morgue dans la victoire, de la servilité dans la défaite ?

Le journaliste fera son papier sur ce thème, en ajoutant qu'il est impossible de tirer des conclusions en considérant le comportement du premier village traversé.

A la hauteur de Spire, nos avant-gardes ont traversé le Rhin. Le génie vient de terminer un pont de bateaux. On attend une haute personnalité. Au petit jour, Albert et moi sommes déjà là. En une nuit les abords ont été aménagés, la population a fourni des fleurs et l'important visiteur accédera au pont entre deux parterres de géraniums !

Sur la place, devant la cathédrale, un régiment formé en carré, l'arme au pied, avec son drapeau et sa musique attend. Derrière les fenêtres fermées par ordre, on

aperçoit des visages. Le ciel est dégagé, il fait beau. Soudain, débouchent une automitrailleuse, des motocyclistes. Eh, c'est sérieux ! Un command-car d'où, accompagné de De Lattre, descend de Gaulle.

Petit choc, vraiment ce diable d'homme représente notre pays et il sait être là où il faut, quand il le faut. Peu de journalistes sont sur place. « Bah ! une personnalité ! » ont-ils maugréé et ils ont plutôt choisi d'explorer la ville de Karlsruhe récemment prise. Il y aura quelques regrets.

Salut au drapeau, Marseillaise, le Général donne des ordres pour une remise de décorations. Dans le silence qui suit, il épingle la Légion d'honneur sur le manteau du petit et gros colonel du génie, qui, sous le feu, a bâti avec ses hommes le premier pont français sur le Rhin.

C'est alors que nous percevons un bruit de moteur et que surgit dans l'axe du fleuve un avion de chasse allemand. C'est un M.E. 109 en rase-motte. Il passe une première fois et repère la cérémonie, la troupe à la parade, immobile, la file des voitures, les personnalités. Quel beau carton, et encore, s'il savait que de Gaulle est là dans son collimateur, sans la moindre chasse alliée en l'air !

Sans bouger nous suivons des yeux l'évolution de ce meurtrier en puissance. Il effectue une large boucle et le voilà qui fonce sur la place. Que faire ? Tout le monde a vu cet avion, de Gaulle aussi, et il continue imperturbablement à recevoir de l'aide de camp des insignes et à les épingle sur les poitrines. Dans un instant, en plein fracas, le décor va basculer. Tout le monde a vu et personne ne bouge. Aucun affût de DCA sur la place, les automitrailleuses ont dégagé et doivent attendre de l'autre côté du pont.

— Nom de Dieu, lâche entre ses dents mon voisin, un officier de l'état-major figé dans son garde-à-vous.

Le Messerschmidt enfle la grande rue, nous sommes tous là, dans son viseur. Les respirations s'arrêtent. Vroom !!! L'appareil effectue sa ressource au ras des toits.

— Fermez le ban !

Sans doute le chasseur n'a-t-il plus de munitions, sans doute accomplit-il une mission particulière plus importante à ses yeux que de descendre quelques généraux... mais quels généraux ! Si jamais le malheureux a appris par la suite le coup qu'il a manqué, je ne doute pas qu'il ait fini ses jours envahi par une incurable neurasthénie.

Le regard furibond de De Lattre à ses officiers que je surprends, acéré comme une lame, aurait tué sur le coup tout militaire moins aguerri.

De Gaulle descend maintenant vers le Rhin. Les pontonniers tiennent leurs rames dressées. Au milieu du grand fleuve, à la fois obstacle et trait d'union, l'homme du 18 juin s'arrête. Il se retourne, regarde vers la France, vers l'amont et vers l'autre rive qui lui ouvre toutes les routes de l'Allemagne.

Il doit se remémorer ses rêves de jeune officier, la débâcle de 40, son désespoir, sa résolution d'alors et la suite : la solitude, l'obstination, les degrés vers la libération montés un par un, les mauvais coups des Alliés, l'accueil de Paris, l'inquiétude pour Strasbourg, son ordre à de Lattre d'entrer en Allemagne et de franchir le Rhin malgré

les Américains. Sûrement toutes les péripéties de ce combat lui reviennent à l'esprit. Il porte enfin son regard silencieux sur ceux qui l'accompagnent comme pour leur dire : vous voyez, voilà où nous en sommes, voilà ce que méritait la France, voilà ce qu'on lui devait.

Puis le Général, toujours silencieux, reprend sa marche vers Karlsruhe, vers le cœur de l'Allemagne. De Lattre le suit vers la victoire, vers la présence de la France à Berlin.

Cette nuit-là, nous la passons avec les chars de reconnaissance aux portes de Baden-Baden. Le parcours de la journée a été mouvementé. Ces sacrés Boches s'accrochent à leurs villages, à leurs ponts et à leurs forêts, et lorsqu'ils reculent, ils laissent derrière eux des mines, des obus piégés, et en travers des routes toutes sortes d'obstacles truffés de grenades. Dès les arrière-gardes parties, la population ouvre les volets, installe des drapeaux blancs et nous accueille avec considération et presque amabilité.

Il fait froid et nous nous serrons dans la jeep coincée entre deux chars légers placés en hérisson. On craint toujours un coup de main ou une attaque surprise. A peine le ciel s'est-il éclairci que le chef du peloton reçoit l'ordre d'entrer dans la ville. Nous suivons en nous faisant tout petits. Ça tiraille. Les premiers chars sont quelque peu arrosés puis ça se calme. Voici les maisons.

Un barrage arrête le véhicule de tête et nécessite un débordement. Nous attendons tapis dans le fossé. Les types du génie passent et il fait jour lorsque nous arrêtons nos véhicules sur la grande place de la ville d'eau. Autour de nous se déploie un régiment de Marocains.

Les installations, les hôtels, les magasins sont intacts, la ville n'a pas été bombardée. Pas un habitant en vue. Nous ouvrons des boîtes de ration et dégustons des biscuits, l'éternel fromage, la confiture compressée et fumons une cigarette. L'atmosphère se réchauffe.

Alors, sous nos yeux, se passe quelque chose d'extraordinaire : l'un des cafés de l'esplanade ouvre ses portes, comme si de rien n'était. Un garçon en tablier blanc sort les tables et les chaises, dispose des nappes et prépare tasses et soucoupes. C'est tout juste s'il a jeté un regard aux quatre chars qui commandent les avenues et aux patrouilles qui, le fusil à la main, fouillent les jardins et les rues.

Je suis avec deux correspondants français qui, comme moi, se frottent les yeux.

— C'est pas possible

— Allons-y, dit l'autre.

Nous nous asseyons autour d'une table.

— Bonjour, messieurs, nous dit le garçon. Que désirez-vous ?

Certes, ce n'est qu'un réflexe professionnel, même si ces quelques mots sont dits avec un fort accent, mais nous sommes quand même stupéfaits de cet excellent français prononcé sans aucune hésitation.

— Avez-vous du thé ? demande l'un d'entre nous, avec la visible intention d'embarrasser notre serveur qui souffre, comme tous ses compatriotes, d'une situation de blocus depuis près de six ans.



Déjà éberlués, la réponse de ce professionnel que rien n'avait troublé, ni les combats de l'aube, ni l'entrée de l'ennemi dans sa ville, ni la vue de nos uniformes, ni notre installation à la terrasse, cette réponse nous laissera sans voix :

— Du thé de Chine ou de Ceylan, monsieur ?

Nous fonçons sur Ulm dans un bruit assourdissant et un nuage de poussière. Un journaliste et moi avons été intégrés à un *combat command* et je disposais même d'une énorme mitrailleuse sur ma jeep. Devant nous, deux *halftraks* se faisaient « allumer » tous les deux tournants, mais on nous avait ordonné d'aller vite, la prise de la grande ville par les Français constituant un gage politique.

Le véhicule derrière nous était une ambulance conduite par une fille. Quand je filais dans le fossé pour me mettre à l'abri, elle me suivait et je la voyais nous sourire sous un casque trop grand qui lui tombait sur le nez à chaque coup de frein.

Les Allemands se cramponnaient avec un acharnement incroyable. A peine avons-nous neutralisé une résistance et reprenions-nous la route qu'un nouvel ennui nous arrivait. Ils décrochaient en « échelle de perroquet » comme on dit dans les manuels, et notre petite colonne, toute seule en pays ennemi, nous paraissait bien fragile. Pour nous rassurer, nous imaginions les divisions qui nous suivaient, mais la vision paraissait bien irréaliste quand les éclatements se rapprochaient.

Aux lisières d'un faubourg, un antichar se met de la partie, et l'un des *halftrack* est touché. Il roule encore et percute un mur avant de prendre feu. Nous nous abritons derrière une construction, mais les filles sautent de leur ambulance, et une civière sous le bras traversent en courant la route balayée par les tirs. Nous avons un peu honte de rester à l'abri et allons les aider. Le spectacle à l'intérieur du blindé est affreux. Elles agissent avec méthode et calme, alors que nous ne savons comment saisir cette masse inerte de vêtements kaki couverte de sang.

Nous sommes doublés par trois chars, et le tir ennemi s'arrête. L'ambulance part pour l'arrière. Deux de nos camarades ne reviendront pas et sont étendus sur le bas-côté.

Nous entrons dans la petite ville. Plus une maison n'est debout. C'est un champ de ruines.

D'autres blindés nous dépassent, des camions bourrés d'hommes, tout cela dévale vers les ponts qui, dans la vallée, franchissent le Neckar. Nous restons avec la patrouille de pointe qui reprend son souffle. Nous réalisons après un moment que la ville est morte. Pas un habitant n'apparaît. D'où viendrait-il d'ailleurs ? Où vivrait-il dans cet amoncellement de pierres et de poutres ?

Nous descendons vers la rivière et soudain j'aperçois un être vivant. C'est un vieil homme debout sur l'escalier d'une cave, dont la tête dépasse juste le niveau de ce qui fut la rue. Il porte une minable casquette de feutre, son visage est blanc et ses paupières battent. Il nous regarde, les mains jointes sur sa poitrine comme un prêtre implorant la grâce divine. Les lèvres remuent. Il prie vraiment. Nous nous approchons. Casqués, armés, équipés de pied en cap, nous sommes la force et lui la victime. Dans la pénombre de la cave nous apercevons des femmes, des enfants, un peuple de cloportes qui a survécu.

D'entre les tas de pierres surgissent d'autres silhouettes aux vêtements de poussière et à la chair blafarde.

La ville n'est pas morte. De partout surgissent maintenant des fantômes sortis de terre, ils marchent vers la lumière.

Quel châtement terrible s'est abattu sur cette cité, la première que je vois ainsi, réduite à un plateau cahotique.

J'apprends qu'en contre-bas se situait l'une des usines qui fabriquait les bombes volantes lancées sur Londres. Alors, la RAF est venue nuit après nuit. Il n'y a plus d'électricité, plus d'eau... qui sème le vent récolte la tempête !

Mais le bruit nous attire, et avec des véhicules du génie, nous descendons vers la rivière. Là, il faut faire attention car on nous tire, de l'autre versant, comme des lapins.

J'avise les éclairs des départs d'une arme lourde qui bloquent nos gars autour des ruines du pont. Notre chauffeur nous place derrière un masque, et j'interviens avec ma grosse mitrailleuse. Il faut croire qu'on nous a repérés, parce que je vois des pierres et de la terre sauter autour de nous.

Les ambulances descendent vides, à toute vitesse, et remontent, pleines, lentement.

Quelques jours plus tard, tout près d'Ulm, ces filles tomberont dans une embuscade et les Allemands les extermineront.

J'éprouve la sensation que quelqu'un me regarde. C'est un enfant, par un soupirail. Je tire sur son père, sur ses frères, mais, les oreilles rabâchées par la gloire qui auréole chaque combattant, en cet instant il m'admire et m'envie. Pauvre gamin !

Nos munitions épuisées et l'endroit devenant malsain, nous nous abritons dans une cave. Quelques instants sont nécessaires pour que nous nous accoutumions à la pénombre. Une vingtaine de paires d'yeux nous fixent. Sur le sol des matelas, des valises, une ou deux chaises. Un poêle dont le tuyau sort par une brèche.

Encore rien que des femmes, des enfants, deux hommes très âgés. Entre deux explosions, c'est le silence troublé seulement par un sanglot. Je me répète : qui sème le vent... qui sème le vent... mais j'imagine ma maison détruite, ma famille dans cet état.

Une relative accalmie intervient. Une voix chevrotante nous questionne :

— Vous êtes Français ?

— Oui. Qui êtes-vous ?

— Professeur X. de l'université de Nuremberg. Ah, la guerre, quel malheur !

Mon journaliste rétorque : « Hitler, quel malheur ! » Et l'autre répond :

— Gengis Kahn, Napoléon, Hitler, les hommes, quel malheur !

Le moment est mal choisi pour un débat historique. Nous voulons franchir le Neckar dans les premiers.

— Vous et nous sommes toujours les victimes, continue la voix, c'est nous qui souffrons. Nous voilà comme des bêtes, dans une cave !

Et moi, qui trouve que ce moraliste de la dernière heure exagère, je lui lance cette phrase vengeresse :

— Dans une cave ! votre folie nous y a enfermés quatre ans. C'est votre tour. Vous l'avez mérité !

Phrase terrible quand elle est destinée, au-delà du vieil intellectuel, à des femmes et à des enfants broyés par un sort effroyable. Je la regrette aujourd'hui. Elle n'était pas digne.

Le Neckar est une jolie rivière dont la traversée, ce jour-là, nous a coûté cher.

\*\*\*

Le camp de presse a déménagé dans la journée et se trouve à Durlach, petite ville proche de Karlsruhe. Quelques attentats ont eu lieu contre des soldats français isolés, et nous plaçons des sentinelles autour du groupe d'habitations que nous occupons.

Notre trio s'est installé dans une riche maison dont les propriétaires ont fui précipitamment devant nous. Entre deux raids, nous jouissons du confort raffiné des lieux : tapis, fauteuils confortables et rutilantes salles de bains. La bibliothèque contient même quelques ouvrages en français, dont les *Mémoires de Foch* et de Poincaré.

C'est une curieuse sensation que de s'installer au foyer d'une famille inconnue alors que tous les objets de la vie courante demeurent à leur place. Nous entrons subitement au plus caché d'une intimité. Le paquet de cigarettes qui traîne sur une petite table est toutefois d'une marque inconnue et les photographies dans leurs cadres ne nous rappellent rien. Les placards sont pleins de provisions et le buffet contient des bouteilles entamées. On pourrait prendre ces détails pour des attentions, mais nous savons que nous sommes des invités qui ont forcé la porte. Aussi éprouvons-nous un malaise parfois plus fort que notre rancune.

Pour la salle à manger du camp, nous avons choisi une vaste villa et pendant que nous y dînons, le sous-officier de garde vient nous avertir que deux coups de feu ont été tirés sur l'une de nos sentinelles.

Nous voilà donc placés dans la situation de l'occupant. Il n'y a que deux solutions : faire une enquête dont on sait, par avance, qu'elle n'aboutira pas ou prendre quatre habitants et les fusiller séance tenante au carrefour le plus proche.

Volpone, consulté, s'en lave les mains. Il est congestionné par un trop copieux dîner, des libations répétées, et absorbé par le voisinage de deux dames, soi-disant journalistes, qui lui font la cour pour obtenir de lui les véhicules nécessaires à une grande tournée plus touristique que professionnelle.

Marc, Albert et moi, une fois de plus, nous concertons sur la conduite à tenir.

La seule vraie solution technique pour que ce genre d'attentat ne se reproduise pas, c'est de fusiller, de terroriser. C'est l'affaire de Châteaubriand : trente otages massacrés ; le cran du dessus c'est Tulle : quatre-vingt-dix pendus au balcon ; le sommet s'appelle Oradour-sur-Glane : un village exterminé avec femmes et enfants. C'est une simple question de graduation.

Objectivement, il n'y a pas d'autre solution, et cela mène tout de suite au pire. Non, nous n'aurons pas parcouru notre long chemin pour en arriver là. Tant pis, une

sentinelle, l'un d'entre nous, un journaliste sera descendu, mais un officier français ne commandera pas l'exécution d'otages.

D'accord ? D'accord répondent les trois consciences. Alors quoi ? Une enquête ? Nous n'avons pas le temps, alors un branle-bas pour faire peur ? Pourquoi pas ? Allons-y. Mettons le paquet. Nous gagnerons au moins la tranquillité pendant la brève durée de notre séjour dans cet élégant faubourg.

Il est six heures du soir. Nous alertons tout le monde, plantons, radios, chauffeurs et marmitons. L'effectif entier est mis sur pied de guerre. On va bouleverser toutes les maisons. Ainsi, les honorables Teutons qui nous entourent sentiront-ils passer notre force.

Dans notre luxueuse résidence, nous nous équipons pendant qu'on boucle le quartier. Nous armons nos pistolets. Prêts ? Ce soir la Gestapo ce sera nous, mais nous savons que notre intention est de faire plus de peur que de mal.

Chacun un groupe d'immeubles. On y va. Les consignes sont : une agressive fermeté, pas de brutalité.

Je sonne à la première porte avec derrière moi un adjudant, un sergent et six bonshommes casqués, mitraillettes et fusils en mains.

- *Was ist das ?*

Armée française. Ouvrez.

Un silence de mort. Je reconnais ce silence-là, c'est celui de la terreur. Semer la terreur c'est justement ce que nous voulons, et puis... et puis ce n'est qu'un rendu. Ils ont terrorisé ma mère, mes soeurs, ceux que nous aimions et ceux que nous avions choisis comme compagnons. Alors, ne reculons pas.

- Schnell !

La porte s'entrouvre, je la pousse brutalement. Un Alsacien de mon groupe sert d'interprète et explique qu'une tentative d'attentat a eu lieu, que nous sommes à la recherche des coupables et que nous allons fouiller la maison. A cet instant, à cette seconde seulement, le vieux monsieur que je trouve en face de moi réalise que l'Allemagne a perdu la guerre et que Hitler était un fou dangereux. Il balbutie quelques mots mais déjà nous sommes entrés, et les armes se heurtent aux meubles.

Une voix de l'étage supérieur questionne

- Que se passe-t-il ?

Mes hommes sont déjà là-haut, et pénètrent dans la chambre.

Devant le vieux couple médusé, nous procédons à une perquisition complète. Deux vieilles armes sont découvertes, nous les emportons.

Se présente ensuite une maison à plusieurs étages. Deux hommes sont envoyés pour garder les accès des toits. L'adjudant et moi nous nous répartissons les tâches. Stupéfaction, effroi, nous lisons cela dans les regards de ceux que nous arrachons au sommeil. Des couples âgés, des grands-parents, des jeunes femmes que nous surpréons au lit et qui lancent un cri lorsque la lumière brutale les aveugle et qu'elles reconnaissent un uniforme kaki. Les armoires sont vidées, les tiroirs renversés sur le sol, c'est un ouragan, un ouragan correct mais qui ne laisse rien en place derrière lui.

Dans un placard je découvre des uniformes d'officiers, j'interroge une vieille dame recroquevillée au sommet de son lit, les couvertures tirées jusqu'au menton. En me répondant, les larmes lui viennent : c'est l'uniforme de son fils mort à l'hôpital de ses blessures, mort pour rien, mort pour que sa mère soit réveillée en pleine nuit, pour que ses souvenirs soient souillés. Je remarque sur un meuble la photographie d'un bel officier en uniforme, une croix de fer est attachée au cadre. Comme chez nous. Nous emportons l'uniforme. La vieille dame s'est levée et elle contemple sans y croire le bouleversement des trois pièces où elle vit seule, enfermée dans sa tristesse.

A l'étage suivant ! Le logement de droite, puis celui de gauche. Ensuite la maison d'après. Naturellement nous ne trouvons rien, mais nous laissons derrière nous des familles qui ont compris.

Lorsqu'un de nos clients reprend assez vite son souffle pour nous parler, c'est la même chanson : « J'ai toujours été anti-nazi, mon cousin a été arrêté par la Gestapo, toute ma famille était opposée à la guerre, nous n'avons rien contre les Français, au contraire, etc. » Ce sont les couplets du bon Allemand qui n'a jamais soupçonné les horreurs commises à Prague, à Varsovie, à Paris.

Ce soir-là, je ne suis pas encore rôdé, la colère me prend et j'invective mes interlocuteurs de la plus vive manière, je leur jette à la tête les sauvageries commises et j'annonce que la loi du talion va jouer et que le peuple coupable va payer cher. L'interprète ne parvient pas à suivre le flot de ma furieuse éloquence.

Tout cela, ce sont des mots, mais ils créent un climat et je sens que mes hommes commencent à s'énerver. Hélas, la pratique de la puissance tourne les têtes les plus froides et les immeubles résonnent des imprécations et du bruit des portes qui claquent.

Dans un riche appartement, je ne trouve que des femmes. Trois âgées et deux jeunes. Leurs visages sont ravagés mais fermés et butés, et une curieuse odeur flotte dans les pièces que nous fouillons. Je surprends des signes et des regards suspects. Je prévient le sergent et lui demande de redoubler de vigilance. On m'appelle. Je trouve le sous-officier devant une porte qu'une des femmes refuse d'ouvrir. C'est une des jeunes, vêtue seulement d'un manteau sur sa chemise de nuit, elle est adossée à la porte, une résolution sans limite dans les yeux.

— Ouvrez, madame.

Elle ne répond pas. L'interprète répète mon ordre. Les trois autres femmes sont derrière moi, statues vivantes de l'angoisse.

- Madame, écarter-vous

Nos regards se heurtent. Je trouve dans le sien une haine féroce mais autre chose aussi, ses traits tendus, ses paupières rougies, ses cheveux ternes donnent à son visage une expression de profond désespoir.

— Sergent, écarter cette femme.

J'ai sorti mon arme. Derrière la porte, sans aucun doute, il y a un ennemi caché, peut-être celui qui a tiré sur notre veilleur. Je fonce.

Dans la pièce, un petit lit. Dans le lit un petit enfant mort. Deux bougies brûlent sur la commode.

Je demeure, mon pistolet à la main, le cœur battant. Fous ! Fous que nous sommes tous !

J'enlève ma coiffure et la honte me monte au front. Derrière moi les femmes pleurent et j'entends les souffles courts du sous-officier et des hommes. Sur un meuble, encore une photographie. Celle-ci représente un aviateur. Elle est barrée d'un ruban noir.

Je n'ose pas me retourner et quitte la pièce à reculons. On chuchote.

— Une balle perdue, hier, m'informe l'interprète.

Nous quittons l'appartement à l'odeur de cerge, comme des criminels. La femme qui barrait la route sanglote, assise la tête dans les mains.

Cette jeune femme aurait pu être ma femme et ce petit garçon aurait pu être mon fils. Si j'étais né Allemand et même sans avoir suivi le nazisme, je me serais trouvé mobilisé, envoyé ici ou là, et tué. Et mon fils se serait sûrement échappé pour courir les rues et attraper ce morceau de fer volant.

— Madame, excusez-vous. La guerre est une chose horrible. Peut-on faire quelque chose ?

Elle dit non de la tête. Le père mort, le petit enfant tué. Rien, en effet, ne peut être fait pour réparer cela.

Je reste sur le palier, une boule dans la gorge, et peut-être même les larmes aux yeux.

— On continue mon lieutenant ? me demande le sergent qui a compris.

— Non. Faites prévenir l'adjudant. Pour nous, opération terminée.

Albert, Marc et moi, nous nous retrouvons dans le jardin. La nuit est belle, douce. Je leur raconte et ma colère et l'incident. Nous donnons des ordres pour que les patrouilles cessent cette inutile fouille.

Pauvre petit garçon, tu nous as rendu ce soir-là un grand service, tu as brisé notre colère, tu as chassé notre désir de vengeance, tu nous as épargné l'humiliation de la haine, tu as sauvé notre dignité.

Oui, ma haine, née de mon heurt avec le premier soldat allemand, celle qui a nourri ma sainte fureur et m'a poussé au long de toutes ces années, s'est éteinte ce soir-là.

Aucune des raisons de ma profonde hostilité ne disparaît, ma réprobation totale demeure, la volonté de punir ne s'estompe pas, mon sentiment de défendre une juste cause est plus fort que jamais, mais le poison qui peut pousser l'action au-delà des limites, cette goutte d'acide qui fait tourner à l'excès les sentiments légitimes, qui transforme l'homme en bête, a disparu de moi cette nuit-là.

J'étais proche de la fureur aveugle. Merci donc à toi, petit innocent qui ne connus de ta mère que l'inquiétude et le chagrin, et de la vie aucun printemps de paix.

\*\*\*

Cette fois, le char sur lequel on a bien voulu m'accepter bloque ses chenilles devant une puissante construction dont chaque ouverture est ornée de croix gammées sculptées dans la pierre.

C'est le siège du parti. Le portrait d'Hitler nous accueille, à droite et à gauche des salons, avec des emblèmes et des photographies ; au fond une salle de réunion. Au premier étage, deux couloirs, les portes sont ouvertes sur les bureaux. Tiroirs et classeurs sont béants, les dossiers gisent, éparpillés, sur le sol. Dans une pièce, des rayonnages montent jusqu'au plafond. Là aussi, on est venu. Des boîtes sont renversées, des milliers de fiches ont été répandues sur le sol.

— Voilà les noms des responsables, me dit le sous-lieutenant qui parcourt avec moi l'immeuble abandonné.

— Il y en a qui sont venus retirer leur fiche. Pas tous fous !

Nous marchons sur ces bouts de carton dont chacun représente un coupable, à son échelon. J'en ramasse quelques-uns et considère les photographies. Il y a des femmes, comme des hommes, des jeunes aussi. En sortant, je vais les croiser dans la rue. Si je m'adresse à eux, comme tous, ils me jureront qu'ils ne sont pour rien dans ce cataclysme. Mais qui donc est responsable, alors ? La conjonction d'une volonté et d'un peuple qui suit, la devise du Troisième Reich n'explique-t-elle pas tout ? « Un peuple, un chef, un empire. » Si c'est cela, il faut à l'avenir empêcher que ces composantes explosives ne se rencontrent.

Au bout du couloir, là où aboutit le tapis rouge, nous trouvons une salle d'attente et une porte protégée par un épais rideau. Nous entrons. Au pied d'un buste du Führer sur son piédestal est étendu le cadavre d'un homme en tenue nazie avec son brassard. Son pistolet roulé sous une chaise, il s'est suicidé. Le sang est sec, la mort doit remonter à la nuit.

Nous sommes quand même remués. Ce spectacle n'est pas celui auquel un guerrier est habitué. Cet homme n'avait-il pas d'épouse, d'enfants ? Est-ce la crainte de ce qui l'attendait, le désespoir devant l'effondrement de ses rêves, qui l'ont décidé ? Pour aller jusque-là, il lui avait fallu y croire beaucoup.

Ainsi la folie collective laisse-t-elle des millions de cadavres ; pour quelques fous des millions de simples paient.

Nous parcourons les derniers étages et le sous-sol où nous ouvrons les portes de sinistres cachots. J'emporte le drapeau qui flotte encore sur cet orgueilleux bâtiment, témoin accablant.

\*\*\*

Le camp s'était déplacé plusieurs fois.

La grande fièvre de la « récupération » avait saisi tout le monde et nos journalistes en particulier.

L'épidémie commença par les automobiles. Les garages et les granges regorgeaient en effet de véhicules en parfait état que leurs germaniques propriétaires avaient entretenus avec soin et nos clients, chasseurs d'exclusivités, rêvaient de leur indépendance. Quelles découvertes pensaient-ils réaliser s'ils n'avaient pas été tenus par la disponibilité et la rotation de nos jeeps ! Aussi la chasse aux voitures fut-elle

pratiquée sur une grande échelle. L'exemple nous était donné par les unités combattantes elles-mêmes, dont le train augmentait dans des proportions impressionnantes. Derrière les auto-mitrailleuses, les halftracks et les convois suivaient des Merceries, des Porsch et des Opel.

Partis aux petites heures, quatre chasseurs entassés dans une jeep revenaient dans l'après-midi, chacun de son côté au volant de sa prise de guerre.

Cette chasse exigeait du flair et, le gibier déniché, un certain esprit de décision. Naturellement, les plus belles propriétés recelaient les pièces les plus intéressantes, mais il n'était pas rare de débusquer un long capot dans le hangar d'une ferme. Les riches possesseurs ayant dissimulé l'objet de leur fierté, à l'abri, dans une campagne reculée.

L'animal découvert, il fallait s'assurer de son bon état, et surtout obtenir de son propriétaire ou de son gardien qu'il produise les roues, souvent dissimulées en un autre endroit, ainsi que les clefs et laisse partir l'ensemble sans pousser trop de cris.

Le meilleur moment pour agir auprès des locaux était le quart d'heure qui suivait le passage de nos avant-gardes. Sous le coup de l'émotion, pneus et clefs de contact étaient fournis sans réaction par leurs détenteurs enclins à penser que telle était la loi de la guerre motorisée. Plus le temps écoulé entre le passage des chars de tête et la présentation de... la demande était long, plus l'opération se révélait difficile. N'y avait-il pas des propriétaires qui prétendaient exiger des ordres, des reçus, que sais-je ?

Était-ce du vol ? La question avait été posée dès les premières prises. Elle le fut au cours d'un petit déjeuner par un journaliste las de poser son postérieur sur les coussins en noyau de pêche de nos rustiques véhicules, assoiffé d'autonomie, et qui se proposait justement de consacrer sa journée à l'amélioration de son confort. Un convive fit remarquer, la bouche pleine, que ces matériels risquaient d'être détruits et qu'ils seraient alors perdus pour les alliés ; un autre, entre deux bols de café au lait concentré, attira l'attention sur le fait qu'aucun parmi les honorables correspondants de presse n'avait l'intention de garder ces voitures les opérations terminées, et qu'il s'agissait uniquement de disposer d'un moyen supplémentaire pour compléter l'information d'une opinion publique dont le droit était de savoir, le plus vite et le mieux possible. Devant de pareils arguments, la cause fut considérée comme entendue et les présents se levèrent de table en se souhaitant bonne chasse.

Roger Vaillant revint avec une MG rouge qui provoqua notre envie et le petit homme talentueux et son grand nez résistèrent à toutes les propositions d'échanges qui lui furent faites. Marc fit sortir de sa tanière une BMW cabriolet de très bon goût. Quant à moi, la chance me favorisa, et dans une petite usine, je tombai sur un formidable cabriolet Mercedes d'une très grande année. C'était une machine admirable. Un immense capot faisait suite à une calandre en coupe-vent, et précédait un pare-brise en V qui protégeait deux places gainées de cuir rouge. De ses flancs sortaient quatre tuyaux chromés. Les ailes dessinées d'un génial coup de crayon, repoussées par la vitesse, semblaient poursuivre indéfiniment de hautes roues étincelantes de rayons. Elle était jaune et noire. Le concierge de l'usine ne résista



que quelques instants à ma jeune volonté et devint un ami en découvrant sur mon épaule l'insigne des parachutistes : son fils était lui aussi parachutiste et le fait que ce fût dans une armée différente lui parut négligeable. Ainsi il me confia le secret de l'existence d'un compresseur à n'enclencher, me recommanda-t-il, qu'au-dessus de cent kilomètres à l'heure. Le puissant moteur démarra instantanément et je me dirigeai vers le camp, me demandant à chaque manœuvre où commençait et où finissait la longue architecture de mon bolide. Sur une portion d'autoroute, sans effort, j'atteignis le cent, et le grand volant droit plaqué sur ma poitrine, poussai la manette du compresseur. L'engin fit un bond sur place et je vis le compteur monter vers les cent soixante !

Partout où j'allai par la suite, ma Mercedes provoquait une telle sensation que le jour je n'osais plus m'en servir, et que la nuit je ne dormais plus de peur que l'on me la vole au nom d'une urgente nécessité de l'information.

Hélas, voici ce qu'il advint. Je reçus une invitation à déjeuner d'un général auquel j'avais rendu un léger service. Je me rendis à son PC avec Bertha, ainsi avait été baptisée la Mercedes. Je la garai le plus loin possible, mais mon hôte, courtois, ou informé, tint après le café à faire quelques pas avec moi.

— C'est votre voiture ? me questionna-t-il en découvrant ma merveille.

— Euh, oui, c'est une des voitures du camp de presse.

— Voilà qui n'est pas une voiture de lieutenant, mais une voiture de général. Vous en conviendrez ?

Je ne voulais convenir de rien de semblable, mais le bougre ne me laissa pas le temps de réagir. Il fit chercher une « très jolie voiture » dans son parc personnel — une affreuse Hanomag, toute neuve il est vrai — et donna l'ordre à son chef du service-auto de prendre en main Bertha.

Je ressentis douloureusement cette séparation et ce ne fut pas sans émotion que je rencontrai ma conquête, six mois plus tard, sous les arcades de la rue de Rivoli. Un soldat tenait son volant, et elle semblait très généreusement entretenue. Le conducteur me confirma que Bertha était toujours avec le général Y.

Mais la récupération, intitulée footing par nos amis anglo-saxons, ne se limitait pas aux voitures. Une haute autorité voulant couper à toutes velléités de résistance avait décidé que les machines à écrire et les appareils récepteurs de radio devaient être déposés par leurs détenteurs dans les mairies.

Les mairies des hameaux comme des villes constituaient donc des magasins non gardés où il suffisait de choisir. Les machines à écrire servaient indubitablement la cause de l'information et chaque correspondant eut à cœur de disposer d'un ou deux modèles de rechange. Quant aux postes de radio, ils étaient évidemment indispensables pour se tenir au courant de ce qui se passait dans le monde, au-delà du champ de bataille. L'ennui avec ces derniers, et contrairement aux machines à écrire, consistait en ce que les meilleurs étaient alors les plus volumineux, et que le transport d'un gros Telefunken ne se conciliait guère avec notre mode de vie itinérant. Il est vrai que chacun de nos pensionnaires disposait maintenant d'une voiture personnelle !

Après, vint le temps des appareils photographiques. De toute évidence, il constituait un outil de travail indispensable et dont le besoin se révélait à toute heure de façon impérative. Mais voilà, la haute autorité n'avait pas trouvé nécessaire de faire déposer ces précieux outils dans les mairies, ce dont se scandalisaient certains. « Enfin, grognaient-ils, l'espionnage de nos jours est à base de documents photographiques et le commandement se rend coupable d'une grave négligence en ne privant pas tous ces dangereux Teutons de leur Leïca, Rolleiflex, et autres Contax.

L'astuce consistait à prendre une piste et à suivre le gibier jusqu'à son gîte. La première trace était le plus souvent relevée chez les photographes. Ceux-ci cédaient aux instances et communiquaient la liste de leurs clients propriétaires d'appareils perfectionnés. Ensuite, les adresses tirées au sort, la poursuite commençait et rendez-vous était pris pour la comparaison des tableaux de chasse. Les bons bourgeois estomaqués par la perfection de notre service de renseignements qui n'ignorait pas qu'un Leïca était caché chez eux se précipitaient généralement pour remettre l'appareil au demandeur. Le système marchait donc presque toujours et les zones parcourues par le camp de presse présentaient un vide absolu quant à toute mécanique capable de prendre un cliché ou un film. Une bourse d'échanges fonctionnait le soir où un format 6 X 6 valait deux 35 mm, ou inversement suivant les goûts.

Certains, hélas ! abusèrent des circonstances. Il était trop commode de prétendre « avoir tout perdu par la faute de ces barbares » et de se servir en objets d'art ou tableaux. Beaucoup de maisons étaient inoccupées et la police locale dont la conscience n'était sans doute pas immaculée avait disparu. Je ne rappellerai pas ici les plus coupables faiblesses.

J'ajouterai, à propos de cette période, que les autorités municipales allemandes, par définition en parfait accord avec le régime qui s'écroulait, manifestaient un esprit de collaboration si complet qu'il nous écœurait. L'impression du premier village se confirmait et la réaction dépassait les espérances de nos officiers chargés des questions administratives. Les vainqueurs d'hier, occupés aujourd'hui, apportaient même des cadeaux. L'obséquiosité de nos interlocuteurs ne faisait qu'augmenter notre réserve, et après quelques jours, nous ne pouvions plus supporter les courbettes de ces messieurs. Nous eussions apprécié une grande froideur, voire une animosité ; ainsi chacun eût joué son rôle.

Il faut toutefois reconnaître le courage incroyable des soldats allemands, lesquels, ne pouvant ignorer que le sort de leur pays était scellé, poursuivaient la lutte avec les moindres moyens et donnaient leur vie sans espoir de modifier le destin. Par surcroît, dans l'ombre, des groupes comprenant des volontaires et tous âges de quinze à quatre-vingts ans, s'organisaient et attaquaient ce qu'ils pouvaient de nos forces avec ce dont ils disposaient, c'est-à-dire presque rien. Des mines bricolées posées la nuit, des fils de fer tendus en travers des chemins pour décapiter

nos motocyclistes, des obus antichars tirés sur nos véhicules isolés, telles étaient leurs actions désespérées.

C'est ainsi que, traversant la forêt Noire en liaison vers Strasbourg, je vis passer à un mètre devant le pare-brise de ma jeep, un panzer-faust qui alla éclater dans le ravin de l'autre côté de la route. Inutile de dire que j'appuyai très fort sur l'accélérateur en me rappelant les principes de la guerre de maquis. Dans ces épaisses forêts de sapins pouvaient vivre tranquillement, et pendant longtemps, des équipes de partisans ravitaillés par la population. En réalité, ce dernier sursaut ne fut que très éphémère. Naturellement, je ne formulerais pas ici cette appréciation si la fusée antichar lancée contre moi avait atteint son but.

\*\*\*

Alors que nous occupions une vaste demeure campagnarde et que j'étais fort absorbé par le graissage de mes chaussures, Marc surgit en criant : « On est en train d'assassiner un type dans la cave »

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Viens.

Nous traversons une cour et descendons un escalier humide et glissant. Du fond d'une galerie jaillissent des injures hurlées d'une voix à la limite de l'hystérie et des gémissements. Nous débouchons sur une pièce voûtée et dans le faisceau de nos lampes de poche nous découvrons un malheureux couvert de sang qui essaie de se protéger et une grande silhouette qui frappe avec une lanière de cuir.

— Arrêtez ! ordonnons-nous.

Le tortionnaire sursaute et fonce sur la victime. Marc et moi, les mains encombrées de nos lampes, avons beaucoup de mal à les séparer.

Avec stupeur, je reconnais dans le tortionnaire l'un de nos hommes. Il souffle comme un bœuf et ses traits sont tordus par la haine et la fureur.

— Mon lieutenant, essaie-t-il d'expliquer — mais les mots se bousculent — c'est un salaud, un type de notre village au service des Boches, il a fait arrêter des femmes, des enfants...

Sa respiration s'apaise, il s'assied sur une caisse. Il s'efforce de retrouver son calme.

— Je suis alsacien, du même village que cette charogne. Il nous a vendus aux Boches, il a fait torturer des copains... Salaud, salaud...

La colère le submerge à nouveau, il bondit sur ses pieds et se précipite sur l'autre : « Cochon, hurle-t-il, cochon... »

Dans le faisceau de lumière, je vois son visage crispé, il pleure et frappe, frappe... L'autre hurle.

— Ah cochon, tu peux gueuler ! et notre soldat cogne de toutes ses forces.

Marc et moi, un moment saisis par l'horreur de la situation et du spectacle, retrouvons notre sang-froid. Nous nous interposons.

— Sors-le, emmène-le, crierai-je à Marc.

Mais, hors de lui, le Français se débat, les lampes-torches roulent par terre. La scène est hallucinante. Nous ne parvenons pas à maintenir notre homme qui a perdu la tête. Impossible d'aller chercher de l'aide.

Marc enfin lui lance son pied dans l'estomac, le type se plie en deux, nous le poussons vers l'escalier et le hissons jusqu'à la cour.

Un seau d'eau. On le lui verse sur la tête. Nous appelons, on vient. Trempé, le furieux se calme.

Qu'est-ce qui vous a pris, vous êtes devenu fou ? Le salaud, répète-t-il, le salaud. Je vais le crever, le crever.

Je descends auprès de l'autre. Etendu face contre le sol, il est dans un état affreux. Je le retourne. Son visage a éclaté, sa poitrine est en sang. Il murmure des mots en allemand. Ses yeux ont disparu derrière les paupières gonflées. Sous la lumière crue de ma lampe, sa peau est verte, il vient de vomir, c'est horrible. Je dois faire effort pour me pencher sur lui.

Il ne peut plus marcher, un brancard ne passerait pas dans l'escalier, nous le portons.

— Qu'on le transporte tout de suite à l'hôpital.

Il nous faudra beaucoup de patience pour reconstituer l'affaire. Notre soldat, engagé à Toulon, est un alsacien qui avait fui son pays annexé et s'était réfugié dans le Midi. Ancien typographe, il avait aisément trouvé du travail et faisait même partie d'un réseau de résistance pour lequel il imprimait la nuit de faux papiers. Par ailleurs rien ne peut lui être reproché depuis qu'il est militaire. Il est calme, discipliné, bon camarade.

En retrouvant son village, il apprend la terrible répression dont ses parents et ses amis ont souffert. On lui parle de son ancien condisciple Wilfried qui s'est mis au service des Allemands dès leur arrivée et a fait preuve dans la poursuite des patriotes d'un acharnement et d'une cruauté terribles.

Or, l'avant-veille, par un hasard incroyable, notre Alsacien reconnaît le traître dans un groupe de prisonniers allemands gardés le long d'une route. Le soir, il revient, appelle son camarade, fait celui qui ne sait rien et l'aide à s'évader. Il le cache dans la cave, l'enferme, lui révèle qu'il sait tout, lui annonce qu'il va venger ses amis en le faisant mourir à petit feu. Les séances durent depuis deux jours. Depuis quarante-huit heures le malheureux prisonnier, les lèvres écrasées, la langue gonflée de sang, n'a pas bu une goutte d'eau.

Marc et moi devons prendre une décision. Il est près d'une heure du matin ; le tortionnaire, notre bon soldat, est devant nous, hirsute, le menton sur la poitrine.

Naturellement le plus simple est de faire un rapport et de remettre le malheureux à la gendarmerie. Et après ? Ce qui nous révolte et ce que nous essayons de lui faire comprendre, c'est que ce qu'il vient de commettre est presque aussi terrible que ce qu'il a reproché à sa victime. Mais il ne comprend pas. Il est convaincu de représenter la justice et estime qu'il n'a fait qu'appliquer l'ancestrale tradition du « œil pour œil, dent pour dent ». Il reconnaît qu'il a eu tort d'organiser l'évasion d'un prisonnier mais c'est tout. Au-delà, c'est une affaire entre lui et le traître.

La règle veut que nous rendions compte à Volpone et que nous demandions ses ordres, mais nous ne respectons pas notre commandant et c'est là un problème de conscience, de vérité humaine, qui ne saurait s'accommoder des règlements, lesquels d'ailleurs n'ont sûrement pas prévu le cas.

Envoyer l'Alsacien devant un tribunal, qui comprendra ? Lui ? Certainement pas et peut-être regrettera-t-il alors d'avoir choisi la France qui le remercie si mal. Les gars de son village ? Ils lui donneront raison et accuseront les juges. La victime ? Le traître interrogé à l'hôpital a reconnu les faits et trouve presque normale la loi du talion. Il ne se plaint pas d'ailleurs et demande seulement à être traité comme un prisonnier de guerre. Ça, c'est une autre affaire et nous le livrerons à la gendarmerie.

Ce qui nous choque, ce n'est donc pas le principe de la punition, ni même que notre justicier ait voulu intervenir, mais c'est le traitement qu'il a infligé à son captif. Il prétend qu'après l'avoir puni, il l'aurait remis aux gendarmes mais nous pensons que l'autre n'en serait pas sorti vivant.

Nous sommes fatigués et il ne peut être mauvais de laisser passer la nuit. Nous enfermons notre soldat dans une pièce et allons dormir. Certes, il peut sauter par la fenêtre, mais il n'irait pas loin, et nous verrons ! S'il est toujours là le lendemain cela voudra sans doute dire qu'il a compris et que la raison l'a emporté.

Avant de fermer les yeux, je revois le visage cassé du traître mais aussi les traits convulsés du justicier. Qu'aurais-je fait, moi, mis en présence du tortionnaire d'une sœur ou de celui de Claude ? Je sais, au fond de moi, que la colère m'aurait pris. Aurais-je pu résister à l'envie de briser, de massacrer ?

Marc, au matin, me dit qu'il s'est posé la même question.

Finalement le traître n'est pas mort, il a reçu une terrible correction et pour le reste les juges décideront.

Notre Alsacien n'est pas parti, nous le libérons en lui suggérant de demander le jour même sa mutation dans un commando de choc. Ceci à cause de ses camarades et des autres qui apprendront sûrement l'histoire un jour. Nous voulons aussi le soustraire à Volpone. Les formalités furent réduites au minimum et notre homme partit. En nous quittant, il voulut absolument nous serrer la main.

Avions-nous eu raison ou tort ?

La cruelle question du règlement de comptes allait se poser à tout le pays.

\*\*\*

Je ne raconterai pas toutes les actions auxquelles nous prîmes part parce que les récits de tels combats sont fort répandus, mais j'en relaterai une pour son caractère insolite.

Je ne me souviens pas dans quelle circonstance il nous est demandé d'accomplir l'opération en question. Sans doute la chose nous avait-elle été accordée par l'un des généraux chez qui nous menions les journalistes.

Quoi qu'il en soit, Albert et moi, Marc devait être en tournée quelque part, nous voyons confier la responsabilité d'une petite expédition. Il s'agit de franchir le col de l'Arlberg alors que nos troupes tiennent l'entrée du tunnel ferroviaire. Nous partons avec une compagnie de tabors marocains commandée par un lieutenant.

Le paysage de montagne est magnifique et Albert se réjouit de retrouver la station de Saint-Anton où il séjourna autrefois en famille, avec nurse et chauffeur.

L'accueil de l'Autriche est chaleureux. Les habitants s'efforcent de nous faire croire qu'ils ont été occupés de force par les nazis et enrôlés contre leur gré sous le drapeau allemand. Naturellement nous savons à quoi nous en tenir mais il est vrai que beaucoup d'Autrichiens étaient opposés à l'Anschluss et que les militaires autrichiens faisaient preuve de moins de fanatisme que les Allemands. Ainsi notre répulsion n'est-elle pas aussi grande et nous acceptons d'un meilleur cœur les marques de sympathie.

Notre progression vers le haut par des routes et des chemins qui vont en se rétrécissant ne rencontre que deux résistances de la part de quelques sections de troupes alpines ennemies. Mais ces petits accrochages ne nous ralentissent pas sérieusement et nous atteignons la neige vers le début de l'après-midi. Nous ne sommes pas équipés pour grimper à travers des étendues où les hommes enfoncent jusqu'aux genoux, aussi nous rabattons-nous sur la route en redoublant de précautions.

Au début de la soirée nous arrivons en vue de Saint-Anton. L'agglomération, composée de quelques chalets et de plusieurs grands hôtels paraît calme et non défendue. On me signale un groupe d'hommes à l'abri du balcon d'un des plus proches chalets et à la jumelle il me semble que l'un des personnages tient en main un drapeau blanc, mais je n'en ai aucune certitude. Notre mouvement d'encercllement s'amorce lorsque la délégation, c'en est une, quitte son abri et se dirige vers l'entrée du village où nous sommes tapis. Devant marche un gros bonhomme portant effectivement un drapeau blanc.

Un sous-officier sert d'interprète. Le bourg de Saint-Anton est décidé à accueillir le mieux possible les troupes alliées. Les autorités ont obtenu des forces allemandes, en raison de la qualité des personnalités y résidant, que l'agglomération ne soit pas défendue, et elles garantissent qu'aucun militaire ne s'y trouve. Messieurs les officiers et leurs troupes peuvent donc suivre la délégation et choisir le lieu de leur résidence. Le maire se porte garant de la sécurité de tous.

Nos sections déployées et les fusils mitrailleurs en place — il ne faut jamais se laisser endormir par de bonnes paroles — nous emboîtons le pas au maire qui nous mène vers le plus grand des hôtels. Nous marchons dans le silence seulement troublé par le crissement de la neige sous nos semelles. Nous nous arrêtons devant l'hôtel pour attendre le regroupement de notre petite troupe. J'aperçois derrière les rideaux écartés des dizaines de visages dont les yeux suivent chacun de nos gestes.

Le directeur du luxueux établissement s'incline devant nous et prononce en français quelques mots de bienvenue. Albert ne résiste pas au plaisir de lui rappeler ses séjours antérieurs.

Le hall et les salons sont vides et je m'étonne d'apprendre que toutes les chambres sont occupées. Voilà ce qui nous est alors révélé avec maintes circonlocutions : cet hôtel héberge tout le personnel de l'ambassade de l'Italie fasciste à Berlin, et le palace de l'autre côté de la rue loge les effectifs de la mission diplomatique du IIIe Reich à

Rome. La station a été réquisitionnée par la Wilhelmstrasse pour la réunion de ces diplomates non destinés à se rencontrer mais qui, paraît-il, aussitôt mis en présence, ont ouvert des négociations.

Le maire nous fait savoir que les chefs de ces missions ont exprimé le vœu d'être séparément reçus par le chef de l'expédition alliée.

Nous demandons d'abord des logements pour nos hommes et pour nous.

Trois petits établissements seront mis à la disposition de nos Marocains et le maire nous propose « les hôtels étant hélas occupés par tous ces messieurs qui ne souhaitent pas déménager » un chalet très confortable dont l'exposition est, paraît-il, excellente. Nous trouvons la formule impertinente et déclarons que nous habiterons la meilleure suite de l'établissement dans lequel nous nous trouvons et que le lieutenant s'installera dans le plus vaste appartement de l'hôtel d'en face. Nous lisons avec plaisir un grand embarras sur les traits de notre interlocuteur, mais devant l'attitude résolue que nous affichons, des ordres sont donnés en conséquence.

Dans les fauteuils club du grand salon, nous attendons. Albert, avec délectation, retrouve les gravures représentant le mont Blanc, le Matterhorn, etc.

Une extraordinaire activité règne dans les étages et nous rions en pensant que l'ambassadeur va s'installer dans l'appartement du ministre conseiller, que ce dernier va occuper les locaux affectés au premier conseiller, que le premier conseiller va chasser le deuxième conseiller, etc. Nous espérons qu'il en est de même à cent mètres dans l'autre établissement. Le maire et sa délégation attendent anxieusement dans le salon voisin.

Nous allons nous assurer de l'installation de nos sections et lorsque nous revenons, il est porté à notre connaissance que l'ensemble destiné à nous recevoir est prêt. L'ascenseur nous monte au dernier étage et nous entrons dans un salon qui sépare deux magnifiques chambres. Il y a des fleurs sur une table basse, plusieurs bouteilles d'apéritifs italiens et une coupe d'amandes salées. Nous faisons toilette et allons visiter le pays.

La nuit est tombée, les magasins et les cafés sont fermés. Nous inspectons les postes de garde avec le lieutenant. Il est enchanté de son installation et nous demande ce qu'il doit faire vis-à-vis des diplomates allemands. Nous lui répondons de nous envoyer toute personne qui demanderait à le voir.

Lorsque nous retournons à notre palace, une silencieuse activité règne derrière les portes de la salle à manger. Avant que n'ait pu intervenir le directeur, nous poussons un battant. Une centaine de personnes mangent sans bruit lorsque notre brusque apparition les pétrifie. Puis les regards se tournent vers un homme âgé qui mange seul à une table. Le temps paraît long. Nous sommes sur le point de refermer tout simplement la porte lorsque cet homme se lève et incline la tête vers nous avec beaucoup d'élégance ; alors tous les convives se lèvent et les hommes nous saluent de la tête. Nous remettons nos coiffures et saluons militairement.

J'ai pensé, susurre le directeur, que messieurs les officiers souhaiteraient manger dans leur salon et la table y est mise.

En effet, un somptueux couvert est dressé et une carte est posée à chaque place. Nous l'ouvrons et croyons rêver. Elle est rédigée en français et le foie gras truffé voisine avec le caviar d'Iran, la pintade avec le lièvre. Quant aux vins, les bordeaux et les chianti fraternisent avec le tokai et le muscat d'Alsace.

A peine avons-nous fini de sonner qu'entrent le directeur et son maître d'hôtel le carnet à la main.

Que pouvez-vous nous servir ? demandons-nous.

— Mais, monsieur l'officier, tout ce qui figure sur la carte.

Tout ?

— Absolument, tout ce qui plaira à messieurs les officiers.

— Comment est-ce possible ?

— Ces messieurs les diplomates ont apporté beaucoup de provisions lorsqu'ils se sont installés ici.

Après un mémorable dîner nous recevons dans le salon du rez-de-chaussée un représentant de chacune des ambassades. Le dialogue sera identique, à peu de choses près.

— Nous demandons à être rapatriés conformément aux traités internationaux sur l'immunité diplomatique, demanderont nos excellences.

— La décision ne dépend pas de nous. Nous rendrons compte au Général commandant la Première armée française, répondons-nous. En attendant sa décision, demeurez à Saint-Anton où votre situation ne paraît pas trop pénible.

Nous nous saluerons avec la plus grande courtoisie.

L'Italien essaiera de nous dire que son cœur est brisé de n'avoir pu participer à la libération de son pays aux côtés des alliés, mais nous mettrons poliment fin à l'entretien. Je serai sur le point d'encourager les uns comme les autres à poursuivre leurs entretiens en les assurant qu'ils présentent certainement une importance capitale.

Le lieutenant a poussé la conscience professionnelle jusqu'à installer un poste de garde dans notre hôtel et à placer une sentinelle devant notre porte. Nous allons le remercier avant de nous plonger dans un sommeil merveilleux.

Le réveil nous ménageait une surprise. A 6 heures, le téléphone sonne. Le lieutenant est en bas et veut nous parler d'urgence. Qu'il monte.

— Catastrophe ! annonce-t-il aux deux boyards que nous sommes devenus, trois femmes ont été violées cette nuit. Le maire accuse formellement nos hommes.

C'est une tuile, comment allons-nous nous tirer de cette situation ?

Dix minutes plus tard, rasés, harnachés, nous sommes dans le hall. Le maire ganté et chapeauté nous rapporte que trois femmes du bourg sont venues le sortir du lit en affirmant avoir été violentées. Ce sont des personnes honorables, bien connues de lui et dont l'affirmation ne peut être mise en doute. Le maire nous dit combien il est désolé de cet incident et à quel point il regrette que soient ainsi troublés des rapports qui s'annonçaient excellents.

Nous devons repartir de bonne heure, mais nous est-il possible de quitter les lieux en repoussant purement et simplement la plainte du bürgermeister ? Nous



délibérons. Non, nous devons nous livrer à une enquête, ne serait-ce que pour montrer que nous prenons l'affaire au sérieux.

Le lieutenant suggère que les femmes soient convoquées et désignent ceux des hommes qu'elles accusent d'avoir abusé d'elles. L'idée paraît bonne, d'autant que nous espérons qu'entre un visage de Marocain et un autre, ces honorables montagnardes ne parviendront pas à se fixer. Dans ce cas, la suite de l'enquête serait repoussée à une date ultérieure.

Le dispositif de surveillance restant en place, les sections sont rassemblées, l'une après l'autre, devant la mairie.

Malgré l'heure matinale, toutes les fenêtres des hôtels sont occupées par des spectateurs qui se réjouissent certainement de l'ennui dans lequel ils nous voient.

Les trois malheureuses madames sont là. Elles ne nous apparaissent pas comme des dragons de vertu, et leur attitude gaillarde ne suscite aucune commisération. Je doute qu'elles se soient beaucoup défendues et incline pour une espèce de provocation. Hélas, nos blanchisseuses — tel est leur métier — reconnaissent trois hommes dans la deuxième section. Tout le monde nous suit dans l'hôtel transformé en tribunal. Avec l'aide de deux interprètes, nous entamons un interrogatoire rendu laborieux par l'usage de trois langues. Les soldats ne nient pas avoir passé la soirée chez les femmes mais affirment que celles-ci les ont invités chez elles.

— Comment ?

— Par gestes.

Le maire estime que cette thèse n'est guère plausible.

— Pourquoi cette invitation ?

Un des hommes nous explique que les femmes promettaient leurs bonnes grâces contre du ravitaillement, du café et des cigarettes. J'imagine, non sans amusement, ce qu'a pu être un tel marchandage mené, de bout en bout, par gestes.

Les femmes poussent des cris de protestation.

Le même soldat affirme qu'en fouillant la maison des blanchisseuses on retrouvera des cigarettes de troupe et des boîtes de Nescafé. Le prix de l'hospitalité aurait donc été payé, et c'est au moment de fournir la contrepartie que ces dames auraient renâclé et que les fournisseurs se seraient résolus à brusquer les choses pour toucher leur dû.

Je suggère au maire de se rendre avec le lieutenant sur le lieu des crimes et de fouiller. Si les marchandises annoncées sont trouvées, je retiendrai la version de notre soldat. Le maire dont l'assurance diminue à vue d'œil, convient que ce sera là un début de preuve presque convaincant.

Dieu merci, la commission d'enquête retrouve des boîtes de café, des paquets de cigarettes, et le maire accepte de considérer l'incident comme clos. Ouf !

Malheureusement nous n'en avons pas terminé avec cette souriante station, car au moment où nous allons partir, un sous-officier vient m'annoncer qu'il a rencontré le Kronprinz au café du coin. Ce n'est pas une histoire de fous. Nous savons que le fils de Guillaume II est réfugié dans cette région des Alpes et nous avons ordre de

transmettre tout renseignement le concernant. Nous sommes donc obligés de prendre en considération la vision du sergent.

Le soleil est déjà haut. A quelle heure allons-nous nous mettre en marche ?

Remaniement du dispositif, interrogatoire du cafetier, encerclement d'un chalet. Nous frappons à la porte. Une grosse villageoise nous ouvre portant avec elle une riche odeur de soupe.

A la question : le fils de l'ex-empereur Guillaume II est-il chez vous ? Elle ouvre de grands yeux et reste la lèvre pendante. Nous visitons la maison et découvrons l'héritier impérial occupé à se raser. La mousse essuyée du visage de ce prince qui ne comprend rien à ce qui lui arrive, révèle un menton fuyant. La ressemblance est frappante, mais le maire accouru nous détrompe. L'homme à demi rasé est un employé des postes né dans la maison, et dont toute la population est prête à témoigner de l'identité. Le maire reconnaît qu'il y a toutefois une certaine ressemblance. Le coup est raté. Nous en sommes un peu déçus parce que nous nous étions vus ramenant triomphalement à de Lattre l'héritier du IIe Reich et recevant en échange la couronne de Prusse.

De Saint-Anton, Albert, sentimental, envoya des cartes postales à ses parents. Ce courrier original parvint à destination six mois plus tard.

La suite du raid fut sans intérêt sinon que les Fritz alpins nous attendaient de l'autre côté du col et que nous eûmes du mal à atteindre la sortie du tunnel. Nous trouvâmes le petit village de Landeck occupé par un dynamique bataillon qui ne nous avait pas attendus pour s'installer dans les meilleurs logements.

Je devais rencontrer le Kronprinz quelques jours plus tard dans un petit chalet isolé. Il avait été découvert par hasard. A vrai dire, il avait fait savoir qu'il était là. Sans doute s'attendait-il à quelque égard particulier. Il ressemblait beaucoup moins au fils de l'empereur que mon postier de Saint-Anton. Il avait grossi et vivait avec une toute jeune fille aux riches nattes blondes, rose et dodue. Il parlait un assez bon français, nous reçut de bonne grâce, heureux d'être redevenu un centre d'intérêt, mais me parut fatigué et loin du monde présent.

Ah la France, me dit-il, quel beau pays ! Ah les Français, quels bons soldats !

Puis, sans doute pour me faire plaisir mais, sans grand à-propos, il ajouta : « Ah, le maréchal Pétain, quel grand chef ! »

Je pensai en le quittant que ses chances de retour sur le trône impérial étaient faibles.

Retenu par un incident survenu à nos transmissions, je ne pus faire partie de l'expédition lancée à la rencontre des Russes. D'après le récit qui fut donné au retour, je sais qu'elle ne cessa d'être mouvementée. D'abord les Américains ne voyaient pas sans humeur trois véhicules français sillonner leurs arrières suivant leur inspiration plutôt qu'un programme établi à l'avance. Ensuite, les Ruskis tiraient sur tout ce qui s'avancait vers eux et discutaient ensuite.

Enfin, après plusieurs tentatives risquées, le convoi français prit contact avec un avant-poste de l'Armée Rouge. L'un des journalistes parlait la langue de Tolstoï et nos compatriotes eurent droit au toast du commandant de la compagnie. Hélas ! Il

n'y avait plus de vodka depuis longtemps et les verres étaient pleins jusqu'au bord... d'éther. La compagnie avait la chance d'occuper une usine de produits chimiques, et ma foi, l'éther, c'était mieux que rien ! Malgré le principe bien connu « à la guerre comme à la guerre » mes compatriotes eurent du mal à ingurgiter le liquide d'un seul coup ce que commande, chez nos Alliés, la politesse la plus élémentaire. La réponse française au toast russe se ressentit des effets de ce vitriolant breuvage.

Les journalistes sont gens difficiles à « épater », et pourtant ils furent surpris de l'état de sauvagerie de ces troupes de choc qui, depuis Stalingrad, marchaient et combattaient sans discontinuer.

L'effroi régnait dans les populations allemandes qui les subissaient. Comment les en blâmer !

L'éther eut un effet remarquable sur les plus alcooliques des participants à ce raid, lesquels n'acceptèrent que du lait pendant les jours qui suivirent.

\*\*\*

Nous pensions avoir tout vu. Que n'était-ce vrai ! Le pire nous attendait au creux d'un ravissant vallon.

Ce jour-là, nous étions partis sans but précis. J'étais seul avec deux journalistes parisiens dont l'idée était de trouver des prisonniers français refusant le rapatriement. On racontait, en effet, qu'il y en avait, plus ou moins mariés avec des Allemandes, qui se trouvaient très à l'aise dans leur nouvelle vie. Nous avons donc décidé de nous aventurer dans un secteur où n'étaient passées que quelques patrouilles motorisées.

En traversant une petite ville à l'écart des itinéraires, nous tombons sur un joyeux groupe de compatriotes prisonniers de guerre qui apprennent tout juste que leur état vient de changer et sont bien décidés à profiter de leur toute neuve liberté avant de se retrouver confrontés avec les problèmes qui les attendent chez eux.

Les braves gens nous invitent à boire à la victoire. Nul doute que si le nombre compte, la quantité de toasts portés à la fin heureuse de nos combats est la cause principale de l'effondrement de nos adversaires. Nous buvons donc et leurs faisons part de l'objet de nos recherches. Non, ils ont travaillé dans tous les villages avoisinants et n'ont connaissance d'aucun camarade ayant décidé de finir ses jours au foyer de la grosse Germania. Sûr, les femmes étaient bien seules et des liens s'étaient tissés ; mais de là à rester... Il y avait les gosses et les épouses en France et la maison de famille, et le village, et les copains

— Allez, encore un coup à la victoire !

— Vous êtes journaliste, dit l'un d'eux à mon voisin.

Alors, vous devriez aller jeter un coup d'œil au camp qui est là-bas, de l'autre côté de la colline. C'était une zone interdite, mais nous avons entendu dire qu'il y avait des Français et des types des chars qui sont passés nous ont répondu qu'ils n'avaient pas le temps de s'en occuper.

La curiosité éveillée, nous quittons nos nouveaux amis en direction de la colline. Le sommet franchi nous découvrons une souriante vallée entourée d'arbres, mais n'apercevons rien de spécial. Il fait un temps radieux et à petite vitesse nous

parcourons la jolie route sinueuse qui saute deux ou trois fois un limpide torrent. On se croirait en vacances, partant pour une partie de campagne.

Nous croisons un écriteau nous avertissant que nous pénétrons dans une zone interdite, nous franchissons une barrière rustique, puis soudain, après un tournant vers la droite, nous débouchons devant l'entrée d'un camp. Plusieurs rangées de barbelés forment un quadrilatère flanqué de tours en rondins de bois. L'installation comprend une trentaine de baraques. Le chauffeur nous arrête à deux mètres de la grande porte. Au-delà d'un chemin de ronde, il y a une autre barrière, et derrière, debout et silencieuses des silhouettes rayées, des centaines de regards tendus vers nous. Alors, seulement, nous voyons les gardiens. Ils sont rassemblés au pied d'une des tours, mitraillettes en main, et nous considèrent.

Nous sommes à découvert, tous les quatre entassés dans la jeep et ne disposons que du fusil du conducteur et de nos malheureux pistolets.

Pour les Allemands comme pour nous, la surprise est totale.

Je pense à sauter et à tirer, mais le combat serait inégal et nos deux journalistes n'ont pas d'arme. La stupéfaction dure une seconde ou deux, un temps suffisant pour que défilent beaucoup d'images.

Puis l'un des Allemands lève les bras...

Nous avançons vers la porte, elle s'ouvre sous notre poussée et nous voici à quelques mètres des prisonniers. D'abord une épouvantable odeur nous enveloppe, une odeur d'excréments, d'urine, de putréfaction, une odeur d'une virulence insupportable... Enfin, nous voyons une réalité à laquelle nous ne croyions pas, à laquelle notre raison n'ose pas croire. Les êtres qui nous fixent sont des squelettes, squelettes vivants, habillés de loques. Je ne puis ni avancer, ni reculer, ni parler.

Les prisonniers ne bougent pas, ils restent à deux mètres au-delà des barbelés. Ils ne disent rien. Leurs mains sont comme des insectes morts et leurs pieds comme des racines. Leurs yeux sont enfoncés et leurs regards de l'au-delà brillent à peine du fond de cavernes voûtées.

Quelle souffrance immense se dévoile à nos esprits épouvantés. Mon courage m'abandonne et je sens un profond sanglot me monter de la poitrine. C'est un jeune officier en larmes, au garde-à-vous et saluant d'une main tremblante qui apporte aux déportés du camp de X<sup>4</sup>, la liberté et l'hommage de la France.

— Y a-t-il des Français ?

Il y en a, nous répond une voix sourde venant de l'autre côté du fleuve qui coupe le monde des morts de celui des vivants.

J'essaie d'ouvrir la seconde porte, mais celle-ci est tenue fermée par une forte chaîne.

— La petite porte, murmure la même voix.

Il y a, en effet, une chicane et une petite porte. Mais, paralysé par une appréhension telle que je n'en ai jamais connue, je ne parviens pas à franchir la faible

---

<sup>4</sup> Vraisemblablement Blaichach, Fishen ou Oberstdorf.

distance qui me sépare de l'affreuse foule. J'ai peur, une vraie peur de voir des images qui seront un cauchemar pour toujours.

— Allez-y, me commande dans mon dos un journaliste qui me pousse en avant.

Nous entrons. Nous marchons et les damnés s'écartent comme de frêles tiges poussées par le vent. Plus j'avance plus ils reculent. Je m'arrête donc.

— Messieurs, articulai-je péniblement, vous êtes libres. Ma déclaration n'entraîne aucune réaction de ces emmurés, aucun signe de joie, aucun geste, la conscience est éteinte. Ces hommes sont brisés.

— Vous êtes Français ? me demande quelqu'un.

— Oui, nous appartenons à la Première armée française.

Ce quelqu'un s'approche. Au-dessus des vêtements qui flottent, le crâne qui paraît énorme et deux foyers de braise : les yeux. Il se présente :

— Capitaine Lelong, agent de la France Combattante. Je voudrais le prendre dans mes bras, mais une véritable frayeur me retient.

Je parviens tout juste à poser ma main sur son épaule, il n'y a rien sous le tissu qu'un bout de bois qui est l'os.

— Mes respects, mon capitaine.

Et je me présente.

Enfin, enfin les yeux ardents du capitaine Lelong perdent de leur violence.

Les sourcils se plissent, les paupières tombent et je vois poindre des larmes. Voilà la vie qui revient dans cette carcasse qui refuse la mort depuis tant de jours et de nuits.

Les têtes se tournent. Notre chauffeur vient de faire ouvrir la dernière barrière. Il n'y a plus d'obstacle entre les survivants et la campagne, ceux qu'ils aiment, la dignité retrouvée, l'avenir... mais pas un ne bouge.

Venez, dis-je.

— Allons, encouragent les journalistes livides ; comme moi sans doute.

A petits pas, nous marchons vers la porte. Nous les guidons pour franchir le cercle maléfique, nous les amenons sur l'herbe du talus.

Quelques-uns tombent, mais c'est à genoux, et je comprends qu'ils remercient Dieu.

— Venez voir les autres, me demande le capitaine Lelong.

Il me tire vers lui et s'appuie à mon bras.

Comment est la France ? m'interroge-t-il.

— Elle est libérée, tout entière, et de Gaulle lui rend la République.

Après quelques mètres parcourus, voici ce que me dit, d'une voix imperceptible, mon camarade accroché à moi.

— J'étais avocat à Arras, j'ai cinq enfants, je suis fichu, mais puisque tout est comme il faut, je ne regrette rien.

Nous nous arrêtons pour qu'il reprenne son souffle.

— Je ne comprends pas, dis-je. Que voulaient-ils faire de vous ?

— Plus que des morts ! moins que des bêtes. C'est à l'âme qu'ils en voulaient. Mais il aspire longuement nous n'avons pas cédé. Ils ne nous ont pas eus.

Nous entrons dans une baraque. L'odeur devient presque insoutenable. Je bute sur des branches qui traînent par terre. Ce sont des bras et des jambes emmêlés comme dans un fagot. Tout le long des cloisons, des cadavres ont été entassés.

Dans les lits superposés, par endroits, les corps bougent encore. Ils se retournent en remuant l'ordure dont ils sont couverts. Les regards s'accrochent à moi avant de sombrer.

Le capitaine s'immobilise et de toute sa voix, mais celle-ci ne porte plus au-delà de deux châlits, tendu comme pour un salut, il annonce : « Aujourd'hui, nous sommes libérés par l'Armée française. Vive la... » mais la fin est étouffée par un flot d'émotion.

Une espèce de pince me prend le bras, et je ne peux éviter un mouvement de recul.

— Médecin, vous êtes médecin, sauvez-moi

C'est le cri d'un agonisant. Je le rassure.

— Oui, tout de suite, on va faire ce qu'il faut, vous aurez tout, vous êtes sauvé !

Cet appel pathétique me ramène aux réalités.

— Capitaine, dis-je à Lelong, prenez le commandement du camp. Il faut séparer les vivants, les malades, les morts. Il faut...

— Je n'ai pas la force, plus la force, articule-t-il avec peine.

Je le laisse, lui qui tremble pour la première fois, et me précipite dehors.

Alerter l'état-major de l'armée, envoyer un hôpital, des médecins, des ambulances, de la nourriture, voilà ce qui est important, beaucoup plus que mes sentiments.

Le chauffeur va immédiatement porter mon message au chef du IIIe bureau, à de Lattre si c'est nécessaire.

Mon trouble est si grand que je ne parviens pas à écrire. Les journalistes veulent repartir. Le choc passé, ils pensent tenir le papier de leur vie, parce que le camp est l'un des premiers à être libéré et que la presse française n'a pas encore publié les descriptions de ces lieux maudits.

Nom de Dieu de nom de Dieu ! répète le plus jeune en mordillant son crayon. Je ne trouve pas les mots.

L'autre rage tout haut de n'avoir justement pas d'appareil photographique.

— Les gars qui franchissaient les portes, j'ai jamais rien vu de pareil !

Les Allemands sont enfermés dans une pièce et les armes sont données aux déportés qui paraissent le plus solides. Il y a là en plus des Français, des Belges, des Polonais, des Hollandais et, paraît-il, des Espagnols.

Le camp comprenait plusieurs milliers d'irrécupérables que les SS envoyaient ici pour mourir. Par chance, la garde SS avait été, quelques jours plus tôt, appelée à d'autres tâches, et la nouvelle équipe de gardiens s'était contentée d'attendre l'arrivée

des Alliés. Le maigre ravitaillement avait cessé et personne ne s'occupait plus d'évacuer les cadavres.

Tirer les morts des baraques, c'est la première mesure à prendre en attendant qu'arrivent les secours de l'armée. Je demande des volontaires mais les libérés veulent oublier leur enfer et les plus solides, installés dans l'herbe au bord de la route, attendent déjà les camions pour rentrer chez eux. Ils ignorent qu'ils ne sont pas encore au bout de leurs peines, et que bon nombre, hélas, verront la vie les quitter avant même les retrouvailles dont ils rêvent.

Je suis le conseil d'un ouvrier de Renault à oui il reste quelques forces. Ce courageux garçon s'est, paraît-il, beaucoup dévoué et continue de le faire. Je m'adresse donc aux gardiens et leur ordonne de sortir les dépouilles et de les étendre soigneusement à l'ombre, sous les arbres proches. Apercevant des civils allemands qui sortent je ne sais d'où, je leur commande sous la menace de mon pistolet d'aider au nettoyage. J'écarte deux vieilles femmes et les enfants.

J'envoie l'un des civils demander au maire de la ville voisine de venir immédiatement et d'apporter en quantité des couvertures, du riz, des pommes de terre, de la margarine, etc. Je n'ai pas oublié de l'Espagne les précautions à prendre envers des sous-alimentés.

Ensuite, j'essaie de réunir les Français, mais c'est impossible. Les prisonniers sont trop faibles, et trop choqués, pour me fournir une aide quelconque ; aussi j'y renonce. Qu'ils profitent sans contrainte de ces heures tant attendues. Tout seul je ne peux que leur apporter le réconfort d'une présence amie.

Je cherche Lelong mais je ne le trouve plus. Alors je m'assieds au milieu d'un groupe pour parler, pour établir un contact avec ces revenants. Là se trouvent des fabricants de tracts, des passeurs, des saboteurs ; plusieurs ont été jugés, d'autres ignorent pour quelle raison ils ont été arrêtés. L'un me dit qu'il a été pris à la place de son frère.

— Que savez-vous du déroulement de la guerre Ils connaissent les événements en gros, et voyaient passer les avions alliés.

— Gardiez-vous de l'espoir ?

— Oui.

— Non.

— Sans espoir, qui aurait survécu ?

Mais ce sont eux surtout qui posent d'innombrables questions. En quelques phrases, ils voudraient tout savoir de la Libération, de la punition des traîtres.

— Qu'a-t-on fait pour les familles des déportés ? Parle-t-on d'eux ? Et surtout, la grande question : Sait-on ce que sont les camps ?

Les voix sont presque inaudibles et je réponds doucement, comme on parle à des enfants.

Je suis le grand-père qui raconte le débarquement, la libération de Paris, celle de Strasbourg... un conte de fée !

— C'est plus pour nous, tout ça, dit l'un, ils m'ont crevé.

Vous avez gagné, leur dis-je avec énergie, c'est grâce à vous, à votre cheminement dans la nuit, que la liberté l'a emporté. Vous avez été ses plus grands défenseurs. C'est sur votre combat que son avenir va reposer. Ce sont vos bras qui ont porté ses espérances. Aujourd'hui, demain, le pays vous considérera comme ses héros.

Ces belles phrases leur réchauffent sans doute le cœur, mais ils ne manifestent rien. Ils sont au-delà de mes simplistes compliments. En vérité, ils ont abordé la rive d'où on ne revient pas, d'où on ne revient jamais complètement.

Voilà ce qui demeure dans tous les déportés. Ils se trouvent toujours au-delà de nous, plus loin, parce qu'ils savent ce qu'est la mort, c'est-à-dire le désespoir, et que ce qui compte pour eux, c'est justement ce qui dépasse l'existence que nous connaissons et les préoccupations, si petites, qui nous absorbent.

Puis, subitement, l'un me demande de prévenir sa famille, et tous les autres font de même. Je suis assailli et note sur un papier les noms et les villes. Hélas ! les mémoires ont été ravagées, et beaucoup ont oublié les adresses, leurs propres adresses.

Les soldats allemands poursuivent leur macabre travail et je vois passer des civils à moitié défaillants. Plusieurs ont vomi. Il est vrai que ce transport, l'arrachement des corps à la pourriture, la vue des orbites vides de regard mais pleines de vers grouillants, est un travail épouvantable. Mais je n'ai pas le choix et si les secours n'arrivent que le lendemain, les survivants ne doivent pas passer une nuit de plus dans un charnier.

J'entends soudain un bruit de moteurs, et vois se ranger devant la porte du camp plusieurs jeeps et des ambulances.

Déjà ! Le nécessaire a été vite fait. Un médecin commandant se dirige vers moi : « Antenne médicale n° 12. Nous cherchions le camp. »

Je suis heureux de vous voir arriver.

— Le typhus ? me demande-t-il. Y a-t-il des cas ? Je suis contraint d'avouer que je ne m'en suis pas préoccupé.

— Il faut tout de suite faire rentrer tous les prisonniers, fermer le camp, et procéder aux examens.

Il faut, dis-je, les traiter avec ménagement.

— Oui, oui, bien sûr, nous connaissons notre métier. Puis, se tournant vers son équipe, maintenant au grand complet : « Disposition n° 1, exécution immédiate, mais d'abord faites réintégrer tous les malades dans les baraques. »

J'informe le toubib des ordres que j'ai donnés et lui annonce qu'il verra peut-être arriver le maire avec des couvertures et des vivres.

Pour les cadavres, c'est une erreur de les avoir fait porter à l'extérieur à cause de la contamination. Il faut enterrer ça tout de suite. Chaux vive, terre, chaux vive, terre. Exécution... Les couvertures, ça peut toujours servir. Quant au ravitaillement, pas question. D'abord des piqûres.

Certainement, ce médecin a raison. Il connaît les mesures à prendre, mais je ne peux m'empêcher d'être surpris de n'avoir perçu chez lui aucune émotion.



On ramène des libérés à l'intérieur des barbelés et les portes se referment sur eux.

Mon chauffeur est de retour. Je vais quitter le camp. Je voudrais saluer le capitaine Lelong, l'encourager. Je pars à sa recherche.

— Lieutenant, me lance de loin le major, n'entrez pas dans les baraques, vous êtes fou !

— Mais...

— Je suis responsable, lieutenant. C'est un ordre. Alors, je renonce.

— Je devrais vous faire examiner, me menace le représentant de la froide science médicale quand je prends congé de lui.

Je repasse la petite porte. Je me retourne et regarde avec une peine immense les malheureux que je quitte et dont la lutte avec le diable n'est pas terminée. Il eût fallu hisser au centre du camp les drapeaux des nations, puis peut-être ? apporter des brassées de fleurs, jouer de la musique, tenter d'humaniser cet instant, s'efforcer de donner à cette renaissance toute sa signification. N'était-ce pas la douceur qu'il fallait offrir, une dernière fois, à ceux, si nombreux, que la mort allait rattraper ?

Alors que je monte dans la jeep, deux ou trois mains s'agitent. Pour ceux-là, j'ai été le messager de la délivrance. Quel souvenir garderont-ils de mon arrivée ?

Pour moi, de ces images et de ces rencontres, l'oubli ne viendra pas. Les condamnés à mort des prisons espagnoles et les déportés qui ont défendu leur dignité jusqu'au bout de leurs forces se rejoignent et témoignent pour la grandeur de l'homme.

Tous les combats, tous les sacrifices, s'ajoutent à l'édifice, au grand bâtiment de la liberté, ce bâtiment qui a coûté toutes ces souffrances et dont aucune n'a été inutile.

« Tout est comme il faut, alors je peux mourir », m'a dit Lelong, paisible avocat, bâtisseur de dignité. Vous ne serez plus là, Maître, pour profiter du retour au bonheur, et qui pensera à vous les soirs de fête ?

La senteur de la forêt nous recouvre de son délice. Un long moment plus tard, le chauffeur parle :

— Mon lieutenant, me confie-t-il, si je raconte ça aux copains, ils ne me croiront pas.

Aujourd'hui, le monde sait, et pourtant, il n'y croit pas encore.

## VI

Le 8 mai, ce fut le beau major Bennett, officier américain chargé des transmissions, qui vint nous porter le télégramme officiel : c'était fini.

Nous l'embrassâmes tous pour l'occasion. La chose plut sans doute à l'une de nos jeunes filles puisque six mois plus tard, elle devenait sa femme.

La soirée précédente avait été brillante, on savait que se terminait le dernier jour de la guerre.

Le camp est installé à Langennargen, à quelques kilomètres de Lindau. Nous résidons dans de belles maisons dont les jardins baignent dans les eaux du lac de Constance.

L'après-midi est très agité en raison de l'événement qui se prépare. Les journalistes écrivent fébrilement et se bousculent pour expédier leur péroraison.

Une curieuse invasion vient s'ajouter à toutes celles subies au cours des cinq précédentes années. C'est un déferlement de hannetons. Jamais personne ne vit pareille quantité de ces inoffensifs animaux.

— A chacun son cataclysme, fait remarquer un correspondant. En 1940 les doryphores se sont installés chez nous, aujourd'hui les Boches ont leurs hannetons !

Il y en a partout, dans les voitures, dans les chambres, dans les toilettes. On en écrase en marchant et l'histoire circule que la dernière victime de la guerre est un type qui en a avalé un.

Au mess règne une joyeuse agitation, mais notre humeur n'est pas à l'unisson.

Le camp de presse, bien qu'en perpétuel mouvement, a été pour nous un refuge entre deux opérations. Nous l'avons considéré un peu comme notre foyer. En ce jour, grâce à quelques chaleureuses amitiés, c'est notre famille.

Fuyant l'exubérance générale et sans nous être concertés, nous nous retrouvons avec les quatre filles. Elles sont installées dans une vaste villa de granit, style pompéien. Des terrasses s'efforcent de reconstituer le décor d'un rivage de lac italien, et, sur l'une d'elles, nous buvons.

— L'ennui avec les guerres, constate Marc, c'est qu'elles finissent !

— Oui. A quoi diable, pouvons-nous boire maintenant ? questionne Albert.

Nous tenons la victoire. Ce moment auquel nous avons pensé si souvent est donc là et nous ne savons qu'en faire. Albert crayonne des caricatures de nos héroïnes et les héroïnes repassent des blouses blanches pour le soir.

Avec une raquette trouvée dans la maison et les hannetons fournis par la nature, Marc joue au tennis.

— Si nous dînions ici ce soir ? propose quelqu'un.

Bonne idée, nous allons organiser une fête à notre façon. Guillemette, Shelley, Claude et Mimi s'occuperont du couvert et nous partons à la recherche du solide et du liquide.

Le soir venu, face au lac, nous partageons un dîner abracadabrant et débouchons les bouteilles les plus variées. Le major est des nôtres. Il est arrivé les bras pleins de conserves et des goulots dépassant de ses poches.

L'ombre s'installe et, très loin, des rives couvertes d'un léger brouillard, un poète tire une fusée éclairante. L'initiative est unanimement suivie et un feu d'artifice se déclenche. Il durera jusqu'au milieu de la nuit. Toutes les armes disponibles tirent des balles traçantes qui forment au-dessus du lac les voûtes d'une vertigineuse cathédrale. Et puis, un feu s'allume au bord de l'eau, puis dix. Nous allumons le nôtre dans lequel viennent se jeter avec un sinistre grésillement des milliers de nos bruyants petits visiteurs.

Malgré le dîner et le spectacle, nous ne sommes pas gais. Nous sommes graves.

Nous savons qu'au mess c'est un grand débordement de joie et de boissons.

De quelle accumulation de malheurs cette heure a-t-elle été payée ? Dans l'ardeur du combat, quand on prend sa part de l'effort et du risque, on ne se penche que rarement sur les autres. Voici, le résultat est atteint et la profonde signification de l'instant, aboutissement d'une formidable entreprise, nous échappe. Nous ne percevons que les manifestations de surface et le prix exigé nous apparaît bien lourd.

Nous voyons passer devant nos yeux le visage de ceux qui ont payé. Un visage que la vie vient de quitter, jeté à même le sol sans ménagement, la bouche pleine de terre et les membres à jamais immobiles.

Nous pensons aux condamnés à mort des prisons d'Espagne, et nous leur disons : « Constatez, c'est pour vous aussi que nous avons gagné, mais quelle victoire ? Est-ce celle dont vous rêviez contre la tyrannie, mais aussi contre l'injustice et la misère ?

Et vous, nos amis noirs et berbères dont les mains se sont crispées sur une terre étrangère ?

Et toutes les femmes et les enfants de partout... ceux enfin dont la lutte s'est déroulée dans le noir contre d'affreux monstres qui voulaient dévorer leurs esprits.

Notre victoire sera-t-elle celle que vous attendiez ?

Cher payé, oh combien ! Ce retour à la paix dont personne n'est vraiment sûr que ce soit un pas décisif vers la dignité des hommes.

Voilà pourquoi nous sommes tristes. Pour la raison que la cohorte immense des vrais vaincus est là, silencieuse, autour de notre terrasse. Peut-être les hannetons sont-ils les âmes de tous ces sacrifiés ! Ils se sont précipités dans le feu pour que la flamme puisse s'élever...

Une des filles pleure, elle pleure pour nous tous qui n'osons pas.

Nous descendons nous asseoir sur les marches qui touchent au flot immobile, tout zébré de lumière, et nous parlons de l'avenir.

Notre imagination construit des destins sur un fond sonore d'explosions et d'illuminations. Les fusées éclairantes à parachutes se balancent mollement au-dessus de l'eau. Nous voyons nos visages reflétés à nos pieds, quatre garçons et quatre filles, réunis au terme d'un parcours mouvementé, amenés là par une

commune aspiration et que des choix successifs vont, dès le lendemain, écarter les uns des autres.

Tout compte fait, la bataille a été plus morale que physique. Les moments les plus pénibles ont été ceux de la solitude lorsque le doute lançait ses attaques. Certes, l'affrontement guerrier, entouré de compagnons inspirés par la même volonté, est un mauvais moment à passer, mais lorsque le danger éclate de toutes parts, chacun ressent une sorte de plénitude née de l'accord des sentiments et des circonstances. Alors que la réprobation générale, les visages qui se ferment, le spectacle des dos tournés, l'ironie condescendante, au pire l'indifférence, provoquent des blessures qui ont vite fait d'abattre l'énergie.

Les ennemis sont les ennemis et on ne saurait leur reprocher une certaine animosité mais le plus rude adversaire c'est celui sur lequel on compte et qui se dérobe. Les meilleures raisons existent toujours à la lâcheté et j'y ai cédé parfois. Quand j'entends aujourd'hui le chant des sirènes de l'abjuration, je me dis que mon mépris dans les cas de victoire ou de défaite est toujours porté vers ceux qui avaient faibli et non pas vers les adversaires.

Marc voyait dans cet état d'esprit de procureur-justicier une manifestation d'un protestantisme qu'il qualifiait « d'étroitement moralisateur » et de « formidablement prétentieux ». Ce à quoi je lui rétorquais invariablement que les souplesses admirables de l'église romaine l'avaient amené à ne jamais s'élever contre le caractère diabolique du nazisme et, en de nombreux lieux à soutenir, voire à prôner, la collaboration avec Belzébuth.

Albert restait insensible aux arguments de la réforme comme à ceux du papisme, et nous mettait d'accord en condamnant d'une voix terrible nos deux églises pour n'avoir pas protesté ouvertement contre la persécution des juifs. On avait beau lui dire qu'en ce qui nous concernait, son reproche était injuste, il n'en démordait pas et appelait de ses vœux des Saint-Barthélemy pour les deux camps.

Si nous étions abattus en ce soir de fête, c'était aussi parce que nous touchions à la fin du temps de la fraternité. Si ce sentiment existe, et il existe, c'est dans l'élan d'une action commune et dangereuse, c'est dans la guerre qu'il trouve son meilleur terrain. De cette tourmente horrible de sang et de râles naît ce sentiment pur, l'un des plus nobles de l'humanité, il s'y épanouit plus magnifiquement qu'en aucune circonstance. Les êtres qui l'ont connu n'en oublient jamais l'exaltante saveur, et c'est pourquoi, contre toute raison, les hommes aiment la guerre.

Notre groupe connaissait son dernier moment d'unité : dès l'aube suivante, il allait se dénouer et le vent des équinoxes aurait vite fait de l'effiloche.

Nous aurions pu, nous aurions dû, cette nuit-là, dormir par couples. Cela n'arriva pas. C'est bien dommage.

L'atmosphère se transforma, en effet, du tout au tout. L'épopée devint une gérance administrative. Nous installer dans des cantonnements ne nous tenant pas lieu d'ambition, nous n'eûmes dès lors qu'une idée : celle de regagner Paris.

A vrai dire, nous étions loin d'être des jeunes gens accommodants. Nous tranchions par une rigueur et une exigence excessives et il nous arrivait, plus souvent

qu'il ne convenait, de jouer les redresseurs de torts. Ces fâcheux traits de caractère nous venaient de l'illusion de représenter une parcelle de l'honneur de notre pays. Une telle impression, très exigeante pour celui qui la nourrit, est surtout encombrante pour les voisins dont certains peuvent trouver mal commode la constante présence à leurs côtés d'une aussi volumineuse prétention.

C'est pourquoi, l'un après l'autre, les trois lascars réussirent assez facilement à obtenir leur affectation au bureau de Paris. Volpone fut bien heureux de s'en débarrasser.

Cette base était installée rue du Mont-Thabor, au rez-de-chaussée de ce qui était alors une annexe du ministère de l'Information. Nous avions retrouvé un appartement à Levallois et dispositions, luxe rare à l'époque, d'une automobile et d'un chauffeur.

Devant nous, une vaste esplanade s'ouvrait, comment allons-nous la parcourir ?

\*\*\*

Ce 18 juin 1945, alors que l'armée de la France victorieuse défilait devant lui, le général de Gaulle fut tenté de partir. Il me le dit plus tard. C'était bien l'heure d'une réussite accomplie. Du pied de l'obélisque, il voyait descendre vers lui le flot des ardeurs et des moyens qui avaient fait défaut cinq années plus tôt. Derrière lui, sur l'estrade, se tenaient des hommes nouveaux que la défaite avait révélés, unanimes pour une dernière fois. Au-delà, regardait vers lui le pays, fier de sa liberté retrouvée, décidé à prendre un nouveau départ.

Il savait que, les étendards repliés et les clairons serrés dans leurs boîtes, le temps des intrigues et des bassesses allait s'ouvrir. En artiste, il eut la tentation de faire tomber le rideau. Il eût dit : « Ce dont j'avais pris l'engagement est fait et bien fait, j'ai l'honneur de vous saluer. »

Mais si le Général invitait toujours ses compagnons à choisir la voie la plus rude, il suivait lui aussi ce commandement.

Du pied de la tribune, je le regardais rendant le salut, tout empreint de volonté et de résolution, et bien seul au milieu de toutes ces excellences carnassières.

\*\*\*

Nous aussi, à notre modeste place, nous avons accompli une tâche et en ce début d'été nous aussi, nous nous trouvions, toute exaltation retombée, face à nous-mêmes.

Les Français Libres, riches de la réussite inouïe de leur entreprise, étaient désemparés. La nature de leur combat les avait contraints à s'armer contre le doute, la compromission et l'arrivisme. Tels des chevaliers bardés de cuirasses qui entreraient dans un salon, ils se trouvaient incongrus au sein d'une société d'après-guerre qui s'annonçait déjà assoiffée de douceur, de mièvrerie et de docilité. Nous nous retrouvions pour nous dire : Qu'est-ce qui ne va pas ?

La France, ce n'était plus nous, une poignée d'entêtés, mais c'était devenu un Gouvernement, une Assemblée, une administration, une multitude de rouages anonymes, ces rouages qui avaient tourné en présence des Allemands, pour Vichy, parfois contre nous. Quoi qu'il arrive, quel que soit le pavillon qui flotte au sommet,

cette mécanique demeure, elle sert indifféremment les traîtres et les patriotes, les conservateurs et les progressistes. A chaque pas, déposés de notre fardeau sacré, nous nous heurtions à ces engrenages.

Les innombrables cloisons reprenaient leurs places et le grand air ne circulait plus. Les barrières se redressaient les unes après les autres, bouchant les perspectives. La symphonie devenait une chansonnette.

Nous nous retrouvions des désenchantés, de grands lyriques dont l'orchestre venait d'être confisqué.

Rester dans l'armée ? Non, l'état militaire s'était révélé indispensable dans notre action mais nous ne nous voyions pas partant tous les matins pour la caserne. Certes, l'Empire réclamait des énergies et tout d'abord l'Indochine, mais nous avions été si longtemps éloignés de notre pays ! Enfin, nous n'éprouvions aucune vocation pour ce métier. Notre jeunesse ambitieuse souhaitait des terrains plus ouverts à l'initiative que la stricte hiérarchie militaire.

Se remettre aux études ? Passer des concours ? Pour les plus jeunes dont nous étions, la chose eût encore été possible mais les écumeurs d'océans que nous nous imaginions être devenus se voyaient mal sagement assis derrière un pupitre, bafouillant pour répondre à une question de cours.

Il faut dire aussi que nous avions pris goût au commandement et que la perspective de repartir à zéro ne nous souriait pas. Ce dernier aspect du problème constituait un fort handicap pour tous. Les circonstances avaient distribué des responsabilités et le retour à la normale ramenait la plupart à une place obscure et modeste. Au propre, comme au figuré, le nombre de galons sur les épaules passait du provisoire au définitif et l'opération se terminait invariablement par une soustraction. Une telle dévaluation ne s'effectue jamais sans douleur pour le patient.

Pour ceux qui avaient parcouru tout le chemin, il y avait donc une grande difficulté à trouver chaussure à leur pied.

Plus que l'aspect matériel du problème — nous étions habitués au régime spartiate — nous souffrions de l'épreuve morale. S'appliquer à vendre des appartements ou des casseroles quand on a l'impression d'avoir porté son pays au travers du gué, c'est une déchéance perceptible.

Étions-nous destinés à devenir des demi-soldes ? Allions-nous traîner partout et nos souvenirs et notre nostalgie ? Mais comment s'accommoder du jour le jour, quand pour une idée on a tout écarté, quand pour la servir on s'est élevé au-dessus de soi ?

Nous étions pris au piège de notre passion. Ultime embuscade !

\*\*\*

Un des officiers rencontré au camp de presse avait quitté une importante et prospère affaire d'importation au Brésil pour répondre à l'appel de De Gaulle. C'était d'autant plus remarquable que son âge aurait pu constituer une excuse valable pour aider la France Libre de loin. Il avait été le seul à saisir les motifs profonds de nos mauvais caractères. J'avais de la considération pour lui et il me prit en amitié jusqu'à me proposer sa succession.

— Voilà, me dit-il, je n'ai pas d'héritier. Je ne me marierai pas. J'aime mieux changer régulièrement de petite amie. Venez avec moi au Brésil. Par contrat vous devenez mon associé et vous hériterez de mon entreprise à ma mort.

Cette généreuse proposition me toucha beaucoup.

Le père de mon ami Albert ayant retrouvé son empire industriel me proposa une situation. Il s'agissait de prendre la direction de ses affaires à Lille. J'effectuerais plusieurs stages, m'installerais dans le Nord et ainsi son fils et moi resterons liés.

Je fus naturellement ému par les sentiments qui avaient inspiré ce projet. C'était une solide et paternelle main tendue et combien il était délicat de sa part de placer ce geste sous le signe de l'amitié.

Au hasard d'une terrasse de café, je rencontrai un ancien camarade. J'ignorais tout de ce qu'il était devenu. Avec un certain panache il m'annonça qu'il avait été vichyste, qu'il avait rêvé d'une France disciplinée et organisée à la manière allemande, qu'il détestait le laisser-aller des démocraties et que la défaite d'Hitler ne le ferait pas changer d'idée. J'étais assez content de rencontrer enfin un collaborateur qui ne reniait pas ses opinions. Il n'était pas complexé et riait plutôt en lançant ses attaques. Il ne se contentait pas en effet de parler de ses convictions, il agressait les miennes avec une belle énergie : de Gaulle n'était qu'un déserteur et un imposteur, il avait fait la guerre derrière un micro alors que Pétain, lui, avait lutté pied à pied avec les Allemands pour que la France occupât sa place dans l'Europe de demain ; le beau résultat de toute notre action était d'avoir donné la victoire aux bolcheviks, etc.

Un tel discours tenu en juillet 1945 dénotait et de la persévérance et du courage.

Mon interlocuteur tint à me prévenir que ses amis et lui ne désarmeraient pas, que des réseaux se constituaient et qu'une nouvelle résistance contre de Gaulle s'organisait.

Je ne pris pas cela très au sérieux mais la suite me frappa.

— N'oubliez pas, rappela-t-il, que Pétain a été acclamé par les Parisiens quelques semaines seulement avant l'arrivée de ton de Gaulle. Cette séparation de la France en deux ne s'effacera pas de si tôt. Vous la trouverez toujours sur votre chemin. Ce que la France comptait d'intelligences, excuse-moi, était pour Vichy : les classes dirigeantes, la bourgeoisie, l'Église... Vous verrez, dans votre action politique, vous vous heurterez toujours à ces gens-là.

— Je ne fais pas de politique, lui répondis-je. On a libéré la France. Ça nous suffit. Je m'arrête et pose le barda. Maintenant, je m'occupe de moi.

— Tu plaisantes, me dit-il, si vous ne vous battez pas, c'est nous qui gagnerons. Enfin, pas nous les « collabos » comme vous dites, pas nous ouvertement, mais les forces politiques classiques qui prendront leur revanche. Vous êtes condamnés à vous défendre. Vous aurez à vous justifier jusqu'au bout parce qu'on sera là, toujours, pour remettre en question votre légitimité et ce que vous avez fait, et ce que vous voudrez faire !

— Ecoute, lui dis-je, la politique m'a toujours écœuré. Vous pourrez dire tout ce que vous voudrez, nous avons rendu sa place et son honneur à notre pays

parce qu'on ne peut pas vivre dans la soumission et parce que, sans la liberté, la France n'existe pas. Le reste n'est que chamailleries et grenouillages. Va ton chemin avec ton échec, moi, maintenant, je garde mon trésor au fond de mon cœur et je vais m'occuper de mon intéressante personne !

Nous nous quittâmes à peu près là-dessus, cérémonieusement, et nous donnant rendez-vous pour dix ans plus tard.

A la réflexion, je dus convenir qu'il avait raison et qu'à moins de nous renier nous étions condamnés à poursuivre. Je me souvenais des quelques mots à nous adressés en privé par le général de Gaulle : « Pour que la France fût la France, il faudrait se battre encore. » Toutefois, je prétendais toujours ne pas vouloir prendre part à ces luttes internes pour lesquelles je n'avais aucun goût.

\*\*\*

La vraie fête de la victoire eut lieu le 14 juillet 1945. Il faisait un temps magnifique, très chaud, et les cafetiers gardent certainement un bon souvenir de cette journée.

Il y eut naturellement un défilé mais celui-ci ne nous attira pas. Je commençais les réjouissances avec Albert et Marc. L'idée de manœuvres consistait à déjeuner ensemble sur les quais et ensuite, chacun avec sa chacune, de vivre comme un civil cet anniversaire différent de tous les autres. J'aurais souhaité retrouver G. et passer ce jour exceptionnel avec elle, mais les événements avaient fait de la jeune fille que j'avais quittée une femme mariée. Entre nous se tenait maintenant un monsieur qui constituait un obstacle infranchissable. J'étais donc seul.

D'abord, je parcourus Paris. Un tirage au sort m'avait donné la disposition de la voiture, et de Montmartre à la place des Vosges, je jouai au propriétaire retrouvant son domaine.

Ensuite, j'expérimentai nombre de terrasses pour comparer la qualité de la bière ou des jus de fruits chimiques et je choisis de dîner dans un petit café-restaurant de la place Dauphine.

Depuis le matin, je ne rencontrais que des gens joyeux. Une atmosphère de fête régnait sur la ville. Cet anniversaire de victoire populaire n'avait pas été célébré depuis longtemps, et pour cause, aussi entendait-on se rattraper. Les consommateurs se parlaient entre eux, les serveurs s'empressaient en souriant et même les agents de police paraissaient touchés par la grâce.

Après le dîner, je visitai les bals. Pour une fois la joie était spontanée et personne ne faisait tapisserie. Des orchestres s'improvisaient, des danseurs chantaient et les vieux comme les jeunes tournoyaient sans se soucier du qu'en dira-t-on.

Le flot des rues et des trottoirs charriait de nombreux militaires, des soldats vainqueurs que la foule de la capitale avait à cœur de bien accueillir et il y avait presque toujours quelqu'un pour leur offrir à boire.

Vers minuit, épuisé, j'échouai au Rond-Point des Champs-Élysées.

Une foule détendue et heureuse déambulait sur l'avenue pratiquement vide de voitures. Des chants éclataient à une terrasse ou à une autre, les promeneurs



s'asseyaient sur les gazons des plates-bandes, les filles et les garçons sans se connaître se donnaient la main pour former des farandoles. Une merveilleuse soirée ! Paris renouait avec la liberté.

Je m'installai avec le fantôme de G. au bord d'une des fontaines du grand carrefour, les pieds dans l'eau fraîche. Curieusement le fantôme se mit à parler :

— Que vas-tu faire, maintenant ? demanda G.

— Je ne sais pas.

— Moi, enchaîna-t-elle, je vais avoir beaucoup d'enfants. J'aurais dû t'attendre. Je sais. Mais je ne savais pas si tu reviendrais, ce que tu voudrais, et j'étais un peu impatiente... Quand on s'en va on ne peut pas tout retrouver comme avant. Et puis le lien entre nous restera intact. On pourra toujours imaginer ce qui aurait pu être ! Avec quatre ou cinq enfants, ma vie sera bien remplie... Toi, tu ne vas pas t'arrêter, tu vas continuer.

— Continuer quoi ?

— Tes rêves. Si tu n'avais pas rêvé, tu n'aurais rien fait.

— Mais il faut que je trouve une place dans tout ça. Il me faut une adresse, une situation.

— Bah, tu ne vas pas devenir contrôleur des poids et mesures !

Je lui dis qu'on me proposait le Brésil, une situation dans le textile, et que je voulais gagner de l'argent.

— L'argent, dit-elle, c'est bien la dernière chose pour laquelle tu es fait.

Qu'en savait-elle ?

— Si on s'intéresse à l'argent, répondit-elle, on ne part pas à la poursuite d'une idée qui ne rapporte rien.

— Eh dis donc, qui ne rapporte rien, et la considération de soi, tu comptes ça pour du beurre ?

— Ce n'est pas du beurre mais ça n'est pas de l'argent. Ton Brésil tu n'y penses pas sérieusement. Tu as besoin de tout ça, affirma-t-elle en me montrant l'avenue, l'Arc de Triomphe illuminé et son drapeau.

— Ça, je ne lui dois plus rien.

— Bien sûr, tu ne dois rien à personne, mais tout ça, ça ne t'a pas manqué ?

— Si. Beaucoup.

— Alors, sur ta liste, raye le Brésil. Quant au textile, si tu acceptes c'est le plus sûr moyen de te brouiller avec Albert.

— Pourquoi ? Au contraire.

— Réfléchis un peu, me suggéra mon miroir à paroles. Tu auras tes idées et lui les siennes, vous vous disputerez. C'est un fataliste et tu veux forcer les choses et les gens. Vous vous heurterez.

Elle avait raison.

— Toi, tu es fait pour la politique.

— Allons bon, répliquai-je, voilà que tu t'y mets aussi Je ne suis pas à l'aise dans ce qui est tromperie et compromission, et la politique, ce n'est que cela.

— Oui, oui. Tu changeras d'avis parce que vous ne pourrez pas vous arrêter là, maintenant, et laisser les autres recommencer leur petit jeu. Ce serait un abandon. Vous savez, il y a des gens qui comptent sur vous. Moi, par exemple.

— Non, protestai-je encore. Et puis lis, écoute ce que racontent tous ces beaux parleurs : ils ne pensent qu'à leur intérêt, à leurs combines, chacun tire de son côté.

— Bien sûr, si vous les laissez faire.

Je ne répondis pas, furieux de cette logique qu'on m'opposait, et je balançai mes pieds dans l'eau claire.

— C'est comme cela, reprit la voix, c'est à vous de mettre les choses en ordre, qui d'autre le fera ?

— Je ne veux pas, répliquai-je à moitié fâché.

— Allez, allez, fit-elle en m'éclaboussant, tu prendras ce chemin-là sans t'en apercevoir. Comme tu es parti, comme tu m'as quittée, tu quitteras tes ambitions de bourgeois pour autre chose de plus grand. Si vous avez senti une fois que vous étiez concernés, vous le sentirez à nouveau... Regarde, regarde, ajouta-t-elle, regarde jamais plus on ne dansera sur les trottoirs comme ce soir regarde, plus jamais nous n'agiterons nos jambes dans les fontaines du Rond-Point. Quand je passerai ici avec mon premier, avec mon deuxième et mon troisième enfant, je penserai à cette soirée et je me demanderai où tu es. Et toi, à quoi penses-tu ?

Ma contrariété s'était dissipée, il faisait si doux et la voix qui me parlait était celle de ma vérité. Je répondis à G., qui n'était que l'image de ma jeunesse envolée : « En passant, je me demanderai à chaque fois si je t'ai déçue. »

\*\*\*

En septembre, parmi les premiers, je fus démobilisé. Je décidai de rester en France, de repousser les propositions du secteur privé et de servir l'Etat. C'était ma façon de rester fidèle à moi-même.

Grâce à l'amicale intervention de René Pleven, j'entrai donc dans l'administration.

Marc travaillait dans une affaire de pétrole ; Albert occupait sa place dans les entreprises paternelles.

Sur le plan matériel, Marc et moi étions confrontés avec le problème de notre installation, problème devenu pressant depuis que l'armée ne nous dorlotait plus.

Chacun de notre côté courions donc les annonces d'appartement lorsque je tombai par hasard sur une liste de locaux susceptibles d'être réquisitionnés au bénéfice des combattants démobilisés. Nous entrions, sans aucun doute, dans la catégorie, et c'est ainsi qu'un après-midi, avec Albert qui nous soutenait dans nos efforts, nous sonnions à la porte d'un discret hôtel particulier, rue du Général-Cordonnier, à Neuilly.

La description des lieux : deux salons, trois petits salons ou boudoirs, une chapelle privée, une salle de spectacle et un jardin, nous avait paru correspondre au niveau social que nous souhaitions.

Un concierge espagnol nous ouvre, cède à notre insistance et nous fait visiter. Bien que blasés, nous éprouvons quelque surprise devant les baignoires grandes comme des piscines, le lit plaqué or et en forme de coquille, l'oratoire dissimulé derrière une bibliothèque, le petit théâtre et les loges d'artistes du dernier étage.

Nous apprenons que l'hôtel appartient à une duchesse espagnole, et le gardien, devenu presque un ami, nous raconte que Sacha Guitry est venu ici jouer ses pièces pour les invités de la grande dame, que les autorités d'occupation protégeaient la maison et que des richesses considérables sont enfermées dans une pièce du rez-de-chaussée. Deux tableaux inestimables, dont paraît-il un Raphaël, seraient entreposés à la cave, et un monceau d'argenterie dormirait dans une des chambres de service.

Nous remercions l'obligeant guide et, sur le trottoir, convenons avec modestie que l'ensemble est un peu trop encombrant pour deux célibataires.

Puis nous allons dîner et nous rendons aussitôt après au spectacle Courteline que notre ami Jean Mercure a monté au Théâtre des Champs-Élysées. Ensuite, toujours ensemble, nous allons dormir dans le petit rez-de-chaussée qu'occupe Albert.

Par téléphone, trois jours plus tard, je suis convoqué Quai des Orfèvres par un inspecteur de police. Le ton comminatoire de mon interlocuteur ne m'ayant pas plu, je lui rétorque que j'ai autre chose à faire et lui donne l'adresse de mon bureau. Il y débarque rouge de fureur et brandissant un mandat d'arrêt. Je lui demande de s'expliquer. Il y consent : je suis soupçonné d'avoir cambriolé l'hôtel particulier de la marquise. Le pillage a eu lieu le soir même de notre visite. Le gardien a donné le numéro de notre voiture.

Evidemment, je proteste.

— Avez-vous des alibis ? me demande mon agressif visiteur auquel mes affirmations ne suffisent pas.

Je n'en ai pas puisque j'ai dîné avec mes deux présumés complices, que nous n'avons rencontré personne de connu au théâtre et que nous ne nous sommes quittés que le lendemain matin.

J'apprends que Marc est déjà dans les locaux de la police judiciaire et que la gendarmerie d'Elbeuf court après Albert. Notre carrière commence bien !

Nous sommes encore à une époque où les titres de guerre produisent quelque effet. Le ton de l'inspecteur se radoucit et j'obtiens Marc au téléphone. Nous ne sommes pas arrêtés mais recevons l'ordre de ne pas quitter Paris.

Voilà qui tombe fort bien, je dois en effet partir pour un grand voyage en Afrique quatre jours plus tard.

Nous faisons intervenir nos relations : rien à faire. On est déjà bien gentils, paraît-il, de ne pas nous avoir jetés en prison.

Mon patron du ministère trouve l'histoire burlesque et réjouissante jusqu'au moment où il réalise que mon départ est remis en question. Le cabinet du ministre alerté se heurte au même refus. Nous sommes refaits.

La police enquête sur mes habitudes, notre train de vie, nos petites amies, c'est charmant ! On nous prend la voiture sous prétexte de l'examiner, on surveille nos déplacements et on nous confisque nos passeports.

Naturellement, on ne trouve rien, mais nous nous demandons comment va se terminer cette nouvelle affaire Callas. Autour de nous, ça commence à murmurer et je décèle déjà des réticences chez mes voisins de bureau. Certains se demandent si nous n'avons pas appliqué à l'exploitation d'une opportunité civile les spécialités qui ont fait notre réputation militaire.

Le moral n'échappe pas à un début de morosité ; quoi ? passer si vite de la considération au mépris

Et que pouvons-nous faire ?

A bout d'argument, je m'efforce d'expliquer aux enquêteurs que nous aurions porté notre choix sur les tableaux et l'argenterie négligés par les cambrioleurs plutôt que de nous encombrer de linge et de vêtements ; je leur fais aussi remarquer que des professionnels du coup de main auraient tout simplement changé le numéro de la voiture, et, en désespoir de cause, je propose à leur patron de l'aider dans ses recherches. Marc va même plus loin puisqu'il insinue que les coupables seraient depuis longtemps sous les verrous si l'on nous avait, tout simplement, confié l'enquête dès son début. Cette affirmation est plutôt mal prise par nos argousins. Bref, plus nous argumentons, plus ils deviennent hargneux et rien ne réussit à dissiper leurs désobligeants soupçons.

Je crois que cela amusait ces consciencieux policiers qui depuis 1940 n'avaient pas manqué d'obéir à tous les ordres reçus d'asticoter les hors-la-loi que nous avions été.

Ce sont les malfaiteurs qui nous sauveront. Ces braves gens, surpris par les ressources inattendues de la fabuleuse demeure et n'ayant pu emporter en une fois tout ce qui leur plaisait, décidèrent de revenir pour terminer proprement leur nettoyage par le vide. Ils se firent prendre.

Sans leur cupidité notre avenir à tous trois eût été taché de façon indélébile !

Le commissaire venu en personne s'excuser me confia « Je nourrissais toutefois des doutes, parce que, psychologiquement, vous n'aviez pas le profil de mes clients habituels. »

Je lui exprimai mon admiration pour sa perspicacité et ma reconnaissance pour son appréciation.

La belle maison de la marquise se vit réquisitionnée quelques mois plus tard par l'un de mes futurs collègues. Maintenant, j'habite à cent mètres — les criminels reviennent toujours sur les lieux de leurs méfaits — et je passe chaque jour devant l'immeuble, sans savoir ce que sont devenus les trésors de cette caverne d'Ali Baba.

\*\*\*

On s'agitait beaucoup dans les cercles politiques qui se reformaient, il est vrai, à distance respectueuse de De Gaulle.

Les vieux crabes réapparaissaient, et devant leurs manœuvres, je ne pouvais m'empêcher de me rappeler la fin de la IIIe République et surtout l'épilogue auquel j'avais assisté à Lindau.

Dans la cour du grand hôtel Bad-Schachen où de Lattre avait installé son PC, viennent d'arriver des personnalités importantes délivrées par la 7<sup>e</sup> armée américaine. Je reconnais le président Lebrun, Paul Reynaud, Edouard Daladier, Léon Jouhaux, les généraux Weygand et Gamelin, et d'autres encore.

L'heure est à la gloire mais évidemment ces hommes-là n'en ont pas leur part, bien au contraire, certains sont responsables de la chute de la France.

Sur la terrasse, en quelques instants, fleurissent les conversations de couloir comme si rien ne s'était passé. Dès que les journalistes sont autorisés à les rencontrer, ces vedettes d'hier reprennent la pause et se placent pour la suite. Que Daladier et Reynaud, si défaillants au moment du choix, que Weygand et Gamelin, responsables de notre défaite, que ces hommes palabrent et plastronnent en ce jour d'une victoire qui n'est pas la leur et qui avait été remportée malgré eux, c'est d'une impudence incroyable. Et pourtant ! Pourtant les officiers et les correspondants qui tourbillonnent prennent au sérieux ces pantins au lieu de les rappeler à plus de discrétion. Ce jour-là, j'eus l'occasion d'apprendre au beau-frère et à la sœur du général de Gaulle que leur fils s'était évadé par l'Espagne, qu'il avait atteint l'Angleterre et qu'il s'était engagé dans les parachutistes. Ce couple silencieux se tenait modestement à l'écart pour cacher sa joie et sa véritable émotion.

En juillet 1940, les partis politiques existants alors avaient tous voté la mort de la République en se prononçant, à quelques personnalités près, pour l'autocratie de Pétain. Or, ces mêmes partis prétendaient aujourd'hui retrouver leur toute-puissance comme si rien ne s'était passé. Il est vrai qu'ils pouvaient tous affirmer que quelques-uns de leurs membres s'étaient trouvés associés à l'action de la résistance. La franc-maçonnerie elle-même affirmait s'être abattue alors que ses membres, pourchassés il est vrai, s'étaient, pour la plupart, abstenus de toute action.

Quant aux formations issues de la résistance, elles ne nourrissaient d'autre ambition que de prendre leur autonomie vis-à-vis de De Gaulle qui les avait soutenues dès leurs premiers balbutiements et sans lequel elles n'existeraient pas. Sur leurs estrades se succédaient de petits présidents dont le nom n'était connu que parce qu'un jour, le chef de la France Libre les avait nantis de quelque mission.

La seule force compacte et organisée était le parti communiste. Lui seul manifestait extérieurement une volonté de révolution.

Représentait-il une solution acceptable ?

Tant d'espoir était placé en lui, il était riche de si nombreux dévouements ! Je n'oubliai pas le courage des admirables militants espagnols, ni l'ardeur de nos frères d'armes du maquis. C'est pourquoi je désirais toucher de près cette réalité et découvrir ce qu'il en était vraiment.

Aussi, avec un ami que le sujet passionnait, nous inscrivîmes-nous sous de faux noms à une cellule. Cela se passait au cœur du XV<sup>e</sup> arrondissement, dans une petite pièce au fond d'une cour.

La première fois on nous fit dire qui nous étions. Nos histoires soigneusement mises au point paraissaient plausibles. Il le fallait, mon ami étant lié à une importante personnalité du moment.

J'avais bien l'air d'un employé, ancien des maquis de l'Indre, et mon acolyte ressemblait fort à un secrétaire consciencieux. Nos fausses cartes d'identité avaient été fournies par un complice, conseiller municipal quelque part.

Le parti traversait une période de réorganisation et de recrutement intensif, c'est-à-dire qu'il n'observait guère de précautions vis-à-vis des nouveaux venus. Heureusement, c'est ainsi que nous fûmes accueillis sans difficultés.

La séance s'ouvrait par un commentaire du responsable sur les événements en cours et sur la façon de les interpréter. Ensuite, on discutait, on verra comment, et pour finir chacun parlait de ses activités.

La grande inconnue du moment était de savoir si les communistes pousseraient leurs avantages jusqu'à l'insurrection ou laisseraient passer l'occasion. Or, le parti, sur les ordres de Moscou nous semblait-il, avait choisi de pénétrer le système en douceur, c'est-à-dire qu'il acceptait de laisser passer la chance de bousculer les événements et de forcer le destin.

La participation au gouvernement présentait quelques avantages mais les conditions acceptées pour ce faire, notamment la démobilisation des milices patriotiques et l'abandon d'une action syndicale généralisée, avaient retiré aux communistes leur moyen d'action directe et réduisaient considérablement leurs chances de prise du pouvoir. De Gaulle le savait et agissait dans l'intérêt de la démocratie, mais pour les communistes, c'était un marché de dupes.

Je n'avais pas oublié la démonstration du « camarade » Léo, à savoir qu'il fallait saisir l'occasion offerte par la trahison de la bourgeoisie.

Nous décidâmes donc de poser la question de confiance. C'était brutal mais il n'y avait pas d'autre moyen d'aller vite au fond des choses.

Notre première question fut donc celle-ci : pourquoi les communistes n'ont-ils pas pris le pouvoir en septembre ou octobre de l'année précédente, pourquoi ont-ils accepté de s'associer à la bourgeoisie et au patronat pour étouffer le grand espoir de changement qu'avait fait naître la libération ?

Le malheureux responsable de cellule, se demandant quel diable déviationniste avait pu lui envoyer de pareilles recrues, fut pris au dépourvu et nous promit toutes les explications pour une séance suivante.

A toutes les interrogations qu'il transmet à l'échelon supérieur, il lui fut répondu par des formules toutes faites qu'il notait sur son carnet pour nous les resservir : « La lutte contre le nazisme passait avant tout ; la présence des ministres communistes au Gouvernement permettait le contrôle de l'action des partis bourgeois ; le camarade Thorez savait mieux que personne ce qui était bon pour le parti du peuple. »

Naturellement, nous n'étions guère convaincus et fîmes remarquer que la dernière des affirmations, après laquelle plus rien ne pouvait être dit, était régulièrement utilisée dans toutes les formations totalitaires et que les nazis en avaient fait un large usage.

A chaque réunion nous repartions à l'assaut : jamais ne seront réunies à nouveau des conditions aussi favorables, le peuple, même les paysans, est tourné vers le

communisme ; toute collaboration avec le système bourgeois joue contre le peuple ; les communistes n'occupent pas les postes-clefs du Gouvernement et leur présence impose le silence aux organisations professionnelles ; de plus, en invitant les ouvriers à travailler pour la reconstruction et la production, on fait le jeu du capitalisme.

On voit que nous étions des militants de choc, des ultra-durs. Mais nous tenions à pousser nos interlocuteurs dans leurs derniers retranchements. Les « camarades » nous regardaient avec inquiétude et manifestement nous désapprouvaient de ne pas accepter sans discuter l'argument : « Thorez sait mieux que vous... »

Je considérais les adhérents avec sympathie. C'étaient des individus qui croyaient en quelque chose, qui sacrifiaient de leur sommeil et de leur argent pour faire progresser l'humanité, mais je constatais chez eux une totale inexistence d'esprit critique. Ils écoutaient ces nouveaux prêtres avec le même aveuglement !

Combien furent pauvres et inconsistants les arguments qu'on nous opposait ! Combien se révéla absente toute véritable discussion ! Quelle libération, quelle dignité nouvelle pouvaient trouver les prolétaires dans une entreprise qui les tenait en si basse estime et les considérait comme une troupe aux ordres, condamnée au silence ?

L'affaire était montée de main de maître et le fait que le parti avait réussi à monopoliser les thèmes de la paix, du progrès et de la liberté lui donnait sur toute autre organisation un avantage considérable. Mais il ne s'agissait de rien d'autre que d'une tentative de prise du pouvoir par un groupe de dirigeants, tentative tout ce qu'il y avait de plus classique et dans laquelle les troupes ne jouaient d'autre rôle que celui d'escabeau. La perspective finale consistait donc à remplacer des exploités par d'autres. Cela nous parut ne pas aller plus loin, mais la confirmation de ce que nous soupçonnions ne nous fit pas plaisir. Nous aurions beaucoup voulu trouver une suite à la résistance, une inspiration nouvelle capable de remuer l'apathie et de servir les hommes. Ce fut une rude déception que tant de foi et d'héroïsme eussent été dépensés pour rien et fussent ensuite, et chaque jour, détournés de leur objet. Chez eux aussi il n'y avait qu'abus de confiance.

Un soir nous nous trouvâmes face à un personnage que nous n'avions jamais vu. Il était petit, laid, et ne dit pas un mot pendant la première moitié de la séance. A notre première remarque non orthodoxe, il nous prit à parti et nous comprîmes qu'on l'avait chargé de notre cas. Sans doute le responsable de la cellule, à bout de ressource, avait-il lancé un appel à l'aide.

Notre gars était coriace et s'employa à nous démontrer, à l'aide de maints exemples historiques puisés dans l'histoire du communisme en Europe, que l'orientation prise par le parti était la bonne et ensuite que notre attitude faisait le jeu de la réaction bourgeoise. Certes, la démonstration n'était nullement probante, mais le bougre nous attaqua sur le plan personnel en nous demandant force renseignements sur notre passé, nos familles, etc.

Nous nous en tirâmes par une contre-offensive sur le pacte germano-russe et en lui demandant qui il était lui-même, qui l'envoyait et ce qu'il avait fait pendant la guerre ?

Sur le pacte germano-russe et ses conséquences présentes à tous les esprits, les justifications du théoricien de service furent embarrassées parce que ses grands amis, les Soviétiques, ne voulaient pas encore reconnaître que la Russie de 1939 n'était prête ni techniquement ni moralement. La réponse officielle se résuma à ceci : le pacte fut une magistrale façon de tromper Hitler, la preuve, les armées russes ont gagné la guerre. Cette argumentation ne pouvait satisfaire entièrement des Français conscients que cette subtile manœuvre leur avait valu la défaite et quatre ans d'occupation.

Quant aux questions personnelles que nous lui renvoyâmes, elles gênèrent aussi notre interlocuteur qui tenait à garder l'anonymat et à ne rien révéler de ses fonctions exactes. Pour ce qui était de la guerre, il resta silencieux et poussé à bout prétendit avoir accompli des missions spéciales, voire...

La séance se déroula donc de façon orageuse. Ce ne fut qu'une suite d'échanges brutaux devant un auditoire stupéfait. Notre inquisiteur voulut poursuivre « l'entretien » après que la réunion, vu l'heure tardive, eut été levée. Il tenta de nous entraîner dans un café, et ensuite prétendit nous raccompagner. La colère me prit et je dus le coincer dans une encoignure pour lui faire comprendre que sa présence nous était importune. Il me traita de fasciste et je lui rétorquai que lui et sa bande n'étaient que des révolutionnaires en peau de lapin. J'avais eu, lui lançai-je, l'occasion de connaître des communistes qui se faisaient fusiller pour leurs convictions, mais lui et ses patrons n'étaient que des phraseurs de café du commerce, de Gaulle était en train de les posséder et ils n'avaient que ce qu'ils méritaient.

Là-dessus, débarrassés de sa présence, nous descendîmes dans le métro et avouâmes que nous avions eu chaud. Mon ami et moi décidâmes d'en rester là, nous en savions assez sur la façon dont on traitait la base et sur la prédominance de la dialectique primaire dans le « grand parti des travailleurs ».

Je retirai de cette rudimentaire expérience la conviction que le parti communiste français n'était qu'une dépendance du parti soviétique et qu'il agirait, en toutes circonstances, en faisant passer la stratégie d'ensemble avant la poursuite de ses objectifs en France. De plus, il se confirmait que la base, réduite à l'état de masse d'enregistrement, ne disposait d'aucune possibilité d'initiative.

L'entreprise n'ouvrait donc sur aucune perspective qui puisse nous convenir.

En ce temps-là, je rencontrais beaucoup de monde, et j'eus l'occasion de m'entretenir avec l'un des dirigeants d'une formation issue de la résistance. Ancien déporté, il avait fait preuve d'acharnement dans la défense de ses choix et je m'étonnai auprès de lui de l'attitude de son parti. Celui-ci en effet, le MRP, mesurait son soutien à de Gaulle, alors qu'il avait remporté ses succès électoraux en se réclamant de lui.



— Cher ami, me dit ce subtil personnage, ce serait une erreur de confondre la guerre et la politique. Le Général a sauvé la France et pour cela nous lui serons éternellement reconnaissants, mais, mais...

J'appris que la direction d'un pays en guerre et celle d'un pays en paix étaient deux choses différentes ; que l'action politique exigeait une grande souplesse, une certaine faculté d'adaptation et que ces qualités ne constituaient pas les traits dominants du caractère du Général ; que la présence d'une force politique indépendante était nécessaire pour faire face au parti communiste ; que le Général devait demeurer l'arbitre au-dessus de tout engagement, etc. Bref, qu'on servait mieux le Général en le combattant qu'en le soutenant.

Ceci était dit sur le ton de la confiance d'Etat. Mon interlocuteur ne se trouvait pas le moins du monde embarrassé pour m'expliquer que ses amis et lui étant maintenant parvenus jusqu'à l'antichambre du pouvoir, ils avaient l'intention d'en profiter, et que le Général serait très bien en potiche quelque part à l'Elysée ou, mieux encore, sur un socle au Panthéon.

Je n'acceptai pas ce raisonnement et répondis que les premières concessions entraînent toujours d'autres et que si le parti qui se prétendait « de la fidélité » reniait cette fidélité, il ne resterait rien de lui, si ce n'était quelques personnages, pénétrés de leur importance, mais qui ne représenteraient qu'eux-mêmes, c'est-à-dire peu de chose ; enfin que leur dérisoire ambition faisait le jeu des nostalgiques du régime d'avant-guerre.

On m'affirma que de l'extérieur du Gouvernement, le Général disposerait de plus de pouvoir que de l'intérieur et que la chance de la France étant d'avoir, pour une fois, un grand homme, il était vital de ne pas l'user dans la conduite des affaires et urgent de le mettre à l'abri.

Bref, ce brave démocrate-chrétien m'expliquait, avec sa casuistique particulière, que son action, ses manœuvres, ses combinaisons, si elles pouvaient paraître hostiles et éventuellement entraîner le départ du Général, n'avaient d'autre objectif que de le soutenir et de le défendre. Surtout que je ne m'y trompe pas !

Je constatai alors ce que l'avenir ne devait pas démentir en politique, les mots ne sauraient être pris dans leur sens usuel. Qui commettrait cette erreur grossière n'y comprendrait plus rien.

Je rassurai mon homme au cœur sur la main. Je ne m'y trompais pas. J'avais compris.

Notre vie publique était mal partie, c'était évident, et de Gaulle risquait fort de se trouver un jour, isolé, face à cette bande de requins.

\*\*\*

Des responsabilités particulièrement intéressantes m'éloignèrent de France pendant plusieurs mois. Je me rendis à Madagascar et dans l'île de la Réunion.

A la Réunion, je fus reçu par le gouverneur Capagorry, qui avait rallié l'île à la France Libre en faisant croire qu'il la bloquait avec une importante flotte. Il ne

disposait en réalité que d'un minuscule torpilleur qui changeait de mouillage constamment.

L'île était en émoi. Un candidat conservateur venait d'être assassiné lors d'une réunion électorale. On avait arrêté le très jeune animateur local du parti communiste, lui-même candidat. C'était un de mes camarades de guerre.

Nous lui connaissions des opinions extrémistes et l'avions surnommé « Tito ». Nous savions aussi qu'il tirait très bien.

Je voulus le voir mais le gouverneur s'y opposa. J'accomplissais un voyage officiel et ma visite à la prison aurait pu revêtir une portée politique. Je m'inclinai et me rendis auprès de son père, vieux médecin des pauvres, marié à une métisse chinoise et habitant une pitoyable baraque. C'était un homme digne et désintéressé. Il croyait à la libération de l'homme par le marxisme et avait fondé le parti communiste dans l'île.

Il me fit visiter les logements des ouvriers employés sur les plantations de canne à sucre et m'emmena sur les pentes de la montagne chez les « pauvres blancs ». Ce que je vis me serra le cœur. Les uns comme les autres vivaient dans une grande misère, mais les campements des descendants des premiers colons m'apparurent comme le comble de la déchéance.

Ces hommes, ces femmes et ces enfants, minés par l'alcoolisme et la consanguinité, vivaient comme des robinsons. Vêtus de feuilles de palmier, ils se nourrissaient tant bien que mal des produits de la forêt. Leurs ancêtres après avoir refusé de travailler aux plantations s'étaient vus refoulés vers les hauteurs, et là, dans des cabanes sans meubles, ils subsistaient depuis près de trois siècles sans soins ni éducation.

Le docteur s'indignait et me racontait sa lutte contre la vingtaine de familles qui possédait tout dans l'île. Sa révolte me parut légitime. Il s'élevait avec véhémence contre le truquage des élections qui permettait d'envoyer toujours à Paris des élus « bien-pensants », lesquels observaient un complet silence sur la situation locale.

— De Gaulle ! répondit-il à ma question, croyez-moi, ils vont bien vite s'en débarrasser et tout recommencera comme avant.

Nous ne parlâmes presque pas de son fils et du crime dont il était accusé. Transféré en France, ce dernier fut condamné à cinq années de prison. Un tel verdict ne voulait rien dire. Ou bien il était coupable, et cinq ans, c'était peu pour avoir froidement abattu un homme inoffensif ; ou, s'il était innocent, à quoi correspondaient ces cinq années ?

Avant de me quitter, le vieux docteur me dit : « Si vous voyez de Gaulle, dites-lui que nous le respectons. Nous savons qu'il n'est pas marxiste, mais nous avons plus confiance en lui qu'en aucun autre des hommes politiques actuels. Dites-le lui, insista-t-il... Mais hélas ! Il ne pourra rien faire », conclut-il en me serrant la main.

En Afrique je constatai le profond attachement des populations des pays français du grand continent à la personne du général de Gaulle. Pour les paysans noirs du Congo, du Tchad, de l'Oubangui, du Gabon, du Cameroun, du Togo, de la Côte-d'Ivoire et du Sénégal, de Gaulle était le « libérateur ». Pas seulement celui qui avait

libéré la France mais, surtout, celui qui apportait la liberté aux hommes. Les paroles prononcées à la conférence de Brazzaville, près de deux années plus tôt, par le chef du Gouvernement provisoire avaient pénétré les cœurs et les esprits. L'évolution, pour le vieux chef de village qui, à l'étape, m'avait envoyé sa plus jeune femme et des poulets, c'était de Gaulle.

Au-delà des phrases de Brazzaville un lien puissant s'était établi que je ne pouvais complètement expliquer, mais qui existait.

Les étrangers eux-mêmes n'échappaient pas à cet attachement. Une nuit, alors que dans le Haut Cameroun j'ajoutais les kilomètres de routes dites « de tôle ondulée » aux kilomètres pour tenter d'atteindre une case de passage, j'aperçus des phares venant à ma rencontre. C'était un missionnaire protestant américain qui partait en tournée. Il rebroussa chemin et me conduisit chez lui à une trentaine de kilomètres.

— Les visites sont si rares, m'expliqua-t-il gentiment, et mes convertis ont l'éternité devant eux !

Dans un vaste bungalow sur une colline, je trouvai sa femme et ses trois enfants. Je fus reçu comme un fils. La sieste mise à part, nous parlâmes toute la journée de l'avenir de l'Afrique, du régime colonial, des mouvements locaux, de l'évolution nécessaire et des risques de heurts, etc., et à l'heure du whisky, après le coucher du soleil bien entendu, sa conclusion fut : « Mais vous, vous avez de Gaulle ! »

\*\*\*

Je rentrai en France pour tomber, quelques jours après mon retour, sur les grands titres des journaux : « De Gaulle s'en va. »

De loin, j'avais suivi les péripéties de la fin de l'année 1945 et je ne fus que partiellement étonné que les combinaisons l'aient emporté sur lui. Les bavardages et les intrigues des revenants aux dents longues avaient triomphé alors que la France gardait au libérateur sa confiance Les grenouilles avaient eu raison de l'homme du 18 juin

Comment la liquidation s'était-elle opérée ? Comme prévu. J'en eus confirmation en relisant les journaux des mois précédents et en posant des questions autour de moi.

Les partis, généreux et donateurs du pouvoir à Pétain, avaient récupéré leurs forces et sur la scène étaient réapparus les saboteurs de 1939 sans que personne ne leur lance de tomates. Bien évidemment, l'accord de toutes ces organisations pour se débarrasser du Général s'était réalisé sans difficultés. Quant aux mouvements venant de la résistance, séduits par le vieux jeu parlementaire qui donne sa chance à tous, même aux tricheurs, ils s'étaient montrés plus roués encore que leurs anciens, et la défection de l'un d'entre eux dont le succès relevait de son prétendu attachement au Général, fournit son Brutus à la conjuration.

Tous ces hommes, profiteurs de la résistance et du libéralisme du Général, ne ressentirent aucun scrupule à œuvrer pour son départ, et allèrent même, pour se donner le beau rôle, jusqu'à lui proposer une promotion et une décoration pour récompenser sa peine comme s'il s'agissait d'un garde champêtre.

C'était fait. La République tombait entre les mains d'intérêts particuliers. Les professionnels de la maroquinade, les héritiers des faiseurs de désastre avaient gagné.

Devant ce tour de passe-passe, les Français Libres n'en revenaient pas, mais lorsque nous étions entre nous, nous reconnaissons que nous n'avions pas agi pour aider le « Grand » ; qu'on s'était désintéressés de « toute cette salade » et, ceci, parce qu'en gros on estimait en avoir assez fait.

Avec mauvaise conscience nous assistâmes aux pantalonades qui suivirent et constatâmes que si les tirades lancées étaient toutes plus remarquables les unes que les autres, les scènes se terminaient toujours par de pitoyables fiascos.

Devant ces jeux stériles, mon aversion pour tout ce qui touchait à la vie politique ne fit que croître et j'étais même prêt à accepter l'éventualité que ceux qui avaient mené la guerre abandonnassent aux autres la possibilité de compromettre la paix.

Mais de Gaulle, lui, n'acceptait pas. Il reprenait tout depuis le début et se battait seul pour donner à la France un régime moderne. De Bayeux et d'Epinal, il lança des appels à propos de la future constitution, mais ses avertissements ne furent pas entendus. Moi-même, je ne décelai pas toute l'importance de l'affaire.

Mon bureau était avenue Franklin-Roosevelt et je passais souvent par le Rond-Point. Les fontaines m'interrogeaient et je me trouvais contraint de reconnaître, avec elles, que je répondais bien mal à leur attente.

Au printemps de 1947, je devais changer de situation. Les résultats de ma mission en Afrique ayant attiré l'attention, un poste de fondé de pouvoir dans un grand établissement m'était proposé. J'avais vingt-cinq ans.

\*\*\*

Pour me remettre des fatigues du voyage, je m'attribuai quelques jours de vacances chez un ami de province.

Dans la ville où il habitait et dont, par charité, je ne citerai pas le nom, on parlait déjà des élections municipales prévues pour six mois plus tard. Les conversations allaient leur train. Devant moi, on s'exprimait sans réticence, me sachant étranger à la pratique du jeu politique. J'appris donc qu'une liste dite « de la résistance », se préparait secrètement, et qu'à sa tête serait placé un riche entrepreneur dont le trafic avait été la principale activité pendant toute la guerre. Je compris que cet homme n'avait d'autre préoccupation que d'augmenter sa position à l'exclusion de toute conviction, et que des arguments sonnants faciliteraient la composition de son équipe.

En face, se trouverait un vieux politicien associé à toutes les combinaisons d'avant-guerre, partie prenante de toutes les bonnes affaires de la IIIe République, et qui se proposait de faire construire des logements avec les crédits de la ville sur des terrains qui, comme par hasard, lui appartenaient.

Il n'était toutefois pas exclu que les concurrents se missent d'accord, il ne restait qu'un obstacle : celui de régler le délicat problème de la répartition des parts de la

société immobilière. Ceci fait, alors une seule liste serait présentée en invoquant une nécessaire union nationale face au péril communiste.

De ce dernier côté, non plus, les choses n'étaient pas brillantes et l'on avançait le nom d'un responsable qui se prétendait ancien déporté alors que l'on savait pertinemment qu'il avait été volontaire pour aller travailler en Allemagne. Mais le parti faisait bloc derrière lui et injuriait qui prétendait rétablir la vérité.

Bref, c'était un affreux et sordide panier de crabes. Pauvre résistance et pauvres résistants, que de forfaitures se commettaient en leur nom !

Une réunion publique « d'information », organisée par un quelconque parti, était annoncée, et mon hôte me proposa d'y assister. Nous nous y rendîmes donc. C'était ma première réunion politique. Sur l'estrade un sénateur présidait. Après un long échange de politesses et de compliments entre les orateurs qui se qualifiaient mutuellement de « figures indiscutables de la résistance » et de « gardiens vigilants de la démocratie », on en vint à l'attitude du parti vis-à-vis d'un certain de Gaulle.

On aurait pu nous parler de la position des organisateurs sur le règlement de la question de Berlin ou sur le plan Marshall. Non, de Gaulle constituait le centre du débat. En cette première circonstance, j'en fus surpris, mais aujourd'hui je ne m'en étonnerais plus : depuis trente ans, les partis ne parlent finalement, par un biais ou par un autre, que de De Gaulle.

Nos tribuns de ce soir-là, pour être sûrs de ne pas l'oublier, commencèrent par lancer à la tête de l'homme du 18 juin un flot d'injures. J'entendis que de Gaulle avait voulu assassiner la République, qu'il visait la dictature, qu'il était à la solde du capitalisme international, etc.

C'était gros.

J'appris ensuite que le Général avait voulu neutraliser la résistance en lui donnant l'ordre de ne pas s'attaquer aux Allemands.

On s'indigna ensuite qu'il ait refusé de rencontrer Roosevelt à Alger.

Enfin, dans une envolée admirable, le président jura « qu'il se ferait tuer sur place plutôt que de laisser passer cet apprenti dictateur dont le seul but était de réduire les patriotes en esclavage ! »

C'était beaucoup. Après les applaudissements, je demandai la parole.

— Laisse donc, me conseilla mon ami. Quelle importance !

A mes yeux, au contraire, il paraissait important de montrer que toute l'assistance n'approuvait pas.

Il me fut demandé qui je représentais. Je répondis

« Personne. Je suis un simple citoyen. » Cela étonna. Je commençai par rappeler que de Gaulle avait restauré la République, qu'il...

Je ne pus aller plus loin. Je fus saisi par trente-six bras, on voulut m'arracher le microphone, je m'y cramponnais.

Je hurlai des protestations, mais mes appels au libre jeu de la démocratie furent dominés par les insultes : gestapiste, fasciste, nazi, SS ! Tout y passa.

Mon ami s'efforçait de me rattraper, mais malgré mes gesticulations et mes tentatives de recourir aux bottes secrètes du corps à corps autrefois apprises, j'étais

traîné vers le fond de la tribune par le service d'ordre. Derrière le rideau qui constituait le décor, une fenêtre fut ouverte, et je la franchis, balancé comme un malheureux Sancho. La tribune se situait heureusement à la hauteur d'un rez-de-chaussée, et j'atterris dans un ruisseau qui servait d'égout à la ville. Je disparus à moitié dans une vase puante. J'étais servi : on me baptisait avec la boue qui convenait.

Le récit de mon apprentissage eut beaucoup de succès. Il y avait matière à plaisanterie, mais aussi à inquiétude. La liberté d'expression n'avait pas trouvé son compte dans cette modeste défenestration. La situation prenait un aspect de gravité qui m'ébranla.

Quel que soit le parti en cause, si l'on ne pouvait plus s'exprimer librement en France, alors pour quoi avions-nous combattu ? Pour quoi nos camarades étaient-ils tombés ?

Mon indomptable avocat d'Arras du camp d'extermination, mort ou vivant, qu'en pensait-il ? Et tous ceux dont les corps suppliciés étaient entassés dans les chantiers ? Etait-ce pour cette France-là qu'ils avaient accepté de relever la tête pour ne plus la baisser ?

\*\*\*

Trop de tromperies, d'hypocrisies, de mensonges, cela écœure ; assister à la destruction de ce que l'on a contribué à bâtir, si peu que ce soit, cela révolte !

Le 30 mars, le général de Gaulle prenait la parole à Bruneval dans une vailleuse au nord du Havre où les premiers commandos alliés étaient intervenus en 1942 pour détruire une base de radars allemands. Je m'y rendis.

Je ne voyais d'autre espoir qu'en cet homme qui savait dire : non. Peut-être allions-nous apprendre qu'il renouait avec l'action ?

Il faisait un temps magnifique. Du plus loin, on pouvait voir la foule converger vers le fond de la coupure, entre deux hautes falaises. La route débouchant directement sur la plage de galets et ne laissant aucune place à la manœuvre des voitures, il en résultait un inextricable entassement de véhicules. Mon cousin et moi laissâmes notre motocyclette très loin, et comme tout le monde nous prîmes à travers champs.

Sur un des flancs herbus de la muraille de craie, avait été dressée une estrade de planches entourée de quatre drapeaux. Quelques oriflammes agrémentaient le paysage, mais il y avait surtout le vent et la mer. L'air du large contribuait à la grandeur du décor.

A l'heure dite, arriva le Général, accompagné du colonel Rémy et du capitaine Guy. Face à lui, la foule s'étayait dans la prairie. Des Français Libres et des résistants, peu nombreux, entouraient l'orateur. Le Général nous parla de la France — alors que le président de la République d'alors ne nous entretenait que de conjonctures et de péripéties — et ses paroles nous réchauffèrent.

Vers le milieu du discours, le système d'amplification eut des défaillances au moment même où plusieurs escadrilles survolaient le lieu à basse altitude. Par

surcroît, deux ou trois corvettes britanniques qui croisaient au large estimèrent venu le moment de lâcher quelques salves. C'est dire que plusieurs périodes nous échappèrent. Mais pour la fin le silence, seulement troublé par le cri des mouettes, se rétablit. C'est alors que nous entendîmes la dernière phrase qui nous fit entrevoir qu'une action allait peut-être s'engager...

« Le jour va venir où, rejetant les jeux stériles et réformant le cadre mal bâti où s'égaré la nation et se disqualifie l'État, la masse immense des Français se rassemblera sur la France. »

Nous nous regardâmes tous. Était-ce sérieux ou ne s'agissait-il que d'une menace destinée à faire réfléchir les jongleurs qui se succédaient au pouvoir ?

Nous repartîmes à travers les cultures en pensant que ce discours constituait peut-être un début. Devant un verre de bière, mon cousin me fit part de son opinion : tous les efforts ne serviraient à rien. L'action politique portait en elle-même ses vices, et personne, une fois descendu dans l'arène, ne pouvait éviter la contamination.

C'était mon avis aussi, mais... mais en 1940, il paraissait certain que toute tentative était vouée à l'échec, et pourtant...

Au-dedans de moi, je ressentais aussi quelque émotion du dénuement que je venais de constater. Après avoir été la France, le Général n'avait plus autour de lui que quelques hommes pour l'aider...

Je me décidai et, deux jours plus tard, en passant par le Rond-Point, je me rendis au 81 de la rue Taitbout.

En cheminant, je me demandais ce que j'allais trouver. Ce n'était pas sans mal que j'avais réussi à obtenir cette adresse. On me disait : le Général envisageait, en effet, de faire appel au pays, mais pour l'instant rien encore de très précis ne prenait forme ; certes un bureau existait quelque part, mais il ne fallait pas en parler... Bref, à force d'insister, on me glissa dans l'oreille un numéro et le nom d'une rue. C'était près de l'église de la Trinité, à l'angle de deux voies. La concierge ignorait tout.

Je ne sais pas ce que vous demandez, je n'ai jamais vu de général de Gaulle ici — je la croyais volontiers — mais il y a de nouveaux locataires au troisième étage et un gardien qui couche là. Vous pouvez toujours aller voir.

L'immeuble prétendait à une allure bourgeoise, mais parvenait tout juste à mériter ce qualificatif.

Je sonnai plusieurs fois à la porte indiquée sans obtenir de réponse, et me disposais à renoncer lorsqu'une voix au fort accent breton me demanda

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Est-ce bien ici le secrétariat du futur mouvement du général de Gaulle ?

— Je ne sais point. Il n'y a personne. Allez-vous-en. Charmant accueil !

— Je souhaiterais obtenir des renseignements.

— Je ne sais point que je vous dis, je vous ouvrirai pas. On m'a dit de ne pas ouvrir. Allez-vous-en.

— Quand y aura-t-il quelqu'un ?

— Allez-vous-en ! cria le préposé à l'accueil des bonnes volontés. Sinon...

— Pensez-vous pouvoir me donner un numéro de téléphone ?

— Si vous ne partez pas, j'appelle la police, bon Dieu de bon Dieu !

Ce que la police venait faire là-dedans, je me le demandai en repartant. Tout ceci n'était guère engageant mais j'avais décidé de savoir ce qu'il en était, et pour être conforme à ma réputation d'obstiné, pour être aussi en accord avec les fontaines qui m'interrogeaient à chacun de mes passages, je revins un autre soir.

Je perçus une certaine activité derrière la porte. Cette fois, il y avait quelqu'un.

Avant de presser le bouton de la sonnette, j'hésitai encore. Comme le jour où je partis pour l'Espagne, j'eus le sentiment de franchir un pas qui ouvrait sur une autre existence. J'avais vingt-cinq ans.

Depuis l'adolescence, je m'étais senti concerné par le destin de mon pays. Ma famille avait payé un lourd tribut aux deux guerres ; à douze ans j'avais suivi les événements de février 1934 ; deux années plus tard, aux repas, toutes les conversations tournaient autour du grand espoir né avec le front populaire ; en 1938 nous nous scandalisions des accords de Munich ; à la veille de la guerre nous tremblions en constatant les diaboliques ambitions de Hitler et notre faiblesse ; ensuite ce fut, dans la guerre, notre engagement à tous.

Par le retour à la toute-puissance des officines politiques, la France se trouvait maintenant aussi menacée que par des attaques venant de l'extérieur. Alors ? Une guerre était-elle nécessaire pour que nous nous intéressions à son sort ? Les valeurs de la communauté existaient-elles ou non, et puisque je les croyais réelles, ne devais-je pas me décider à m'en occuper ? Détestable raisonnement, désagréable constatation, mais irréfutable conclusion.

Allons donc... et j'appuyai sur le bouton. Mais au même instant et de toute ma volonté, je prenais l'engagement de me garder indemne, de ne pas succomber à l'obsession de l'escalade, à l'ivresse de la puissance ; si possible ! Ce serment sur un palier, d'un jeune homme qui n'était rien, aurait pu faire sourire.

Le farouche gardien voulut bien m'ouvrir et m'annoncer à quelqu'un. Je fus introduit chez un monsieur distingué et affairé qui accepta de m'accorder quelques minutes d'entretien.

L'inconnu me demanda l'objet de ma visite. En deux mots je lui décrivis mon itinéraire, lui dis que ma situation était assurée mais que je souffrais de la confusion générale et qu'il me semblait que, si nous avions, en 1940, commencé quelque chose, il fallait le terminer. Je conclus ainsi :

— Je crois savoir que le Général forme quelque projet et je suis venu lui apporter mon aide modeste.

Pour répondre à sa question : avez-vous du temps libre ? Je lui expliquai la nature de mes occupations.

— Vous savez, me dit mon interlocuteur, ce n'est pas une mince entreprise qu'on puisse suivre en amateur. Réfléchissez.

Il me fit ensuite rencontrer deux ou trois personnes dans des bureaux sans meubles. De maigres dossiers traînaient sur des chaises.



L'on me dit que le premier objectif était la formation de comités de soutien dans les départements. Des envoyés par région prendraient les contacts nécessaires. Si cette tâche m'intéressait, puisque rien n'était encore bâti, je pourrais choisir le terrain de mon activité.

J'écoutais en voyant défiler devant moi les innombrables péripéties qui suivraient mon acceptation.

Je demandai quelques heures de répit.

Je devais rappeler au téléphone pour faire connaître le résultat de mes réflexions.

Je donnai mon nom au gardien pour lui éviter toute émotion au cas où je reviendrais. René Carval était l'un des pêcheurs bretons du réseau de Rémy, ce dernier l'avait fait venir pour assurer jour et nuit la garde des bureaux, ce qu'il faisait, on l'a vu, avec conscience et énergie. Carval n'a jamais changé dans ses convictions et fut l'un des fidèles que nous devons retrouver dans toutes les occasions.

Je descendis les escaliers envahi par une sourde appréhension. Le personnage à moustache me l'avait dit nettement : on ne pouvait s'associer du bout des lèvres à un si grand combat. De plus, je me connaissais et m'imaginai difficilement m'occupant du sort de la France de 5 à 7. Je n'ignorais donc pas ce que représentait comme bouleversement le numéro de téléphone inscrit sur mon carnet à la lettre G : de Gaulle.

J'avais déjà interrompu mes études avant leur terme, allais-je à nouveau perdre tout mon récent acquis ? Abandonnerais-je la carrière bien partie qui s'ouvrait devant moi, renoncerais-je au poste qui m'attendait et représentait déjà, pour mon âge, une position exceptionnelle ? Serais-je à nouveau volontaire ?

Réfléchir ! Mais ma décision était déjà prise, sinon, que signifiait ma démarche ?

L'homme derrière lequel j'allais m'engager apparaissait comme le seul debout. Il avait tiré la France du gouffre ; répugnant à tout coup de force, il s'était retiré sans rien demander ; il constituait la seule chance... Pour moi la cause valait, et largement, de remettre en jeu mon acquis et d'aventurer mon avenir. J'avais consenti plus en des circonstances autrement tragiques. Dès lors, peu importait !

Je téléphonai donc pour confirmer qu'on pouvait disposer de moi.

Il fut convenu que je rencontrerais prochainement le général de Gaulle dans un discret appartement familial.

C'est ainsi que je devins l'un des premiers, sinon le premier, chargé de mission du Rassemblement du Peuple Français.

En passant devant les fontaines du Rond-Point, après ma décision, je pensais à l'enchaînement des choix qui m'amenait au-delà d'une porte que je ne souhaitais pas franchir. C'était bien moi pourtant qui en avais poussé le battant. De l'autre côté, dans ce monde nouveau, très peuplé, où l'on se bousculait beaucoup, en ce dédale, les voies droites ne devaient pas être très nombreuses. En trouverais-je une et n'allais-je pas découvrir, moi aussi, quelque charme aux méandres et éprouver

quelque délice aux honneurs qui se récoltent aux termes des parcours sinueux ? Le guide que j'avais choisi avait fait ses preuves, mais moi, n'allais-je pas m'égarer ?

Le risque que je pris alors fut le plus redoutable de toutes ces années. En considérant combien de nos compagnons de route se sont perdus, j'en frémis encore.

Dans un discours à Strasbourg, le Général ayant André Malraux à son côté, annonça ses intentions. L'affaire était lancée.

J'entrai donc, non sans peur, dans la cité des tentations. La suite est une autre histoire, elle aussi mouvementée. Je n'en connais d'ailleurs pas la fin.

Couverture : page 1. Maquis de l'Indre 1944. (Documentation Française.)

Page 4. A gauche, P.C. du maquis à Rochefort, 1944. De gauche à droite : Marc, Gi, l'auteur et Albert.

A droite : Front de l'ouest, 1944. De gauche à droite Albert et l'auteur.

ACHEVÉ D'IMPRIMER  
LE 15 JANVIER 1976  
SUR LES PRESSES DE  
L'IMPRIMERIE HÉRISSEY  
A ÉVREUX (EURE)

No D'ÉDITEUR 10190  
No D'IMPRIMEUR 17367  
DÉPOT LÉGAL : 1<sup>er</sup> TRIMESTRE 1976  
I.S.B.N. - 2-259 - 00016 - 9.



## LE VENT DE LA LIBERTÉ

En 1940, pour un garçon de dix-huit ans, refuser la défaite et ne penser qu'au retour de la liberté, c'est témoigner de beaucoup d'imagination; vouloir seul affronter la brutale réalité, c'est être vraiment jeune et quelque peu inconscient; choisir de Gaulle en s'opposant à toutes les autorités, c'est faire preuve d'une solide résolution ! Pourtant, ce sont de tels idéalistes qui ont, révélé que la France n'était pas morte en se heurtant le 11 novembre 1940 à la force des occupants.

De la mauvaise nuit d'un faux condamné à mort aux premières actions clandestines, nous vivons avec l'auteur la prise de conscience de la Résistance. Mais avec lui, nous rions souvent des déconvenues de ces adolescents qui deviennent des combattants avant d'être des hommes.

L'arrivée dans un maquis communiste de trois bourgeois venant de Londres, frais sortis de Saint-Cyr, provoquera des heurts et des conflits, mais la fraternité des armes saura l'emporter aux moments tragiques.

A chaque tournant surgiront des personnages étonnants, tels le mécanicien chef de maquis et ses compagnons, les officiers hindous perdus sous l'uniforme décident d'arrêter les vétérans de la Wehrmacht, ou les diplomates de l'axe Rome-Berlin qui, fermant les yeux au cataclysme, poursuivent leurs négociations dans des hôtels isolés du monde.

Nous partagerons aussi les sentiments troubles des premiers Français posant le pied sur le sol ennemi et mis en présence des pères et des sœurs de leurs adversaires. Nous passerons de l'hostilité à la haine en découvrant les effroyables méfaits des nazis et nous verrons comment un événement peut changer l'âme d'un combattant endurci.

Puis vient la victoire tant attendue et le vide qu'elle crée pour ces hommes rivés depuis plusieurs années à une seule entreprise. Hésitations et découragement assailleront ceux dont le chemin était jusqu'alors si nettement tracé. Quel choix sera le leur? Quels périls menaceront l'auteur dans le monde nouveau où il décide de pénétrer ?

Ce sont là les vraies angoisses de ces dures années, mais il appartiendra au lecteur de leur donner le poids qu'il leur reconnaît, parce que la pudeur retient le narrateur dont l'émotion se cache toujours derrière l'humour.

C'est pourquoi ce récit de tant de drames se révèle si plaisant à lire.

Une inspiration a commandé le début de l'action, mais elle sera aussi présente dans l'option finale puisqu'il est vrai, pour Pierre Lefranc, que la liberté ne se divise pas.